

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, FÉVRIER 1927

N° 6

Ils sont naïfs

LES décisions prises par la dernière conférence impériale, ont mis à l'ordre du jour la possibilité d'amender chez nous la constitution canadienne. Un chef politique du domaine fédéral a exprimé l'opinion qu'une entière autonomie pourrait mettre en danger les droits des minorités, particulièrement ceux de la minorité canadienne-française.

A cela M. Taschereau a répondu qu'aucun changement à la constitution canadienne ne devrait être fait sans le consentement de chacune des provinces de la Confédération canadienne et, en plus, l'approbation du gouvernement britannique.

Le Premier ministre ontarien venant ensuite, affirme que le premier ministre du Québec a parfaitement raison. Les provinces, dit-il, devront être consultées et donner leur approbation à tout amendement, et Ontario protesterait avec la plus grande vigueur contre tout projet d'amendement à la constitution qui ne lui aurait pas été soumis.

Voilà donc qui paraît clair : Les deux principales provinces de la Confédération canadienne repoussent énergiquement toute tentative d'amoindrir leurs droits. Elles disent qu'ayant signé le pacte fédératif elles doivent signer aussi toute modification de ce pacte.

Elles ont raison.

*

* *

Et cependant, tout le monde ne l'entend pas de la même oreille. Un journal du Manitoba s'indigne de voir autant de prétentions.

Le *Free Press* du Manitoba est à coup sûr le plus naïf qui soit. Oubliant tout ce que sa province a fait, les injustices commises par cette province envers la minorité catholique et française ; oubliant même que pour être plus sûrement injuste elle a refusé de se conformer à un jugement du plus haut tribunal britannique, déchiré un accord conclu avec le gouvernement fédéral, il se permet de dire :

“ Il ne devrait pas y avoir de difficulté à conclure un accord qui protégera, pour toujours, les droits de langue et d'instruction publique acquis à la minorité par l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord.”

A cela un journal anglais, le *Chronicle-Telegraph* de Québec, répond que le journal de Winnipeg prend figure de l'araignée qui invite la mouche à se jeter dans ses filets.

Pour trouver, dit-il, en substance, s'il pourrait être difficile d'en arriver à cet accord entre les provinces, il faudrait demander au journal manitobain de dire clairement et franchement ce qu'il entend par droits acquis par la minorité au chapitre de la langue et de l'instruction publique par l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord. Nous verrions alors si la province de Québec trouverait cette définition acceptable. L'Acte confédératif est un document dont l'esprit n'a jamais été sérieusement discuté, mais autour duquel on discute vigoureusement pour en définir le sens littéral.

Le journal de Québec a raison. Tout le monde au Canada s'accorde à croire que la Confédération a voulu garantir les droits des minorités, cependant, dans une seule province sur neuf, dans Québec, la minorité se trouve bien traitée. Dans les autres, la minorité française doit chaque jour lutter non pas seulement pour garder ce qu'assure la Constitution,

mais tout simplement la protection que promet le droit naturel.

Les cours ontariennes n'ont-elles pas déclaré, d'ailleurs, que le droit naturel ne peut être invoqué contre un droit positif. Et ce prétendu droit positif était, d'après l'interprétation donnée à l'Acte confédéral par ces cours, celui qui niait à la minorité française le droit des pères de famille de donner, à leurs dépens, à leurs enfants, une instruction qui permette aux petits d'être la continuation des grands.

*

* *

Et, d'ailleurs, pourquoi changerions-nous si nous voulons garder l'ancien état de choses ? Qui nous assurerait qu'un nouvel accord serait mieux respecté que l'Acte confédéral lui-même, que dans huit provinces, on a jeté au panier pour persécuter la minorité qui devait être protégée ?

Que vaut la signature du Manitoba ? Les engagements futurs pourraient-ils valoir mieux que les engagements anciens qui, depuis des années, sont méconnus ?

Avant de pouvoir mettre notre confiance en la signature de ces provinces, il faudra qu'on fasse au moins un effort sérieux pour faire honneur aux engagements pris par la Confédération.

Il y a un conseil qui dit d'avoir confiance en tout le monde, mais il est suivi d'un autre disant de se défier de tout le monde.

Et quelle défiance, dans les circonstances, n'avons-nous pas raison d'entretenir ?

Thomas POULIN.

Marguerite raconte son rêve de la nuit à sa petite sœur Francine :

— Figure-toi que j'étais dans une pâtisserie toute en or ! J'y mangeais de tous les gâteaux que j'aime !

— Et moi, demande Francine, j'en mangeais aussi des gâteaux, dis ?

— Toi, non, puisque tu n'étais pas dans la pâtisserie.

— J'y étais pas, dans la pâtisserie ? fait Francine.

Et elle se mit à pleurer.

Voix d'enfants

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime

De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !



SERAI-JE modifier ces beaux vers du poète, en transformant un peu le dernier pour le faire entrer dans mon cadre et dire : ... La Mission sans enfants ! ... Oui, que Dieu nous préserve de *missions sans enfants* ! L'enfant, c'est la vie, l'ornement, l'entrain d'une mission ; c'est le petit missionnaire à domicile, suppléant et secondant le grand missionnaire qui prêche à l'église : prédicateur naïf et enthousiaste, souvent merveilleux convertisseur, triomphant des résistances les plus acharnées. Occupons-nous un instant de ces chers petits.

La scène se passe au pays d'Agen, pays des pruneaux bleus et des melons blonds... et aussi des Gascons. Ne redoutez, cependant de ma part aucune gasconnade ; ces *Histoires* et *Souvenirs* n'ont d'autres prétentions que d'être la franchise, la vérité même.

*

* *

Nous sommes donc en Gascogne, non loin du château du célèbre Montluc, vieux soldat et naïf conteur. La paroisse possède une vieille église abbatiale du douzième siècle ; le Curé en est fier et sait nous en expliquer les antiques beautés. Seulement, voilà ! c'est un monument classé, et l'on ne peut y planter un clou sans la permission du Gouvernement. Et les missionnaires qui sont les plus féroces planteurs de clous que la terre ait portés depuis Tubalcaïn ! Enfin, on s'arrangera ! ...

Lundi, à onze heures, *réunion des enfants* ! On l'a annoncé hier, dimanche, à la Messe et aux Vêpres ; on a même promis des images et de belles histoires ! ... Onze heures sonnent béret sur la nuque, cartable sous le bras, les garçons sortent des écoles avec précipitation, arrivent à l'église au grand galop. Après une halte au bénitier que trente petites mains envahissent à la fois et menacent d'épuiser à fond, la bande s'empresse par l'allée du milieu, frappant à qui mieux mieux du sabot ; c'est tout un escadron de cavalerie ! Bientôt les petites filles, deux à deux, conduites par les Sœurs modestes et souriantes, arrivent en bon ordre : genuflexion profonde, rang par rang, la main dans la main, rapide coup d'œil sur le missionnaire qui est debout, près du banc de communion, et chacune à sa place. Qui sait ? Il va peut-être interroger sur le catéchisme ? Les savants et les savantes se pava-

nent à l'avance ; les paresseux repassent à la dérobée, à l'ombre du banc, les dernières pages de la leçon. Pauvre petit livre ? en a-t-il subi des avanies et des horions : écorné aux angles, les pages jamais en ordre de bataille, des bonshommes et des taches plein les marges, il fait pitié !...

La prière achevée, tout le monde s'assied. "Aujourd'hui, déclare le missionnaire, pas de récitation de catéchisme ; je parlerai et vous répondrez, et l'on ne s'ennuiera pas !..." Un "ah !" de satisfaction parcourt toute l'assistance. — "Par exemple, continue-t-il, il faut bien m'écouter et m'obéir. Tout d'abord, nous allons faire l'exercice. Vous avez vu les soldats faire l'exercice ? Eh bien ! nous aussi nous sommes des soldats, soldats du bon Dieu. Les petits garçons, les bras croisés sur la poitrine, comme Napoléon quand il regardait ses vieux grenadiers. Les petites filles, les mains jointes sur les genoux... comme la sainte Vierge quand elle écoutait parler l'enfant Jésus... les pieds toujours d'accord l'un contre l'autre, les oreilles bien ouvertes et les petits yeux, comme des pistolets qui vont partir, braqués sur le missionnaire." Et tous ces petits yeux de s'allumer et de darder des rayons ardents ; ils convergent leurs feux vers le missionnaire qui, pour la circonstance, prend les plus beaux airs d'un caporal instructeur commandant la manœuvre. — "Y êtes-vous ?" Quelques voix timides s'élèvent : "Oui, Père." — "Je suis sourd, crie le missionnaire, qui ne l'est pas du tout mais qui veut lancer son jeune auditoire. Criez plus fort et tous ensemble. Y êtes-vous ?" Et les bouches, ouvertes en abîmes à se déclancher la mâchoire, poussent le même cri : "Oui, Père" — Et le Père de leur expliquer alors ce que c'est qu'une mission : une grande visite du bon Dieu pour guérir les âmes malades d'une paroisse. Il leur fait comprendre ce que c'est qu'un missionnaire, un homme de Dieu qui prie et qui prêche. "Voulez-vous être des missionnaires ? Levez la main." Toutes les mains se dressent ; il en est qui grimpent sur les bancs pour lever la main plus haut.

"Ce n'est pas tout de le vouloir, il faut faire ce que font les missionnaires, il faut prier. Me promettez-vous de prier tous les jours pour vos parents ? Voici ce que je vous demande : tous les jours, vous direz trois *Je vous salue, Marie*, pour la conversion des pécheurs. Me le promettez-vous ?" — "Oh ! oui, mon Père, nous vous le promettons." — "Ce n'est pas assez ; pour être un bon missionnaire, pour convertir les âmes, il faut prêcher. Savez-vous prêcher ?" Signes d'ahurissement et de consternation profonde dans l'auditoire. — "Eh bien ! je vais vous apprendre à prêcher... un petit sermon, grand, grand comme mon petit doigt. Voici mon sermon : Mes chers Parents, les

missionnaires vous saluent bien (c'est ce qu'on appelle l'exorde) et vous invitent à venir au sermon, ce soir (c'est le corps du discours) ; pour péroraison un gros baiser sur la joue droite du papa et sur la joue gauche de la maman. Répétez maintenant le sermon." Et tout ce petit monde de répéter la formule avec enthousiasme, promettant de ne pas dîner avant d'avoir fait le sermon et obtenu la promesse de venir le soir à la mission. "C'est si beau, c'est si grand de convertir une âme, conclut le missionnaire ; quelle joie pour vous à la fin de la mission, si vous pouvez vous dire : j'ai converti une âme, l'âme de mon père et de ma mère ; ils m'ont donné la vie, je leur ai donné le ciel !"

*

* *

Un jour, le Père annonça à ses enfants une grave nouvelle : il avait découvert un nouveau secret pour convertir les âmes. "Prêcher, prier, c'est très bien, vous l'avez fait jusqu'ici, je vous en félicite. Reste un dernier moyen le fin du fin, et qu'est-ce donc ?... C'est de chanter, oui, chanter dans la maison, sous les fenêtres, à la porte de ceux qui ne veulent pas se rendre à l'appel du bon Dieu. Il y a surtout un joi cantique, joi à ravir les anges et qui a le don de troubler d'abord l'âme coupable, puis de la faire réfléchir, finalement de la convertir." — "Il faut nous l'apprendre, crient les enfants dont les yeux scintillent, nous le chanterons." — "Eh bien ! le voici :

Il en est temps, pécheur,
Revenez au Seigneur !

Et le missionnaire, de sa plus belle voix, chante de tout son cœur. — "Répétez tous ensemble." Et les enfants crient d'une voix : *Il en est temps, pécheur*. — "Trop fort, supplie le missionnaire, il faut donner de l'âme à notre cantique ; il faut vouloir par ce chant convertir l'univers, si c'était possible ; il faut mettre dans votre voix d'abord quelque chose de suave, de triste, puis quelque chose de suppliant, un cri d'angoisse, un cri de zèle, un cri d'amour." — Et les enfants répètent doucement d'abord, puis avec véhémence ! "C'est parfait. Eh bien ! si vous connaissez quelque grand pécheur, quelque grande pécheresse, votre papa, votre maman, un voisin n'importe, chantez-leur ce beau cantique. Qui sait ? Vous sauverez peut-être une âme, vous la ramènerez, pénitente et convertie, au bon Dieu ! Quel bonheur pour elle et pour vous : en sauvant une âme, vous sauvez la vôtre." Un bambin se lève alors : "Mon Père, si vous voulez, nous irons le chanter à la Toinette ?" Éclat de rire dans toute l'église. "Qui est-ce donc la Toinette ?" — "C'est une vieille sorcière qui vit comme une impie et ne va

jamais à l'église !” Et chacun de compléter la confession : Elle jure, elle s'enivre, elle fume ! La pauvre vieille, elle ne voulait pas se confesser, on lui faisait sa confession, et publique, et complète.— “ Allons, silence ! vous êtes de mauvaises petites langues. Taisez vous et écoutez-moi.” Le catéchisme reprit son cours et s'acheva par une prière. Les enfants sortirent de l'église.

On sentit bientôt qu'il y avait quelque chose dans l'air ; des groupes se formaient sur la place, petits garçons d'un côté, petites filles de l'autre ; on se parlait tout bas, les yeux dans les yeux ; puis soudain, des éclats de rire partaient comme des fusées : une conspiration se tramait. Le missionnaire parut un instant sous le porche de l'église ; à sa vue, notre petit monde se dispersa comme un vol de moineaux...

*

* *

Une vieille maison dans le vieux quartier du village. En bas, au rez-de-chaussée, une porte vermoulue d'ancien magasin fermé ; au-dessus, deux fenêtres aux volets disjoints, aux carreaux cassés et remplacés par des feuilles de journaux. Un escalier sombre à la rampe gluante. C'est là que reste la fameuse Toinette. Sourde, les yeux chassieux, le nez recourbé en bec d'aigle, le menton pointue, la figure ridée, la petite vieille vivait là sans jamais parler à personne ; seul, un chat — ce traditionnel compagnon de la vieillesse délaissée — un pauvre chat pelé, minable à faire peur, partageait sa maigre pitance et son noir logis. On l'appelait *la sorcière*. On allait même jusqu'à dire qu'elle faisait le sabbat avec le diable. Pure calomnie ! La pauvre vieille ne croyait guère au diable. Croyait-elle davantage au bon Dieu ? Beaucoup disaient que non. Aigrie par le malheur après la mort de son *pauvre homme* — il y avait de cela une dizaine d'années — abandonnée de ses enfants devenus bouchers, tailleurs ou menuisiers dans quelques grandes villes, elle vivait seule, absolument seule. Hélas ! elle ne savait pas ou elle avait oublié le chemin de l'église ; elle ignorait que là, et là seulement, est le grand Consolateur des cœurs blessés, le seul Ami qui nous reste quand tous les autres nous ont trahis et délaissés.

Le soir était donc venu, triste et silencieux. De retour de la fontaine, le bras chargé de son pesant arrosoir, elle remonta péniblement son noir escalier, avec des : “ *oh ! là là !* ” des “ *ah ! mon Dieu !* ” à fendre le cœur. Puis, s'asseyant sur une mauvaise chaise branlante, un vieux plat ébréché sur le genoux, elle se mit à peler des pommes de terre, près du foyer d'où s'élançaient des langues de flammes aux clartés blafardes, et où la marmite bouillante faisait entendre son glouglou monotone... Tout à

coup retentit un bruit de petits pas trottinants, de chuchotements de voix enfantines. La vieille tendit l'oreille. Et la voix d'une petite fille s'éleva, grêle et limpide comme un sifflement de merle :

Il en est temps, pécheur,
Revenez au Seigneur !

— En voilà une, par exemple ! Que chantent-ils donc, ces gamins ? Et la Toinette ramasse ses vieilles hardes, laisse rouler ses pommes de terre et court à sa fenêtre qu'elle ouvre à grand fracas : tous les enfants du village sont là, petits et grands. A la vue de la sorcière, c'est un trépignement de petits pieds, c'est un fouillis de gracieux minois, de longs cheveux qui s'agitent sur les épaules, de petits yeux qui se braquent sur la fenêtre... — “ Qu'est-ce que vous venez faire là, sous ma fenêtre, s'écrie la vieille d'une voix cassée et chevrotante, qu'est-ce que vous chantez ? Répétez un peu, que je vienne vous tirer les oreilles.” Ils ne se le firent pas dire deux fois : garçons et filles, mettant en œuvre toute leur puissance pulmonaire, poussent ce même cri, plus ou moins mélodieux :

Il en est temps, pécheur,
Revenez au Seigneur !

Ah ! la vieillesse ! à la moindre émotion, le sang lui monte à la figure. Tremblante de colère, la sorcière leur crie : “ Allez, vous-en, petits vauriens, laissez les gens tranquilles ; je le dirai à M. le Curé, je le dirai à vos parents ; je vous ferai battre comme des paillasons, petits polissons.” Et, les mains secouées d'un tremblement nerveux, elle fait claquer les fenêtres et va se rasseoir. Vous croyez que ces enfants eurent peur. Peur ! allons donc ! l'obstacle rencontré redouble leur courage et leur volonté de vaincre ! Ils résolurent de chanter et de rechanter leur cantique jusqu'à la victoire !

*

* *

L'union fait la force : on s'organise, on élit un chef ; c'est l'enfant de chœur qui a la plus belle voix, celui qui donne la réplique à M. le Curé, quand celui-ci chante les messes des morts. Le nouveau chef d'orchestre divise la petite troupe en deux chœurs : garçons d'un côté, filles de l'autre, et attention !... Il commence d'abord en solo :

C'est trop longtemps être rebelle
A la voix d'un Dieu souverain ;
Aujourd'hui que Dieu vous appelle,
Ah ! que ce ne soit pas en vain.

Et tout le chœur de reprendre avec une énergie suppliante, avec des accents à émouvoir un cœur de tigre :

Il en est temps, pécheur,
Revenez au Seigneur !

La pauvre vieille n'y tient plus ; une idée jaillit dans sa tête : puisqu'on l'attaque chez elle, elle va se défendre ; tant pis pour cette vilaine engeance qui vient ainsi la persécuter. Elle saisit son arrosoir, plein jusqu'aux bords : Attendez, se dit-elle, attendez les petits agneaux je vais mettre de l'eau dans votre vin ! Elle ouvre sa fenêtre, rapidement, et paf ! elle verse sa trombe d'eau sur la tête des chanteurs. Devant ce coup inattendu, débandade générale ; ce furent des cris moitié colères, moitié rieurs, des huées interminables. Fièrre de son triomphe inespéré, la petite vieille réintégra sa chaise et, pour la première fois peut-être depuis son mariage, se mit à rire à gorge déployée. Ces éclats de rire dans cette chambre triste sonnaient faux comme de vieilles ferrailles agitées dans un sac.

Et vous croyez que ce fut fini ! Détrompez-vous ! Ce qu'un enfant veut, Dieu le veut !

*

* *

Une petite fille avait suggéré l'idée de faire une prière à N.-D. du Perpétuel Secours, patronne de la mission, et une autre à saint Antoine de Padoue ; moyennant quoi, sûrement, on aurait la victoire. Tout le monde approuve le conseil. Les garçons, béret sous le bras, et les petites filles les deux mains jointes prièrent tout bas, tout bas pour que le bon Dieu les entendit et que la vieille ne les entendit pas. Puis, le bataillon se reforma pour remonter à l'assaut. Il fallait se hâter ; déjà les mamans inquiètes, sur le pas de leur porte, appelaient d'un cri perçant leur jeune famille : Loui-i-i-se ! Cha-a-a-rles ! Une dernière fois on voulut tenter l'aventure et, le cœur battant bien fort, on revint sous les fenêtres de l'obstinée... Les bons petits cœurs ! Ils mirent dans leur voix tout ce qu'ils purent trouver de plus suave, de plus engageant, de plus mélodieux, comme pour se faire pardonner leur audace. Et le concert reprit de plus belle. Ah ! cette fois, la pauvre Toinette faillit en tomber à la renverse ; son écuelle lui échappa des mains : "Comment ! les voilà revenus ! et toujours cet affreux refrain !" Les enfants semblaient le pleurer plutôt que le chanter, tant ils y mettaient de cœur et d'âme :

Il en est temps, pécheur,
Revenez au Seigneur !

Les bras lui tombent de lassitude et de dépit ; ses yeux agrandis par la surprise errent tristement autour de la chambre : oh ! cette engeance infernal ! Si elle pouvait tenir ces enfants de malheur et les broyer dans ses mains osseuses... Soudain son œil furieux s'arrête sur un Crucifix couvert de poussière, souvenir d'une Mission ancienne, relique sacrée

de temps plus heureux ; on l'avait cloué là autrefois ; il y était resté plutôt par oubli que par respect ou dévotion ; n'importe ! il était là ! Chose étrange ! Elle l'avait regardé des milliers de fois, jamais elle n'avait eu l'impression qu'elle ressentait en ce moment ; on eût dit que ce Christ allait s'animer, parler et faire écho à la voix des enfants, pour lui dire d'une voix mourante :

Il en est temps, pécheur,
Revenez au Seigneur !

Et, d'en bas, montait jusqu'à elle la voix vibrante de l'enfant de chœur, pure et limpide comme une goutte d'eau tombant sur le cristal. De sa chambre, elle n'en perdait pas une syllabe :

Jetez les yeux sur le Calvaire
Où Jésus meurt pour le péché ;
D'un repentir humble et sincère
Quel cœur ne serait pas touché !...

Et toujours l'éternel refrain qui s'enfonçait dans son cœur comme une pointe acérée. Elle refoula une larme qui allait jaillir ; et, la tête dans les mains, elle pleura. Elle se rappelait son enfance à elle, joyeuse, insouciant, pieuse aussi comme celle des enfants qui s'égosillaient sous sa fenêtre. Après tout, ils avaient raison, on n'est pas des chiens, on a une âme à sauver, une religion à pratiquer, un Dieu à aimer ! Son père et sa mère étaient des chrétiens ; que devraient-ils penser de leur fine ? et Dieu surtout, oui, Dieu, Jésus-Christ mort pour elle, que devait-il penser de son impiété, de son ingratitude ?... Exaspérés par son silence qu'ils attribuaient au sommeil, les enfants criaient à tue-tête ; les derniers carreaux de la pauvre fenêtre vibraient à ce chant de plus en plus retentissant :

Il en est temps, pécheur,
Revenez au Seigneur !

*

* *

Cependant, les mamans appelaient toujours d'une voix plus impatiente, énervée déjà. Les enfants se consultaient de l'œil, d'un œil attristé et découragé. Que faire ? "Allons souper, puisqu'on nous appelle ; mais, après souper, nous irons à l'église, devant le tableau de N.-D. du Perpétuel Secours ; nous prierons si bien, si bien que, vous verrez, la vieille sorcière se convertira quand même. — C'est entendu : oui, nous ferons comme cela." Et ils partirent.

La vieille pleurait toujours dans sa mansarde. Elle n'y tint plus : "Des Pères en ont bien vu d'autres, ils connaissent tant de misères, ils doivent être bons, ils m'aideront. Allons-y : je vais leur ouvrir mon cœur ; je sens qu'il éclaterait si je tardais plus longtemps." Elle va prendre à l'armoire sa robe la moins fanée,

son bonnet blanc, sa vieille canne, et elle descend cet escalier qui jamais ne lui avait paru si long. Elle tremblait que les enfants fussent encore là, guettant son passage pour rire d'elle, peut-être. Ah ! comme elle se trompait, la pauvre !... Personne !... Rassurée, elle se dirige vers l'église.

*

* *

C'était un samedi soir. Il n'y avait pas de sermon : les prédications étaient suspendues pour laisser la place libre aux confessions. La lampe du sanctuaire brillait, piquant dans l'église sombre son étoile d'or ; près de chaque confessionnal, un groupe peu nombreux de personnes attendaient ; ici et là une modeste bougie allumée pour éclairer les pas ; il n'y avait pas trop de lumière, afin de ne pas effrayer ceux qui ont peur d'être vus au grand jour. La pauvre Toinette prend courage et monte dans l'église. A côté du chœur, que voit-elle ? Au centre d'un manteau royal de pourpre et d'hermine, sur un autel couvert de fleurs, rayonne, illuminée par quelques veilleuses bleues et blanches, l'Image de N.-D. du Perpétuel Secours. Au pied de l'Image, à genoux par terre, un groupe d'enfants, les bras en croix, prient de tout leur cœur. Ah ! elle a vite fait de les reconnaître : ce sont ceux-là mêmes que tout à l'heure elle arrosait d'une main qu'elle ne savait pas si vigoureuse ; ils sont là ; maintenant, ils prient pour elle. Entendant marcher et curieux comme on l'est à cet âge, un des petits a tourné la tête ; les pas se rapprochent, cadencés ; on entend distinctement le bruit de la canne frappant les dalles : c'est elle ! c'est la sorcière !... Ce mot court dans les rangs comme une étincelle électrique, on se parle tout bas, on se bouscule de joie ; les yeux pieusement levés vers le ciel comme en extase, une petite fille aux traits angéliques traduit le sentiment de tous par ce mot si touchant dans sa naïve simplicité : "Merci, sainte Vierge, merci, bonne Mère !..."

*

* *

Une heure après, la convertie sortait de l'église, le pardon de son Dieu dans le cœur, et dans sa main un beau chapelet que le Père lui avait donné en souvenir... Les enfants l'attendaient à la porte : espièglerie ou excès de joie qu'ils ne pouvaient contenir, ils lui chantèrent, une dernière fois, leur refrain magique :

Il en est temps, pécheur,
Revenez au Seigneur !

"C'est bon, c'est bon, leur dit Toinette maintenant toute transfigurée, pas n'est besoin de tant crier ; je suis convertie, mes enfants, et très

heureuse. Mais, ajouta-t-elle, brandissant sa canne et grossissant sa voix, vous êtes de petits garnements ; vous m'avez fait manquer mon souper !" — "Mieux vaut une bonne confession qu'un bon souper, interrompit hardiment une petite fille." — "Sans compter, continua la pauvre vieille en riant, qu'il me faudra retourner à la fontaine pour remplir mon arrosoir", et son œil en vrille fixait sur la jeune bande un regard plein de malice. Cette dernière parole fut pour les enfants une révélation. — "Votre clef, mère Toinette, et nous irons vous chercher de l'eau." S'élançant vers la maison de Toinette, courir à la fontaine, remplir l'arrosoir, le rapporter à la bonne vieille qui rentrerait chez elle, ce fut l'affaire d'un instant. Les enfants en demi-cercle entourèrent la bonne grand'mère. Une petite fille lui demanda pardon du dérangement occasionné dans son souper : "Mère, mère Toinette, c'était pour votre plus grand bonheur. N'est-ce pas que vous êtes bien contente à présent ?..." Gravement, comme si elle accomplissait une pieuse cérémonie, la petite vieille embrassa tous ces chers enfants ; elle allait de l'un à l'autre, appuyant sa figure parcheminée et ses lèvres bleues sur ces fronts purs et candides. Ils sortirent, elle pleurait ; avant de fermer sa porte, à travers deux sanglots, elle ne put dire qu'une parole : "Merci !"

Le lendemain, rouges de plaisir, les petits missionnaires vinrent raconter au grand missionnaire comment ils s'y étaient pris pour convertir la sorcière. "Ah ! ça a été dur, mais enfin elle s'est confessée, nous l'avons vue. Seulement voilà, nous ne pourrions plus chanter à la mission." — "Et pourquoi ça ?" — "Rapport au seau d'eau qu'elle a versé sur nous, la vieille sorcière, pour nous faire taire ; nous voilà tous enrhumés." Le Père leur donna une belle médaille et ils partirent heureux et triomphants.

CHS DURAND, C. SS. R.

Cette histoire édifiante est tirée du beau livre *Histoires Vécues — Souvenirs d'un missionnaire*, en vente chez l'auteur : M. l'abbé Ch. Durand, aumônier, No 57, rue Président Wilson, St-Vallier, Drôme, France. Prix : 8 francs franco.

IL PREND SES PRÉCAUTIONS

Au seuil de la Chambre des Communes, un de nos députés se dispose à entrer, abrité sous un énorme parapluie, encore qu'il fasse très beau.

Un huissier souriant :

— Comment, Monsieur le député, par ce temps sec, vous venez siéger avec un parapluie ?

— Mon ami, je prends mes précautions ; on m'a dit que la séance serait orageuse.

Les trois pièces d'or des Mages

LORSQUE l'Ange du Seigneur eut averti Joseph d'avoir à fuir en Égypte, parce qu'Hérode cherchait l'Enfant pour le faire périr, il s'empressa, selon le commandement divin, de prendre l'Enfant et sa Mère, avec tout ce qu'il avait. Mais il avait peu de chose ; et, tout compte fait, il ne lui restait, pour un si lointain voyage, que trois pièces de celles qu'il avait reçues des Mages, lorsqu'ils étaient venus d'Orient à Béthléem pour adorer le Roi des Juifs.

Il prit ces trois pièces dans sa ceinture : " C'est sans doute, se dit-il, pour nous venir en aide dans cet exil que Dieu nous a envoyé ces hommes secourables qui sont ses serviteurs. Que son saint nom soit béni ! "

Il quitta Béthléem, avec Jésus et Marie. C'était pendant la nuit obscure. L'âne marchait, les Anges veillaient, Marie priait, Jésus dormait.

Lorsque le jour fut venu, la sainte Famille se trouva au pied des montagnes d'Hébron où l'on montre encore le tombeau d'Abraham et de Sarah. Il y avait là un pauvre lépreux qui vivait caché dans une des nombreuses cavernes de ce pays, car il n'est pas permis aux lépreux d'habiter dans la société des hommes. Cependant celui-ci, ayant entendu le pas des saints voyageurs, sortit de sa retraite et regarda. Jésus lui parut si beau, tout nimbé de lumière, Marie et Joseph lui parurent si bons, qu'il prit la confiance de s'avancer pour leur faire sa prière. Mais il n'osait s'approcher tout à fait, car le lépreux est maudit, et celui-là est impur qui porte la main à la sienne. Il criait donc de loin : " O vous qui passez, serviteur et servante de Dieu, ayez pitié de moi ! "

Or Jésus, entendant la voix de sa misère, s'éveilla et tendit ses bras au malheureux. Il regarda Marie, Marie regarda Joseph, Joseph fit approcher le lépreux, et lui donna la première de ses trois pièces d'or, car il avait compris que c'était la volonté du divin Fils de Marie. L'Enfant sourit, et de sa main il toucha le front du lépreux, qui guérit.

Ce lépreux s'appelait Simon. Il put rester parmi les hommes ; il y fit fructifier la pièce d'or que Joseph lui avait donné, et elle rendit cent pour un.

Il devint riche ; et plus tard il eut à Béthanie une maison où il reçut le Fils de l'Homme à sa table. C'est là que Madeleine vint répandre son vase d'albâtre plein de parfums, sur les pieds du Maître miséricordieux.

Un autre jour, la sainte Famille descendant de Beersebah, entra dans le désert pierreux qui sépare la Judée de l'Égypte. Au-dessus d'elle s'enfuyaient les montagnes de Moab et les rivages désolés de la Mer Morte ; au-dessous d'elle montaient au loin les hauteurs du Sinaï qu'enflammait le soleil.

Joseph s'arrêta sur ces confins, pour y dresser sa tente. Là ayant placé une pierre, il y fit reposer le Divin Enfant et sa Mère, comme sur un autel. Il brûla devant lui quelques grains de l'encens qu'il avait reçu des mages, et il invoqua le Seigneur, afin qu'il guidât ses pas dans la terre étrangère, comme autrefois il avait guidé Agar et son fils Ismael dans le désert.

L'âne paissait, les Anges veillaient, Marie priait, Jésus dormait.

Un voyageur passa, qui était jeune encore. Ses joues étaient caves, ses yeux éteints, ses membres décharnés. Il était couvert de haillons, et paraissait malheureux à faire pleurer. Il demanda humblement quelque chose à manger : " Combien, s'écria-t-il, combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père, et moi ici je meurs de faim ! "

Jésus se réveilla et lui tendit ses bras. Marie comprit, tressaillit, et fit signe à Joseph qu'il donnât à ce pauvre du pain, un vêtement et la seconde pièce d'or qu'il avait. Joseph la fit bénir d'abord par l'Enfant Dieu. Jésus la prit et la donna lui-même au malheureux qui lui baisa la main.

Après qu'il eut mangé, le voyageur raconta qu'il était l'enfant prodigue, qu'il revenait de l'Égypte, et qu'ayant dissipé tout ce qu'il avait avec des gens de mauvaise vie, il s'en retournait vers son père pour lui dire qu'il n'était pas digne d'être appelé son fils, car il avait péché contre le ciel et contre lui.

Jésus l'écoutait, lui souriait, et se penchait vers lui, comme pour l'embrasser, et il disait maintenant : J'ai péché, mais mon père aura pitié de moi !

*

* *

La sainte Famille était entrée dans la terre d'Égypte. Elle touchait à l'ancienne ville de Péluse, sur la première bouche du Nil.

L'âne marchait, les Anges veillaient, Marie priait, l'Enfant dormait.

Sur la même route un homme passa et salua, en disant : " Le Seigneur soit avec vous ! " C'était un Israélite du pays de Cyrène, qui est entre l'Égypte et la Grande Syrie. Il raconta qu'il se rendait à Jérusalem pour prier et sacrifier selon la loi de Moïse. Mais, comme il était pauvre, étant un homme des champs, de ceux que les Égyptiens appellent aujourd'hui Fell-

ahs, il se désolait en pensant qu'il n'avait pas de quoi payer le didrachme que tout Israélite doit au Temple, ni de quoi acheter la victime qu'il voulait offrir au Seigneur.

Jésus l'entendit et le bénit de sa main, que tenait la main de Marie. Joseph y mit la dernière de ses trois pièces d'or. Le voyageur la reçut d'un cœur joyeux, et s'inclinant, il dit : " Que le Seigneur vous garde à jamais de tout mal ! Que votre fils soit grand parmi les fils des hommes ! Qu'il voie les jours de la Rédemption d'Israël, et qu'il me soit donné de le retrouver un jour sur le chemin de sa gloire ! "

Le Cyrénéen demeura dans la terre de Judée, près de Jérusalem, où ses fils Alexandre et Rufre furent les disciples de Jésus. Un jour qu'il se rendait aux champs, il rencontra Jésus sanglant et épuisé qu'on conduisait à la mort. C'est lui qui eut l'honneur d'aider le Sauveur des hommes à porter sa croix dans la montée du Calvaire.

*

* *

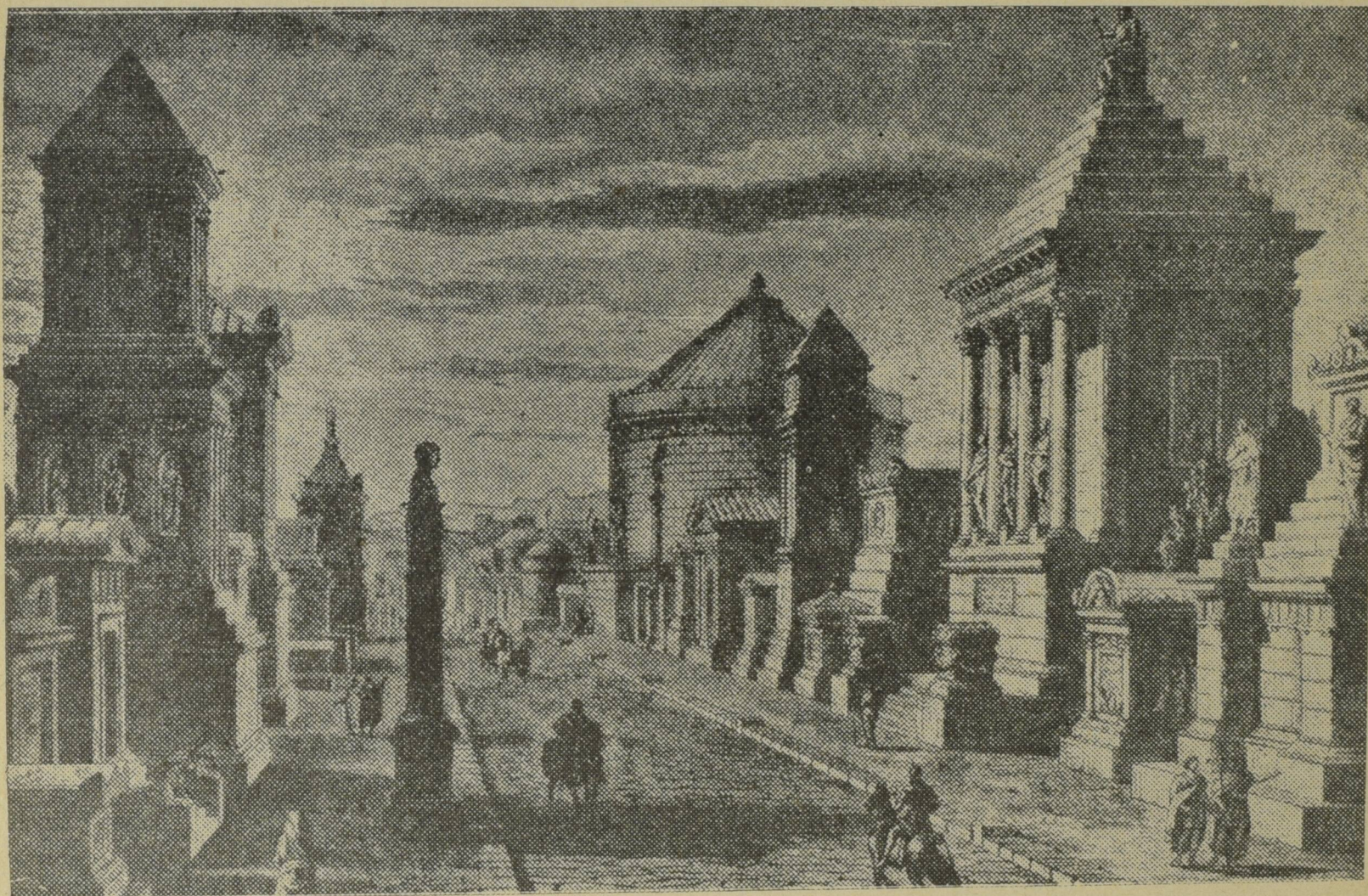
Cependant la Sainte Famille avait atteint le bord du fleuve sacré de l'Égypte. C'était la

saison de grande crue du Nil. Il coulait à pleins bords, roulant ses eaux rougeâtres chargées de vase féconde, avec un gonflement tranquille et il couvrait toute la campagne de sa nappe sans fin.

Joseph se demandait comment il le traverserait et le ferait passer à la Sainte Famille, car il ne lui restait plus rien pour payer le péage. Marie se pencha vers Jésus, pour l'interroger de son regard silencieux. Puis elle dit, parlant à des serviteurs invisibles : " Faites ce qu'il vous dira ".

En ce moment une barque apparut sur la rive, amenée par les Anges. La Sainte Famille y entra. Les Anges prirent les rames et tendirent au vent les voiles de gaze avec les cordages faits des fils de la Vierge tissés par le soleil. Les flots émus se courbaient sur le passage de l'Enfant Jésus, et, de la proue à la poupe, des voix célestes se renvoyaient ces paroles du prophète : " En ces jours-là, le Seigneur visitera l'Égypte, son autel s'élèvera sur la terre de Misraïm, et les Égyptiens lui offriront des présents, des hosties ; et il leur sera propice, et il leur apportera le salut.

Mgr BAUNARD.



LA ROME ANCIENNE

La Via Appia, telle qu'elle apparaissait aux jours de gloire de l'ancien Empire romain.

Le R. Père Bourjade

(1890-1924)

Il y a eu deux ans en décembre dernier, mourait, dans une île perdue de la Polynésie, un pauvre missionnaire de trente-quatre ans. C'était le R. P. Bourjade, un des plus purs héros de l'aviation française pendant la guerre.

Après la guerre, au lieu de se reposer, l'abbé Bourjade demanda à partir en Nouvelle-Guinée comme missionnaire. Il avait vingt-neuf ans. Il portait maintes palmes à sa croix de guerre et la rosette de la Légion d'honneur.

Il avait été l'un des plus fiers pilotes de notre aviation de combat et occupait le troisième rang sur la liste de nos as. Il avait remporté vingt-huit victoires officielles en moins de huit mois. Avant d'être aviateur, il avait fait preuve d'une rare vaillance dans l'artillerie. Il s'était spécialisé dans la chasse aux ballons d'observation, comme Boyau, comme Coiffard, ces grands braves tombés au champ d'honneur. Rien n'était plus dangereux que ce genre de mission : les drachens, dès qu'on apercevait au loin un avion adverse, étaient ramenés vers le sol par un treuil électrique. Dans la nacelle, l'observateur et son second (le plus souvent, ils étaient deux à bord) organisaient la défense : munis de quatre mitrailleuses, ils pouvaient riposter. En bas, tout autour de la section, des canons antiaériens étaient dressés vers le ciel, prêts à cracher leurs obus. L'avion arrivait, perdait de sa hauteur pour mieux viser et était vite entouré d'un rideau de feu. Sans oublier les patrouilles d'avions ennemis qui survenaient presque toujours pour compléter l'œuvre commencée.

Parfois, dans l'ardeur de la lutte, un avion, lancé à toute allure, traversait le ballon : c'est ce qui survint au lieutenant italien Ancillotto, tué récemment dans un accident d'automobile ; au lieutenant Benneton, as français, mort depuis la guerre, et à l'as belge, le lieutenant Willy Coppens, amputé d'une jambe.

On se rend compte des risques et des périls que couraient les incendiaires de drachens.

L'abbé Bourjade avait adopté ce travail et y accumula les exploits. Ses camarades supposaient que la raison de sa préférence était celle-ci : en drachen l'aéronaute, muni d'un parachute, pouvait se sauver en se lançant par-dessus la nacelle et éviter la mort. Le prêtre s'efforçait donc de ne pas tuer autrui.

Un jour, un journaliste crut bon de dévoiler ce scrupule. Mais il reçut bientôt une lettre de l'As, où celui-ci déclarait notamment :

“ Votre interprétation de mes sentiments m'a surpris. Croyez bien que je n'ai jamais évité le moindre combat contre le Boche, que

ce soit dans les tranchées ou en l'air, pour ne pas verser le sang ennemi. Quelle singulière idée du devoir vous voulez me prêter là ! ”

D'ailleurs, le Père Bourjade en fournit la preuve le 29 juin 1918 : avisant l'un des nôtres aux prises avec une escadrille ennemie, il se précipita pour le secourir. Non seulement il lui permit de se dégager de l'étreinte, mais, en bataillant, il réussit à abattre un monoplane en flammes. Pendant la chute du malheureux, il piqua derrière lui en récitant la prière des morts.

Il allait si vite en besogne qu'ayant été nommé chevalier de la Légion d'honneur après sa quatrième victoire, il reçut la décoration au moment où il venait d'être cité une fois de plus à l'ordre du jour avec ce laconique mais si éloquent motif :

“ A incendié, en huit jours, six drachens ennemis : 8^e, 9^e, 10^e, 11^e, 12^e et 13^e victoires. ”

Admiré et aimé de tous, le sous-lieutenant Bourjade émerveillait tous ceux qui l'approchaient autant par sa maîtrise de pilote que par son courage de combattant et son admirable caractère de religieux modeste.

Aux jours de repos, il se recueille : “ J'ai commencé ma retraite par une veillée d'armes fort longue, près du corps d'un de mes lieutenants tué d'une balle. ”

Dans ses raids aériens, il pense : “ Comme la terre est basse de là-haut ! comme nos maisons et nos villes sont de petites choses ! Ce coup d'œil qui embrasse plusieurs villes me donne une idée du regard de Dieu qui embrasse toute la terre et l'univers et l'ensemble des siècles en même temps. Quelle petite chose nous sommes dans tout cela ! Et cependant avec quel amour le bon Dieu nous aime et s'occupe de nous. ”

S'il s'évanouit un matin au retour d'une chasse aérienne, ce n'est pas tant à cause de la blessure qu'il vient de recevoir : — elle est légère, c'est parce qu'il est parti à jeun pour pouvoir communier au retour.

Les quatre années de guerre l'avaient profondément anémié. Comme Pelletier Doisy, il n'avait jamais voulu quitter le front, mais il n'avait pas la belle santé du héros de Paris-Tokio.

Dès qu'il fut démobilisé, il demanda aux Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun de l'envoyer au loin en mission. On accéda à son désir et on l'expédia dans le fin fond de la Nouvelle-Guinée. Il avait pour maison une petite cahute en planches qu'il avait transformée en chapelle et en chambre. Quelques sauvages seulement l'entouraient. Il manquait de tout. Pour se nourrir, il devait faire des kilomètres et des kilomètres sous le soleil ardent. Cette vie, dans l'attente d'une mort prochaine, était acceptée avec une pieuse résignation. Il aurait pu revenir, afin de se remettre. Jamais il n'y consentit,

jamais il ne se plaignit. Il passait son temps à prier et à catéchiser les indigènes. Des accès de fièvre triomphaient de son énergie et le clouaient sur sa modeste paillasse. Nul n'était là pour le soigner. De cette belle et mâle figure éclairée par deux yeux étincelants et assombrie par une longue barbe vénérable, il ne resta bientôt plus qu'un véritable squelette. Le Père Bourjade prévoyait sa fin. Il semblait regretter de n'être pas tombé au champ d'honneur, où il avait vu s'écraser tant de jeunes garçons qui ne demandaient qu'à jouir de la vie.

Et son ami de Kérillis peut écrire : " Bourjade est là-bas. Il a bâti une maison en planches qui est aussi son église et que visitent les lézards. Le pays est sans ressources. Le climat est rude. La fièvre l'attaque. Les moustiques le dévorent et les termites rongent sa hutte. Il dessert trois paroisses. Une fois par mois celui qui chemina dans les routes du ciel y arrive par la mauvaise piste ou par le sentier. C'est pour d'autres batailles que celles d'autrefois. Ce sont des cœurs de sauvages qu'il faut embraser maintenant de la grande flamme."

Cela dura trois ans. Puis le héros tant de fois

victorieux fut vaincu à son tour et terrassé par le paludisme qui le rongait.

Un jour du mois d'octobre, l'âme lumineuse, quittant la pauvre carcasse, s'envola vers le ciel.

Ce fut la dernière conquête du grand martyr et du magnifique Français qu'était le Révérend Père Bourjade, sous lieutenant aviateur, officier de la Légion d'honneur.

Jacques LEJEUNE.

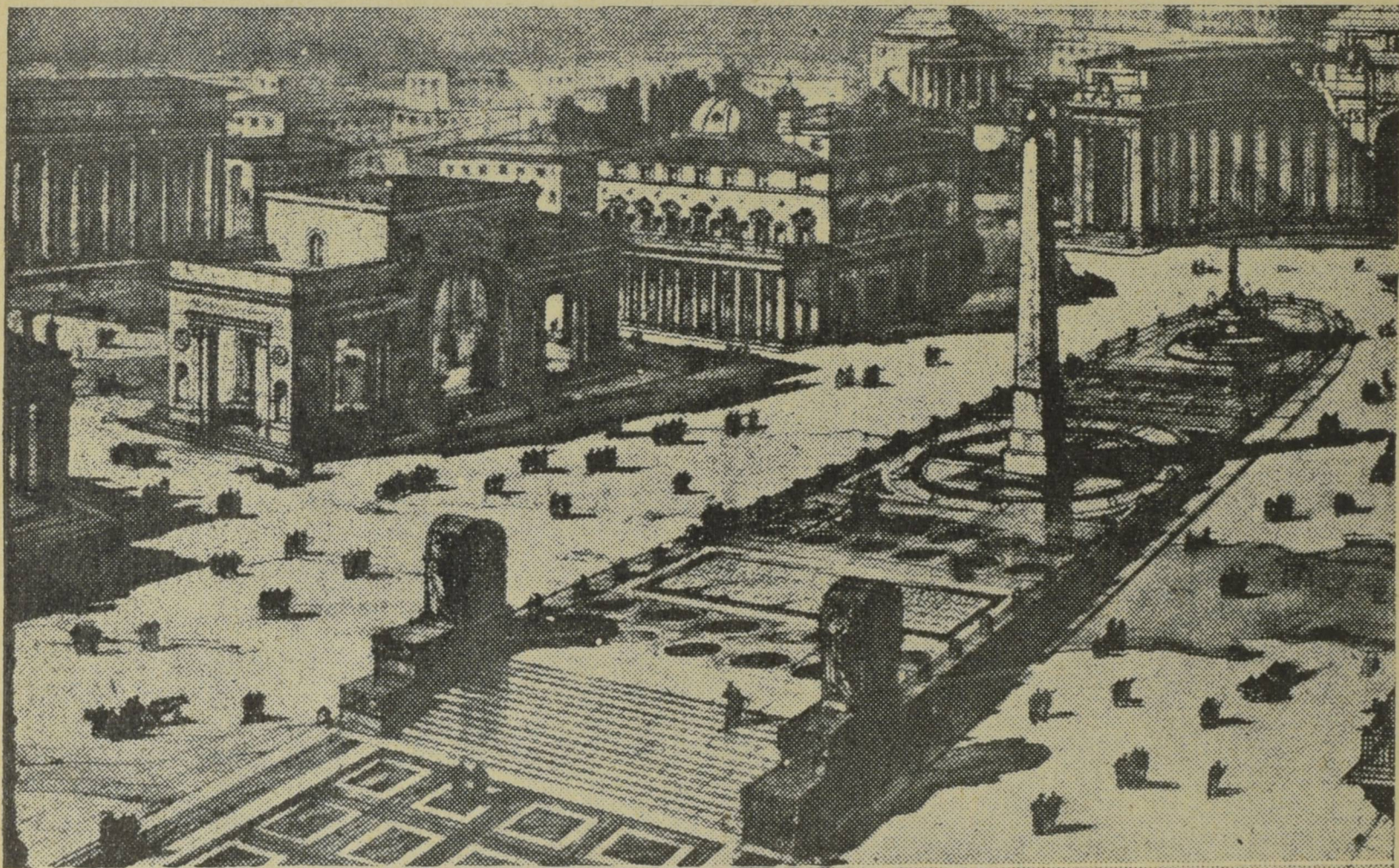
(*L'Ami des Enfants.*)

Comment peuvent faire ceux qui, après avoir peiné pendant six jours, travaillent encore le dimanche ? Leur cœur est donc de pierre et leurs muscles d'acier, qu'ils n'aient besoin ni de prière ni de repos ?

Louis VEUILLOT.

La vérité s'arrête à l'intelligence ; la beauté pénètre jusqu'au cœur.

Père LACORDAIRE, O.P.



LA ROME NOUVELLE

La Piazza Colonna avec les nouveaux édifices, d'après les plans des architectes fascistes.

Pêcheurs de diamants



Il y a bien des manières de recueillir le diamant. Voici celle qui est en usage sur les rives des fleuves et des cours d'eau brésiliens, une fois que l'on s'est assuré de leur richesse diamantifère.

C'est en 1912 que furent découverts les premiers diamants sur les bords de la rivière *Café*. Actuellement les centres en exploitation se comptent par dizaines. Les districts où l'on pêche le plus sont ceux de *Cassanunga*, *Café* et *Lageado*.

La zone diamantifère du *Matto-Grasso* comprend une étendue d'environ 250,000 km. Elle est baignée par le majestueux *Araguay* et ses affluents qui, petits ou grands, gardent jalousement, sur les bords, ou dans le lit de leurs eaux limpides, les beaux diamants qui font le désespoir des chercheurs de fortune.

Cette région s'étend sur un vaste plateau de 600 à 800 m. d'altitude, au climat sain, quoique un peu chaud.

Les pêcheurs de diamants sachant que, du jour au lendemain, ils peuvent changer de lieu d'exploration, ne se soucient guère de leur habitation.

Si vous visitez une de ces agglomérations, vous avez l'impression de vous trouver dans une foire, où tout se monte le matin pour se démonter le soir, ou quelques jours après. Baraques, maisons de commerce, hôtels, tout sent la troupe nomade, le campement d'une tribu.

En décembre 1924, au moment où éclata la révolution qui devait, pendant une année, sévir terriblement sur toute la zone diamantifère, on comptait ici 3,000 hommes occupés à la fameuse pêche, et l'on exportait environ, à l'année, 8,000 carats de pierres précieuses, équivalant environ à 3,600,000 francs.

*

* *

Ce diamant tant recherché se trouve tantôt mêlé au gravier qui recouvre la surface de certains coteaux, près des cours d'eau, sur une épaisseur de quinze à vingt centimètres ; et tantôt — comme c'est le cas par ici — disséminé dans le lit des rivières, ou enseveli dans certaines couches de gravier situées à quelques mètres de profondeur, sur les bords.

Les pêcheurs de diamant doivent donc, pour s'en emparer, s'assujettir d'abord au pénible travail de transporter, de hisser à la lumière ce gravier qui recèle dans sa fine poussière la pierre précieuse.

Ce pêcheur n'est ni un spécialiste, ni un professionnel. C'est un pauvre homme comme vous et moi qui gagne sa vie, rien que sa vie, à

repérer dans l'eau de ces rivières la fabuleuse richesse.

Petit à petit cette industrie commence à s'organiser scientifiquement, et dès 1924 on comptait déjà 36 scaphandres pour la plongée sous l'eau et deux machines à succion pour aspirer le fameux gravier riche en diamants.

Mais ordinairement, encore actuellement, l'opération principale de cette pêche, le *lavage*, se poursuit de la façon suivante, presque identique à celle des Indiens qui, jadis, sur ces mêmes rives, se livraient au même sport.

Nos pêcheurs s'arrêtent de préférence aux pieds d'une petite cataracte, traînant avec eux leur instrument le *butea*, récipient de bois de forme conique, d'un mètre environ de diamètre, et de vingt-cinq centimètres de profondeur. A première vue cela ressemble à un vaste chapeau chinois.

Munis de cet instrument ils s'avancent dans la rivière jusqu'à la ceinture. D'une main ils maintiennent leur *butea*, tandis que de l'autre ils puisent pêle-mêle, dans le lit, sable, gravier et pierres. Tout ce que les eaux leur livrent ils le ramassent dans une espèce de plat et le jettent dans le récipient. C'est le premier temps de la pêche.

Le second, c'est le tirage, le crible, l'opération délicate par excellence. Saisissant des deux mains l'appareil plein... de tout, ils lui impriment un mouvement rotatoire de droite à gauche et *vice versa*, qu'ils continuent jusqu'à ce que le gros du gravier ait été amené à la surface. Alors, d'un revers rapide de main, ils le jettent hors du cylindre. *Première élimination*.

Elle n'arrête pas le mouvement imprimé au fameux chapeau chinois. Ce mouvement amène, à son tour, à la surface le sable, dont on se débarrasse en faisant entrer, de temps à autre, un peu d'eau dans le récipient tenu penché.

Enfin, après cette *seconde élimination*, il ne reste plus dans le cylindre qu'un peu de gravier de densité particulière, et peut-être les fameux diamants.

C'est ici que commence le délicat de l'opération. Le chapeau conique est rivé entre deux pierres, et l'on y jette de l'eau de manière à le rincer convenablement, à sortir ce menu gravier demeuré au fond. Les yeux suivent la lente opération avec une curiosité redoublée. D'un rythme régulier la main continue à jeter délicatement de l'eau..... Tout à coup un éclair brille, un point lumineux apparaît et jette de pâles lueurs : c'est le diamant, le diamant attendu, rêvé. Ils le saisissent, l'observent et le mettent de côté. Puis le rinçage continue.

Ces diamants ainsi pêchés ont la plupart la grosseur d'une tête d'épingle, et il faut un œil vraiment exercé au travail pour ne pas le laisser échapper.

Une fois repéré, le diamant, est recueilli avec soin et gardé dans un étui appelé *picou*, fait en plumes d'oie ou en bois. Dans ces petits étuis qui passent inaperçus les courtiers en pierres précieuses portent souvent des sommes fabuleuses.

*

* *

Les acheteurs, on le devine, sont nombreux, et si le pêcheur de diamants arrive à gagner sa vie, les courtiers, eux, font des affaires merveilles.

A peine la nouvelle de la découverte d'un diamant d'importance se répand-elle, qu'aussitôt tous les courtiers pleuvent sur l'heureux pêcheur. Parfois il conclut un bon marché mais huit fois sur dix il se fait voler, ignorant la valeur de ce qu'il détient. — Écoutez cette histoire qui en dit long sur l'écart qui sépare le dernier prix de vente d'un diamant de son premier prix d'achat.

Un charretier menait un attelage de bœuf au travers d'une de nos plaines monotones. A un certain moment, voulant allumer sa pipe, il chercha une pierre à feu autour de lui, sur le sol. Sous une roue du char il en découvre une dont il se sert, et qu'il jette après dans son havre-sac. Deux jours après il rencontre une de ses connaissances, un acheteur de diamants, qui, sur l'heure, lui offre 540,000 francs de sa pierre à feu. Conclu, vendu. A quelques jours de là le courtier la cédait pour deux millions et demi. La merveilleuse pierre, baptisée du nom d'*Etoile du Garce*, pèse 109 carats : elle a été trouvée, comme je l'ai dit, par pur hasard, en plein champ. Vraiment la chasse au diamant est la plus bizarre qui soit, et elle déconcerte tous les calculs.(1)

Mais hélas aussi elle met, et gravement, les âmes en péril. Pour un pêcheur qui fait fortune, qui dira les milliers de malheureux attirés par cet Eldorado qui n'ont trouvé sur ces rives que la misère et le dénuement — toujours mauvais conseillers, comme chacun sait. Combien de gens, tentés par cette aventure, ont vendu terres et biens et sont accourus dans cette région, persuadés qu'en peu de temps ils auraient amassé les trésors de Crésus ; la désillusion fut amère, et souvent elle poussa aux pires folies.

(1) En fait de diamants exceptionnels, les visiteurs de l'Exposition des Arts décoratifs à Paris se souviennent certainement de ce splendide diamant bleu exposé dans le hall de la joaillerie le "*Queen of Holland*", pesant 136 carats et qui, d'après les diamantaires, est la plus grande et plus belle pierre du monde. On connaît aussi le diamant rouge de Paul Ier, le diamant vert de la couronne de Saxe, etc. La rareté de ces gemmes colorées est telle que la plupart atteignent des prix fabuleux. Un petit diamant vert de 5 carats a été estimé récemment 25,000 dollars ; un autre, d'une superbe nuance brandy, pesant 20 carats, a été estimé 1 million de francs !

Qui dira aussi l'état d'abjection morale qui règne dans ces agglomérations d'hommes venus d'un peu partout, sans liens entre eux, mêlant chaque jour leurs appétits féroces et égoïstes, obsédés d'une seule pensée : disputer au sol, et, au besoin, à ses semblables la possession du diamant caché. Le moins que l'on puisse dire élégamment de ces cités d'un jour, écloses comme des champignons, c'est que ce sont de vrais *refugium peccatorum*. N'insistons pas.

Et le missionnaire assiste quotidiennement au douloureux spectacle de malheureux accourus à la recherche des diamants et perdant le plus précieux de tous : leur âme.(2)

D'après Mgr COUTURON,

*Administrateur apostolique de la Prélature
de Santa Rita d'Araguayo.*

(Le Bulletin Salésien)

UN REPAS GÉOGRAPHIQUE

Ain homme âgé de Carentan, Douai d'un air Digne était Laon dernier, Dinan dans un restaurant de Paris à six Eure du soir : " Servez-moi bien, dit-il, car j'ai une faim, qui me Creuse l'estomac, faites-moi faire Bône Cher, je vous donnerai de l'Argentan que vous voudrez et surtout que chaque Metz Vienne à son Tours. En effet, Savenoy selon Seez désirs. A peine fut-il assis qu'il ôta ses Gand, releva ses Manche et dit : Avallon. On lui servit Pô, Tage, Paimbœuf, une volaille Grasse à la d'Aube, un pâté de Foix et autres bonnes choses Ham, Angers. Il commença par des Eu à la coque, prit du vin dans les Pau de Gray, dont il but de grAnvers Arras et duquel il Falaise méfier, car s'il avait Millau du Puy, il n'aurait pas ressenti au Thiers de son repas des Meaux dans l'Aisne et du Malo Rhin, il Alais continuer, mais il perdit le Sens et on fut obligé de l'emporter, ce qui causa une Seine dans l'établissement. On le coucha sur un lit de Caen, on lui fit avaler des pastilles de Mantes, du sirop d'éCorse d'Orange (vraie Valence) et du thé au Rome. Après quoi, il fit un bon Somme, dormit toute la Nuits, se réveilla le lendemain matin, fraAix et dispos et fort comme un Lyon. Il Jura de ne plus tenter pareille prouHesse et dit au traîtreur :

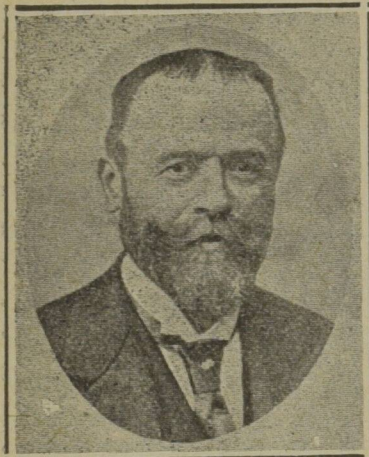
— Je vous Ségré des soins que vous avez pris de ma Perseonne.

Il remercia Toul monde, se Privas de liqueurs, but une Mende à l'eau pour Reims et Sedan, prit sa Cannes et partit pour Perpignan.

(2) Journal *La Croix*, du 20 novembre 1926.

Étienne Gautier

UNE VIE D'ART ET DE CHARITÉ



Etienne Gautier fut un de ces hommes que pourrait revendiquer l'aurore de la Renaissance bien plus que notre époque ; sa riche nature, ses dons variés lui assuraient le succès en tout ce qu'il entreprenait. Il fut à la fois

un grand artiste, un grand chrétien et un héroïque soldat.

Notre XXe siècle, si fertile en spécialités compétentes, si satisfait de son intellectualité, et où chacun est enfoncé dans l'orgueil de sa science, semble vraiment ignorer la plus belle expression de la vie, l'universalité et la joie de se manifester en des activités diverses. Cette joie féconde, la Renaissance l'a connue dans tout son rayonnement. Les âmes d'alors, impétueuses et vibrantes, tourmentées d'inquiétudes multiples, s'élançaient audacieusement dans toutes les directions ; on vit un Michel-Ange être à la fois peintre, sculpteur, architecte, écrivain et penseur. Ces vies puissantes, faites de contrastes et de surprises, de renouveau incessant et d'immortelle jeunesse, incarnent bien le génie de l'époque. Nous avons perdu cette suprême félicité dans la plénitude des facultés humaines ; aujourd'hui, nos talents confinés sont plus étriqués, plus restreints, plus moroses et plus vieux.

Étienne Gautier appartenait à une excellente famille lyonnaise. Il naquit à Marseille en 1842 et fit ses études classiques chez les Jésuites de Mongré, près de Lyon. Il témoignait, tout enfant, d'une nature indépendante et prime-sautière et se pliait difficilement à un travail régulier. Ses brillantes facultés se révélèrent dans les hautes classes quand il aborda les sujets littéraires. Plus tard, à Paris, tout en préparant son droit pour complaire à ses parents, il sacrifiait le Code, les cours et les leçons à la peinture, qui l'occupait déjà jour et nuit. Mais deux semaines avant chaque examen, il jetait les pinceaux, prenait les livres et subissait brillamment toutes les épreuves.

L'esprit, la gaiété et l'entrain se dégageaient de toute sa personne, éclataient fréquemment en saillies originales et imprévues.

Un jour, à l'âge de sept ans, comme on lui racontait l'histoire d'un saint qui se confessait

tous les jours, il dit avec un pétilllement de malice dans les yeux :

— Et quel est l'autre saint qui avait la patience de le confesser tous les jours ?

De dix-huit à trente ans il se donna tout entier à l'art, travaillant sans relâche, avec passion, avec conscience, avec ferveur. Il consacra des mois et des années à un rude et solitaire apprentissage avant de livrer aucune de ses œuvres au public. Il n'a suivi aucune école, il s'est formé tout seul, sans professeurs, et c'est là le côté vraiment original de son talent. Il visita les grands musées d'Europe, copiant, étudiant, comparant les maîtres d'autrefois, surtout en Italie, à Florence et à Bologne.

Angelico de Fiesole semble avoir exercé sur lui une influence considérable. Il y a même entre ces deux âmes si lointaines l'une de l'autre des affinités singulières, la même élévation de pensée et d'inspiration, la même foi délicate et scrupuleuse. Car Étienne Gautier pratiquait aussi les conseils évangéliques, et l'amour du bien égala, puis triompha en lui de l'amour du beau. Jeune homme, il aimait tant faire l'aumône que le château de Ressins, envahi par les solliciteurs, serait devenu inhabitable si l'on n'avait modéré son zèle. Il considérait le dévouement et le don de soi comme inséparables de la charité et il y apportait toute la spontanéité des saints. Ayant appris qu'une petite fille choisie par lui comme modèle et habillée à grands frais n'avait jamais posé, il congédia l'enfant sur-le-champ et renonça à son tableau.

— Les parents m'ont trompé, dit-il, ils m'avaient assuré que leur fille était modèle et avait déjà posé. Je ne veux pas lui donner le goût et l'idée d'un semblable métier.

Pendant un de ses studieux séjours à Bologne, une nuit, un terrible incendie éclate, consumant plusieurs maisons et menaçant de détruire tout un quartier de la ville ; les habitants accourent, gémissent et s'agitent dans le vide, les femmes "versaient des flots de larmes dans leurs mouchoirs, mais pas une goutte d'eau sur le feu". Étienne s'élance au milieu d'eux, les entraîne, organise la chaîne, monte sur les toits pour juger de l'étendue du danger et des mesures à prendre ; il fait abattre un mur, isole ainsi le foyer de l'incendie et sauve la ville. Le lendemain, les Bolonais reconnaissants viennent, leur syndic en tête, lui offrir le titre de *citoyen*, ainsi que les parchemins notifiant ses services.

Étienne Gautier débuta au Salon à vingt-deux ans par un *Saint Sébastien* d'une bonne et solide facture. Il donna ensuite un *Saint Georges*, dont la perfection du dessin, la sobriété et la grandeur de la composition lui attirèrent l'attention des connaisseurs. L'œuvre obtint une seconde médaille, elle est aujourd'hui au musée de

Lyon. Étienne Gautier témoignait d'un sens de l'idéal et du surnaturel très rare à notre époque, la peinture religieuse en est trop souvent dépourvue aujourd'hui, c'est un art incompris ou du moins en décadence.

— Autrefois, disait-il, la religion inspirait les artistes, elle a produit les plus grands chefs-d'œuvre ; maintenant, il semble que tout est trop beau quand il s'agit de Dieu, et la peinture n'est plus que le rebut de l'art.

Oui, un vrai rebut, chaque Salon en est la preuve. L'irrévérence le dispute parfois au grotesque et au trivial ; sous prétexte de mettre les personnages bibliques ou évangéliques dans leur atmosphère et leur vie locale, nous assistons à des scènes d'une vulgarité repoussante. Ou bien afin de "rajeunir" l'histoire sacrée, on en adapte les événements à nos mœurs modernes et la fantaisie est encore plus choquante.

Étienne Gautier pouvait être le restaurateur de l'art religieux en France. Il possédait, comme nous le constatons dans le *Jeune Tobie* et *Job en prière*, ce don mystérieux venant d'en haut dont parle saint Augustin et qui, à notre insu, inspire nos jugements dans les arts. Les choses lui paraissaient plus ou moins parfaites selon qu'elles se rapprochaient du concept divin profondément gravé au fond de son âme. Cette façon de comprendre l'art lui donne de la poésie et l'éclat d'une réminiscence du ciel.

Le *Saint Georges* fut acheté par l'État, par l'empereur, veux-je dire ; Étienne Gautier en offrit sur-le-champ le prix à la caisse des vieux artistes et son père doubla le don. Il continua dès lors à se signaler d'année en année par des morceaux de valeur, notamment le *Miracle des roses*. Sainte Élisabeth de Hongrie montre à son mari la précieuse moisson. La scène est d'une fine et délicate harmonie, les personnages vivent et ressentent, chacun selon son rôle, les émotions de ce gracieux événement ; pas un ne semble un figurant, un comparse placé là pour faire nombre. Le fond, peint à la manière des primitifs, représente l'appareil de la vie féodale, châteaux, tours et créneaux.

Le *Changeur* a toute la vigueur, la hardiesse et la solidité de pinceau des maîtres hollandais. Étienne Gautier ne s'enferme pas dans un genre, dans un faire spécial, chaque œuvre nouvelle est une surprise et nous révèle un artiste différent de celui d'hier. Le grand tableau de l'église de Nandax, la *Vierge au milieu des quatre saints*, pourrait être signé Botticelli. Elle est assise, candide et sérieuse, sur un trône surmonté d'un baldaquin, portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Deux figures de saints, debout, à droite et à gauche, complètent l'arrangement classique selon le goût des maîtres anciens. C'est un pur et délicieux primitif par la richesse du détail, la noblesse un peu hiératique des attitudes, le bonheur grave et recueilli des personnages. A gauche de la

Vierge, près de saint Charles Borromée, nous voyons sainte Eugénie toute rayonnante de ferveur. Ses traits sont ceux d'une sœur d'Étienne, Eugénie Gautier, trop tôt enlevée à la terre, où elle a passé comme une fleur mystérieuse et rare. Nous nous arrêtons avec complaisance devant ce charmant visage où transparaît la beauté intérieure. Un reflet céleste anime le regard et sur les lèvres semble errer ce mot des âmes fugitives : Aimez-moi bien, j'arrive et je m'en vais... Tout le monde a lu *Prédestinée*, où revit comme en une légende dorée l'image angélique d'Eugénie Gautier. Elle restera immortelle sur la toile de son frère comme dans les pages du marquis Costa de Beauregard où, de part et d'autre, le cœur a si bien servi le talent.

Nous ne saurions mieux prouver la souplesse et l'habileté de facture d'Étienne Gautier qu'en citant après son *Saint Georges* et la *Vierge au milieu des quatre saints*, la *Petite fille au perroquet*, une étude de plein air, vibrante et fraîche, d'une singulière audace de coloris ; le classique est devenu impressionniste, il aime les tours de force du métier et il semble rechercher les difficultés. La *Petite fille au perroquet* doit être certainement considérée comme une des meilleures œuvres d'Étienne Gautier, elle nous prouve combien ce tempérament d'artiste avait été développé par une solide et savante préparation. Et l'on se répétait, surpris : Ce travailleur acharné est un homme du monde qui jouit d'une grande situation de fortune, de ces loisirs faciles où se noient tant d'autres talents. On ignorait qu'Étienne était une âme toute d'activité et d'action, pénétrée du prix de la vie, d'une trempe spéciale, visant toujours en toutes choses le plus haut, le plus inaccessible, le plus périlleux. "Les dons, disait-il, ne sont qu'une promesse, il faut y joindre l'intelligence de leur emploi et la volonté de les discipliner ; c'est un labeur et un fardeau, une gloire et une épreuve." Comment la fortune eût-elle pu devenir pour lui un obstacle au travail ? Jamais homme n'en fut plus détaché, elle lui paraissait un bien étranger, un dépôt dans toute l'acception du mot ; il ignorait qu'elle fût une source de jouissances, et c'est là sa belle originalité, surtout en ce temps d'âpres convoitises.

Récompensé à chaque Salon, Étienne Gautier obtint la première médaille avec sa *Sainte Cécile*. Cette œuvre, devenue aujourd'hui populaire par l'image, souleva à son apparition un concert d'éloges unanimes ; elle constitue certainement un des plus beaux morceaux de la peinture religieuse française. La transfiguration de la béatitude plane comme une auréole sur ce corps endormi dans le martyre. C'est le poème de la souffrance triomphante et des gloires sanglantes de la primitive Église. Le Luxembourg voulut lui ouvrir ses portes ; Étienne, vraiment trop modeste, refusa cet

honneur. Et c'est seulement maintenant, un an après sa mort, que *Sainte Cécile* vient occuper la place qui lui est due. Il nous semble en la regardant qu'elle a dérobé entre ses doigts frêles le pinceau de l'artiste et qu'il repose sous les feuilles de palmes : car *Sainte Cécile* fut sa dernière œuvre. Nous le regrettons, il a déserté trop tôt son atelier, nous aurions voulu l'y voir soutenir jusqu'au bout sa personnalité unique et rare d'Angelico moderne. Sur le seuil poudreux et abandonné nous restons surpris, déroutés par les mystères de la vie et les jeux obscurs de l'activité humaine.

“Je l'ai vu comme effondré quand il eut reçu la première médaille, disait dernièrement Luc-Olivier Merson à la sœur d'Étienne, la comtesse de Rambuteau. Je compris que par humilité il ne ferait plus rien.”

Consolons-nous en pensant que si Étienne Gautier avait été seulement un peintre il n'eût pas donné à la société l'exemple d'une vie multiple, féconde en tous les genres et bienfaisante dans tous les ordres d'idées.

A trente ans, il quittait le pinceau pour l'épée. Sa conduite pendant la guerre de 1870 fut héroïque et lui valut la croix de la Légion d'honneur. Il avait passé l'âge d'être incorporé dans la garde mobile, mais à la première nouvelle de nos désastres il s'engagea comme volontaire, en même temps que son beau-frère et ses cousins. Il y eut alors dans cette région du Lyonnais un admirable élan d'enthousiasme et de patriotisme, un noble esprit féodal : tous les grands propriétaires se battaient à la tête de leurs tenanciers. Nous ne saurions mieux mettre en évidence l'intrépidité d'Étienne Gautier qu'en rapportant le récit d'un de ses compagnons d'armes à Beaune-la-Rolande :

“Le jour brumeux commence à poindre, les premiers grondements du canon se font entendre, auxquels se joindront bientôt les crépitations de la fusillade. Il est à peine sept heures et déjà le capitaine Gautier nous crie, le visage souriant :

— En avant, en avant !

De son pas cadencé, vif et allègre, il nous entraîne comme à la parade.

Sur la route, un jeune Bavaïois est étendu au milieu des cadavres, mourant lui-même. A ses plaintes déchirantes se mêlent quelques paroles inarticulées que seul Étienne Gautier semble comprendre. Il s'approche de lui, et sous le sifflement des balles il soulève la tête du moribond et lui présente sa gourde.

Cependant, les obus des pièces prussiennes, dissimulées derrière les murs, sillonnent le terrain. Le grincement et la grêle de la mitraille nous obligent à nous coucher pour répondre à ces feux meurtriers. Mais Étienne Gautier est bientôt debout. Impassible sous la grêle de fer, il lève son sabre et nous crie de nouveau :

— En avant, en avant !

Il devient le point de mire et comme la cible de l'ennemi : les obus tombaient autour de lui, la terre volait à ses côtés, il souriait en disant :
— Quels maladroits !

A midi, les Prussiens sont délogés de Beaune-la-Rolande et nos compagnies y entrent en chantant.

Hélas ! Ce succès gagné au prix de tant de sang versé ne dura qu'un instant. Vers le soir, les hauteurs voisines se couvrent de casques à pointes. Ce sont des renforts auxquels on ne peut résister. Il faut rallier les soldats dans cette plaine de mort et abandonner la place. Pendant le combat, M. Gautier était le premier de tous, faisant face à l'ennemi et entraînant ses mobiles. Durant la retraite, il est au dernier rang, toujours au plus près du danger.”

Ses traits de courage sont demeurés légendaires dans le pays. En pleine retraite, il s'aperçoit que son épée est restée sous les murs de la ville. Aussitôt, après avoir mis ses hommes à l'abri, il retourne sur le champ de bataille. Il était seul dans la plaine, visé par des milliers de fusils comme un gibier qu'on ne peut manquer d'abattre. Cependant, il avance toujours, ramasse son épée sous les balles des Prussiens, et, du même pas lent et mesuré, il va rejoindre ses hommes. Comme sa sœur lui demandait la raison de ces actes de vaillance presque inutiles, il lui laissa voir le fond de ses sentiments si élevés et si chrétiens :

— Très sensible au point d'honneur, lui dit-il, je tiens à donner des preuves de valeur incontestables, afin de n'être jamais taxé de lâcheté si je refusais un jour de répondre à une provocation.

Cette épreuve lui fut épargnée. Il eût été difficile d'ailleurs de froisser un homme si bon, si délicat, si parfaitement aimable.

Nommé capitaine après le combat de Beaune-la-Rolande, Étienne Gautier est envoyé dans l'Est, à Héricourt, et s'y distingue par la même bravoure. Nous en retrouvons l'écho dans les pages émues qu'une main fraternelle a consacrées à cet homme de cœur :

“Là, en présence de nos succès éphémères, il connut un instant l'enivrement de la victoire. Sa jeunesse ardente et chaste lui chantait un hymne de triomphe auquel il ne sut pas résister. Sur le cheval de pur sang qu'il avait élevé et que l'odeur de la poudre enivrait comme son maître, il fit des prodiges de valeur. Ici, il disperse un escadron de cent cinquante Prussiens, qui fuient devant une vingtaine de ses mobiles. Là, cerné par l'ennemi, il lui échappe en faisant voler son cheval par-dessus les haies et les murailles. Ce fut miracle s'il revint vivant. Les soldats, ses frères d'armes, l'appelaient le saint héros, le chevalier sans peur et sans reproche. Lui seul n'entendait pas leurs éloges.

On le voyait par des froids polaires courir toute la nuit à la recherche d'un gîte pour ses hommes. Il exposa sa vie au chevet des varioleux autant que sur les champs de bataille. Sa sollicitude et son dévouement, son entrain et sa gaieté ne se démentaient pas un instant, et sa compagnie, soutenue par son exemple, était " la compagnie où l'on chantait toujours ". Le soldat l'aimait, car il sentait en lui un ami, un frère dont la sympathie et la bonté savaient deviner ses souffrances. La science du bien qu'Étienne possédait à un si haut degré lui faisait toujours découvrir d'instinct les besoins d'autrui. Il provoquait les confidences sans en avoir l'air, réconfortait discrètement, en ami, et glissait quelque chose dans le gousset.

— Ah ! Quel homme, Monsieur ! disait un de ses caporaux peu de temps après sa mort. On n'en rencontre pas deux pareils dans la vie. Depuis la guerre, toutes les fois que je le voyais, il me demandait des nouvelles des camarades de la cinquième.

— Un tel ? Chose ? Toujours pas à son aise ?

— Toujours.

— Tu lui donneras ça...

J'en ai donné de sa part !

Étienne Gautier fut vraiment l'homme de tous les dévouements. Son père étant devenu aveugle, il se consacra entièrement à lui. Ce fut une des raisons qui le détournèrent de la peinture. Il entourait ses parents des attentions les plus délicates. Sachant que sa mère s'inquiétait au moindre retard, il laissait tout et quelquefois risquait sa vie pour rentrer à l'heure dite. Un soir, il revenait à cheval d'un château voisin ; pour couper au plus court, il lança son cheval dans la Loire, espérant la traverser à gué ou à la nage. Très habile cavalier, il excellait à dompter les chevaux les plus difficiles. Mais, cette fois, il ne put dominer la frayeur de l'animal. Au milieu du fleuve, le cheval s'arrêta net, refusant d'avancer, insensible à la cravache et à l'éperon. De son poing fermé, Étienne lui asséna un coup violent sur le crâne et aussitôt la bête s'élança et gagna l'autre rive. Ce soir-là, ponctuel et joyeux, il se montra aimable comme il l'était toujours, et le lendemain seulement il avouait qu'il avait eu la main brisée.

Étienne Gautier est resté célibataire, une femme eût trouvé difficilement place dans sa vie, car il s'était donné tout entier à la charité. Et, certes, il lui fut fidèle, il lui consacra tout le sang de ses veines, toutes les ressources de son esprit, de son intelligence et de son cœur. Pour elle, le peintre se fit architecte, et avec quel succès, quel heureux sentiment du beau adapté au bien ! C'est toujours le même artiste savant et expert, sobre et distingué. Nous retrouvons son goût classique, très fin, harmonieux et pittoresque dans toutes ses constructions, ses églises, ses écoles, ses asiles, ses

reconstitutions de châteaux, ses hôtels et ses maisons de style. Notons principalement les écoles de Boyer, de Charlieu et de Roanne. Ses œuvres sont répandues dans quatre ou cinq départements : c'était pour lui une façon de faire le bien et d'obliger ses amis. Il fit construire l'église de Montreuil — le bas Montreuil, — fonda et entretint à ses frais vingt-cinq ou trente écoles. Avec sa sœur, la comtesse du Parc, il acheta à Versailles le château de Glatigny, autrefois à Mme de Montespan, et y établit les Petites-Sœurs des Pauvres, qui ont aujourd'hui soixante-douze vieillards. Il fit venir à Roanne les Petites-Sœurs de l'Assomption... Mais arrêtons là cette nomenclature qui pourrait être interminable. Il donnait à toutes les œuvres qui lui tendaient la main, dix, douze, quinze mille francs, selon les besoins.

Le château de Ressins, près de Nandax, dans le département de la Loire, devint le quartier général des œuvres d'Étienne Gautier. Il y était assiégé de solliciteurs ; certains jours, de longues files de quémandeurs l'y attendaient depuis 4 heures du matin. Il était forcé " comme le cerf devant la meute ". Dès l'entrée on se serait cru au moyen âge, chez saint Julien l'Hospitalier. La belle et sévère demeure aidait à l'illusion avec son grand corps de logis gothique flanqué de cinq grosses tours et ses deux ailes en retrait, comprenant sur la cour intérieure des parties plus anciennes, des façades larges et basses sous de hauts toits aigus. Étienne Gautier y avait fait des restaurations savantes dans le goût du XVe siècle, rétabli les meneaux en croix des fenêtres, installé dans la cour intérieure un portique en pierre, style Louis XII, surmonté d'une loge ouverte à piliers de chêne massifs, taillés en balustres.

Les vastes pelouses en pente douce, semées de quelques massifs, s'étendaient devant le château et lui donnaient de la perspective. Un bois aménagé en parc figurait un fond de ramures légères, et des arbres superbes élevaient leurs branches jusqu'à la hauteur des tours. L'ensemble avait de l'allure et du caractère ; les immenses communs faisaient pendant au château massif ; dans la cour se trouvait un ravissant puits de style moyen âge avec sa margelle de pierre et ses volutes en fer forgé, et un pigeonnier riant porté sur des poutres comme un moulin hollandais. L'harmonie des lignes et des couleurs, la perfection du détail rappelaient le goût délicat du propriétaire.

Étienne se consumait, surmené par les œuvres ; aucune force humaine n'aurait résisté à un pareil dévouement, à des charges aussi écrasantes ; confident et conseiller secret de la douleur, recours suprême des malades, pourvoyeur du pauvre, avocat de toutes les bonnes causes, bâtisseur et fondateur, il embrassait

le bien sous toutes les formes, avec passion, avec impétuosité, sans jamais songer à lui-même.

Un soir, on l'attendait vainement à Ressins ; le lendemain, on apprit indirectement qu'il s'était arrêté en chemin pour relever un misérable ivrogne endormi au bord du fossé. Il le porta dans sa voiture, le ramena chez lui et le déshabilla lui-même.

Étienne Gautier n'exerçait pas seulement le bien avec talent, mais avec une virtuosité de premier ordre ; il apportait dans sa générosité des raffinements de bonté, des artifices de délicatesse, des recherches de discrétion, un renoncement absolu, la grâce, le charme, le tact, tout le luxe et la quintessence de la charité. Comme en art il prétendait triompher de toutes les difficultés, et ses œuvres pies étaient aussi des œuvres de maître.

La mort de son père porta le premier coup à la santé d'Étienne, jusqu'alors si résistante. Deux ans plus tard, il perdait sa mère, et dès lors son existence, minée par l'artério-sclérose, ne fut plus qu'une lente agonie. Il lui restait un seul désir, une seule ambition : se prodiguer le plus possible avant de mourir. Son activité devint fiévreuse. On se prenait à le considérer comme un être légendaire et invincible. Ses adversaires religieux, ou plutôt antireligieux, redoutaient son action, car il manquait rarement son but, mais ils ne pouvaient s'empêcher de l'aimer. Quand il rentrait seul, à minuit, dans sa petite voiture, traversant des campagnes désertes, on ne craignait pour lui que les fatales conséquences de la fatigue et d'une vie surmenée, mais jamais une agression.

Sa maladie s'aggravait de jour en jour, les terribles crises de suffocation se multipliaient ; que lui importait, il triomphait de tout avec un courage surhumain. Son beau-frère venait de le voir un matin dans son lit avec le visage d'un supplicié, la sueur froide lui coulant sur le front. Trois heures après, il le rencontrait dans une ville voisine. Étienne avait vaincu le mal pour aller sauver une de ses chères écoles. La mort de sa sœur, la comtesse du Parc, qu'il soigna pendant deux ans avec un dévouement sans bornes, acheva de l'épuiser. Alors commença pour lui ce long martyre de dix-huit mois, où il se montra ce qu'il avait été sur le champ de bataille : héroïque et intrépide. Il avait à peine soixante ans.

Cependant, sa porte restait ouverte à tous les solliciteurs. Comme par miracle il triomphait de l'agonie pour organiser de nouvelles œuvres, défendre ses écoles ou répandre à flots les dons et les aumônes. Il s'est donné lui-même jusqu'à son dernier souffle.

Le matin du 6 février 1902, un vendredi, on lui rappela que depuis longtemps il communiait le premier vendredi du mois, il demanda son confesseur et reçut le viatique avec les

sentiments d'un saint. En le quittant, le prêtre lui dit :

— Je vous laisse entre les bras de Dieu, *pour toujours*.

— Vous le croyez, mon Père ?

— Certes, *oui*.

A ces mots qui rassuraient l'humilité d'Étienne, un sourire de béatitude épanouit ses lèvres et s'y fixa. Le soir, il s'éteignit sans lutte et sans souffrance. La mort elle-même le prit avec respect.

Nous ne saurions rien ajouter à ces paroles. De telles vies n'ont pas besoin de commentaires, elles sont "un spectacle à Dieu et aux hommes".

Jean TEINCEY.

(*Le Noël.*)

Pour le bien ou le mal

UN MOT DU CARDINAL DUBOIS A PROPOS DE
RADIOPHONIE

Son Éminence le cardinal Dubois, archevêque de Paris, vient de publier la note suivante :

La radiophonie est une merveilleuse invention. Née d'hier, elle est entrée dans nos mœurs. Grâce à elle, la parole ne connaît plus l'obstacle de l'espace ; en un instant, elle se fait entendre à des distances indéfinies.

Instrument de progrès : oui, certes ; et qui atteste plus que tout autre, peut-être la puissante ingéniosité de l'intelligence humaine. Honneur à ceux qui l'ont réalisé ! Mais quelle responsabilité pour ceux qui l'exploitent !

Qu'ils y prennent garde ! Cette géniale création peut servir également le bien et le mal. Les centres d'où partent les ondes mystérieuses sont, à volonté, un foyer de vérité ou d'erreur, de vertu ou de corruption, de délassement moral ou de plaisir coupable. Ils peuvent donc, à travers le monde, faire œuvre de vie ou de mort ; servir les nobles causes ou collaborer puissamment au désordre social fausser les esprits, corrompre les cœurs.

Il paraît bien que dans l'ivresse des premiers triomphes, on perde parfois de vue ces graves considérations. Notre devoir est de les rappeler au nom de la religion et de la morale.

Nous le faisons, instruit déjà par de tristes expériences ; car plusieurs plaintes nous sont venues, malheureusement fondées.

Sans doute le public est divers — divers à bien des points de vue, — qui entre en communication avec les centres radiophoniques. Il faut viser à contenter tous les auditeurs sans en froisser aucun : question de délicatesse, de tact et de mesure.

Mais il y a des paroles — dites ou chantées — qui heurtent toute conscience honnête. On doit les bannir des programmes. Par conscience, par simple sentiment de l'honneur, qu'on les épargne à des milliers d'auditeurs que peuvent choquer, scandaliser tel écrit, tel récit, tel exposé, telle chanson qui brusquement vient troubler leur paix intérieure, ébranler leurs croyances, ou, par la soudaine révélation du vice, éveiller une sensibilité malsaine.

Danger d'autant plus grave que dans cette foule immense, partout disséminée, se trouvent des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles, que surprennent dans leur candeur ces messages d'erreur ou d'immoralité.

De grâce ne profanons pas les œuvres de Dieu. Et c'est les profaner que d'user des forces mystérieuses de la nature pour affaiblir les forces morales, les forces religieuses de l'humanité.

Aux postes émetteurs, loyauté scrupuleuse pour composer les programmes ; aux postes récepteurs, vigilance attentive pour couper court à toute audition dangereuse et, s'il le faut, pour faire entendre de justes protestations.

Respectons les consciences. Respectons les droits de la vérité et de la vertu.

(*L'Étincelle du Sacré-Cœur.*)

GOUTTE D'EAU

Dans les jours de pluie, il tombe bien des gouttes d'eau. Sur cent, quatre-vingt-dix-neuf se mêleront à la poussière et feront de la boue, mais qu'une seule soit recueillie dans le creux de la main, et elle forme la goutte d'eau du baptême.

Ah ! Mesdames, les dépenses que vous faites chaque jour, pour votre luxe ou vos plaisirs, sont des gouttes d'eau qui tombent dans la boue, mais la pièce de monnaie mise dans les bonnes œuvres, c'est la goutte d'eau qui tombe dans la main de Dieu et transforme les âmes.

Cardinal MERMILLOD.

GOURMAND

On a apporté à Z... le roi des gourmands, une très belle langouste. Le lendemain, il s'empresse d'aller remercier :

- C'était délicieux, dit-il.
- Aviez-vous quelque invité ?
- Nous étions deux seulement.
- Qui cela ?
- La langouste et moi.

L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

SOMMAIRE D'OCTOBRE

	Pages
I. — UNE METHODE DE COMPOSITION FRANÇAISE.	
Sœur Marie-Elise, S. S. A.	49
II. — PROGRAMME MENSUEL :	
RELIGION	Eugène Achard 58
FRANÇAIS :	
Cours préparatoire et inférieur	Eugène Achard 62
Cours moyen	Wilfrid Houle 65
Cours supérieur	L.-P. Lussier 66
Cours complémentaire	Wilfrid DuCap 71
LA RÉDACTION d'après l'image	Eugène Achard 75
LA LEÇON D'ANGLAIS	Charles Denhez 78
ARITHMÉTIQUE :	
Cours préparatoire, inférieur et moyen	Eugène Achard 81
Cours supérieur	Roch Pinsonneault 85
Cours complémentaire	Lauréa Barrette 87
LE CALCUL RAPIDE	Eugène Achard 90
III. — BIBLIOGRAPHIE	Eugène Achard 95
LE JOURNAL PAR EXCELLENCE DE LA PRÉPARATION DE LA CLASSE.	

Abonnement : \$2.00 par année. Six abonnements pour le prix de cinq

Pour tout renseignement, s'adresser :

M. EUGÈNE ACHARD, Directeur
143, Villeneuve-Ouest

MONTREAL

CHRONIQUE

LITTÉRAIRE

LA MAISON VIDE

Par

Harry

BERNARD

M. Harry Bernard a vraiment toutes les bonnes fortunes. Couronné par le jury du Prix d'Action intellectuelle et deux fois par celui du Prix David, il nous a donné, aux derniers mois de 1926, un troisième roman, *La Maison Vide*, qui n'a pas un moindre succès que ses deux aînés *L'Homme Tombé* et *La Terre Vivante*.

Les quelques revues sérieux où l'on s'efforce d'apprécier justement la production littéraire de chez nous ne lui ont pas ménagé les encouragements. Dans la *Revue Dominicaine* de janvier, un bon juge, le R. P. Lamarche, écrivait en soulignant le mérite littéraire et la portée morale du dernier volume de Bernard : " M. Harry Bernard a toute chance de devenir, s'il n'est déjà, l'un de nos premiers conteurs du terroir. " Dès *L'Homme Tombé*, d'ailleurs, quelqu'un avait dit : " C'est un ouvrage de début, le premier que nous offre ce journaliste de talent, tout jeune encore, et qui semble appelé à devenir l'un des meilleurs romanciers de notre littérature canadienne-française. "

Et puis, en vérité aucun n'a manqué, à cet écrivain, des traits qui marquent le véritable succès. Aucun, ni même l'envie et le travestissement. Dans des feuilles à deux sous, la jalouse impuissance des cerveaux secs lui a répété doucement : vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ; et dans un autre coin, la cabale de petite ville a trouvé un écritoire complaisant d'où est sorti une copie maquillée de son premier ouvrage.

M. Harry Bernard, en trois années à peine a donc forcé l'attention d'un public assez étendu. Il est maintenant un auteur discuté. C'est un succès réel et peu banal.

* * *

La Maison Vide raconte la vie du ménage d'un haut fonctionnaire d'Ottawa. M. Dumontier a épousé une pimbêche, fille d'un Numa Roumestan de petite ville coloniale. Mme Dumontier est toute attachée à la dévotion

" des sottises en séries que sont les commandements du monde. . . " Rien ne lui est plus cher, ne lui paraît de plus grande importance que la fête mondaine qui marque l'ouverture d'un parlement, où la présidence de tel club féminin de golf ou de politique.

Dumontier, qui aurait aimé une vie sage et la fréquentation des livres, est secoué, malgré qu'il en ait, par sa trépidante compagne. Jusqu'à ce que fatigué, abruti, il secoue le joug doré de la vie mondaine.

Mais il y a deux demoiselles Dumontier et un monsieur Dumontier fils. Ceux-ci suivent fidèlement l'exemple du père et de la mère. Ils sont à la maison pour le couvert et le gîte.

Dumontier a recueilli une nièce orpheline, dont la première éducation fut toute familiale. Transplantée dans ce milieu mondain, Marthe Dumontier résiste un moment à l'ambiance, aux multiples tentatives de son cousin ou de ses cousines, aux mille tentations qui l'appellent à la vie toute extérieure des thés, des soirées, des bals. Puis, elle s'abandonne un instant. Mais le vide de cette agitation inutile lui devient rapidement insupportable. Elle se reprend, retrouve l'équilibre de son âme au confessionnal, accepte de fonder un véritable foyer, et bientôt chante dans son cœur l'ardente prière d'amour :

— " Je ferai mienne ta maison et veillerai sur elle, comme les vestales entretenant le feu sacré, nuit et jour. Elle ne sera point vide. Car j'y aurai mis mon âme, ce qu'il y a de meilleur en moi. Je vivrai pour toi entièrement, et pour eux qui viendront, les êtres chers qui naîtront de nous. La vie aura des peines, mais je les accepte sans compter. Car il n'y a de vraie vie sans la souffrance, ni de bonheur qui ne soit chèrement payé. "

* * *

Le talent d'Harry Bernard croît, mûrit. Ses analyses sont plus profondes, plus poussées. Le loisir ne me permet pas de développer cet

aperçu. Mais comparez ce que l'écrivain, dans chacun de ses trois ouvrages, a marqué des traits de la famille véritable. Vous vous rendrez compte par vous-mêmes.

Et Harry Bernard, s'il continue d'étudier et de fortifier son esprit, nous donnera, sur nos grands problèmes de la vie familiale et sociale, quelque livre vigoureux et fortement pensé, dont nous aurons une grande fierté.

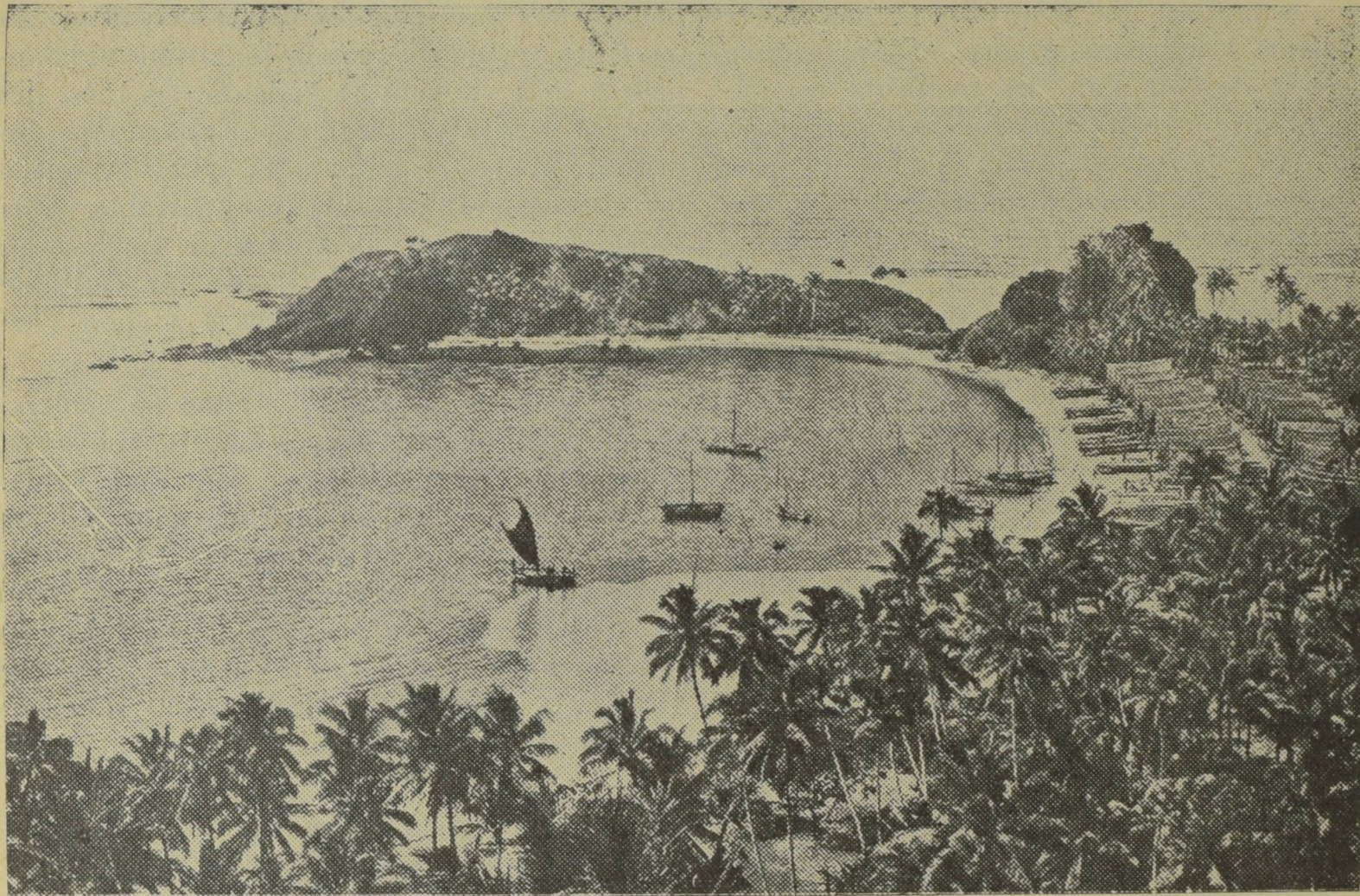
Dès maintenant, il manifeste des connaissances techniques qui manquent à nos quelques romanciers. Ses personnages vivent. Ils agissent. On les suit dans leurs actions avec un intérêt croissant. Le récit est rapide, on le poursuit tout d'une traite, sans fatigue, avec avidité. A peine, si certain manque de souplesse permet d'apercevoir les coups de crayon, les procédés d'école. Quelques progrès encore et le naturel sera complet. Il faudra s'arrêter pour retrouver les jalons de la route, tant celle-ci sera harmonieuse et ceux-là adroitement dissimulés aux lecteurs paresseux.

Que faut-il ajouter? Que la Providence ménage à notre confrère le loisir d'édifier de nombreux ouvrages, puisque les observateurs judicieux attendent de ce côté le fruit de belles promesses...

Ferdinand BÉLANGER.

Amis Canadiens Français
LISEZ
ET FAITES LIRE
"L'Action Catholique"

le vrai journal de famille et le
meilleur médium de publicité,
le mieux renseigné au point de
vue catholique.



L'ILE MAILU, AU SUD-EST DE LA NOUVELLE-GUINÉE
Cette île est d'origine corallienne et par conséquent inculte.

ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

— JANVIER 1927 —

1 — M. Herbert Hoover, secrétaire du Commerce à Washington et président de la Commission yankee du canal maritime aux Grands Lacs, soumet son rapport au Président Coolidge. Il condamne le projet de canal par l'État de New-York et prône celui du Saint-Laurent, au coût estimé de \$148,000,000.

4 — Dans une lettre ouverte adressée au rédacteur en chef de *L'Action Catholique*, M. T.-B. Macaulay, président de la compagnie d'assurance "Sun Life", annonce que sa compagnie enlève la surprime exigée depuis quelque temps des femmes mariées canadiennes-françaises. C'est grâce à l'énergique campagne des journaux catholiques canadiens-français que la puissante compagnie a fait disparaître de ses règlements cette clause injuste.

— A Québec décède M. le Dr Paul Livernois, vice-président de la maison J.-E. Livernois Limitée, à l'âge de 44 ans.

— M. Louis Terreau, commandeur des Ordres de Saint-Sylvestre et du Saint-Sépulcre, est nommé par S. G. Mgr l'Archevêque de Québec, membre du bureau diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

— On annonce que M. Wm-H Moore, le sympathique auteur de *The Clash* et *Bridging the Chasm*, serait bientôt nommé président de la Commission fédérale du tarif, à la succession du sénateur Graham.

— A l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, Québec, à l'âge de 75 ans, décède M. l'abbé L.-Alfred Paquet, ancien curé de Sainte-Hénédine.

6 — Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie de Québec célèbrent le cinquantième anniversaire de fondation de leur congrégation. La première maison canadienne de cet institut a été établie à Québec, rue Grande-Allée, en 1892.

— La statistique vient d'établir que le port de Montréal l'emporte sur celui de New-York, pour la quantité de céréales expédiée au cours de 1926 ; il atteint le total de 134,000,000 de minots, contre 60,000,000, au compte de son rival. Au troisième rang arrive le port de Galveston, Tex., avec un total de 31,203,000 minots.

— A Québec, à l'âge de 82 ans et quatre mois, décède M. J.-E. Martineau, Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre et fondateur de l'ancienne maison Martineau Ltée.

8 — On annonce, de Montréal, que des négociations sont sur le point d'aboutir, pour assurer à la Cie de navigation James Playfair le contrôle de la firme "Canadian Vickers Ltd", constructeurs de navires, laquelle poursuivrait alors ses opérations sous son nom actuel.

9 — Au moment où se donnait une représentation pour enfants au *Laurier-Palace*, théâtre de vues animées de Montréal, un commencement d'incendie cause une panique et 78 enfants, dont l'âge varie de 5 à 16 ans, perdent la vie dans un escalier donnant accès au balcon. La plupart de ces enfants n'étaient pas accompagnés ou assistaient à cette représentation sans la permission de leurs parents.

11 — M. le Dr V. Martin, maire de Québec interdit les vues animées de Charles Chaplin dans notre ville, pour protester contre les opinions que ce pitre a émises récemment sur le mariage et les responsabilités familiales.

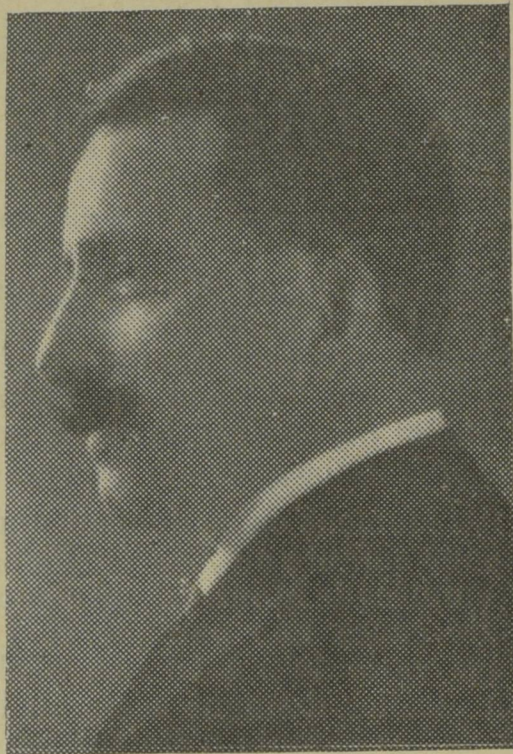
— A Québec, Sir François Lemieux, administrateur de la Province en l'absence de l'hon. M. Pérodeau, actuellement en Europe, préside l'ouverture de la quatrième session de la 16e législature provinciale.

12 — On organise un voyage collectif des Canadiens français de l'Ontario du Nord, Vicariat apostolique de S. G. Mgr Hallé, dans la province de Québec. Cette visite sera ensuite rendue, après la saison des foins, par un groupe d'excursionnistes de notre province, qui iront se rendre compte, sur place, des ressources splendides qu'offre ce jeune pays du nord ontarien, que nos compatriotes sont en voie d'ouvrir à la colonisation.

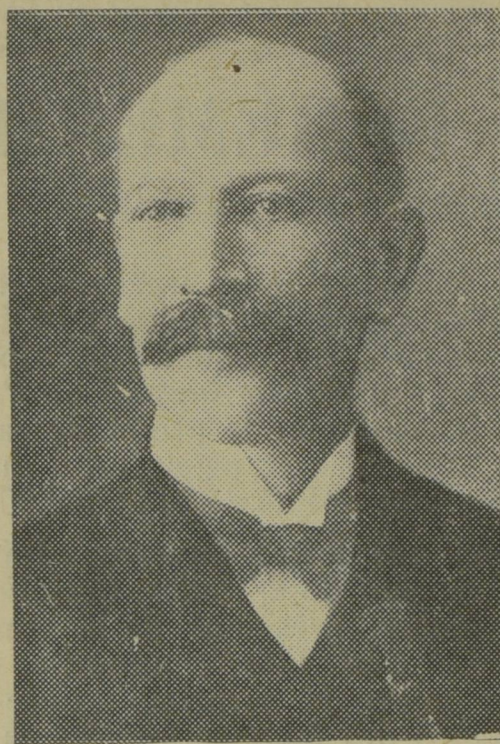
— M. A.-E. Guillemette, député de St-Maurice, propose l'adresse en réponse au discours du trône, au parlement de Québec ; il est secondé par M. W.-R. Macdonald, député de Pontiac.

13 — Le nouveau chemin de fer de ceinture du Lac Saint-Jean, dont la construction vient d'être décidée et pour lequel le Gouvernement de Québec demandera des subsides à la Législature, aura une longueur de 110 milles environ.

— Ameen Lowand, propriétaire du *Laurier-Palace*, où 78 enfants ont trouvé la mort dans la panique causée par un léger incendie dimanche dernier, ainsi que Michel Arie, assistant-gérant, et Camil Bazzy, chef des placiers, ont été trouvés criminellement responsables de la



Feu le Dr Paul LIVERNOIS



Feu M. le chevalier J.-E. MARTINEAU

mort de 78 victimes et “ de celle de toute autre personne qui pourra succomber à quelque cause attribuable à cette panique ”. Tel est le verdict rendu par le jury du coroner, à Montréal. Un mandat a été émis immédiatement par le coroner McMahon pour autoriser la police à arrêter Lowand, Arie et Bazzy à titre de prisonniers.

— L'hon. L.-A. Taschereau, premier ministre et procureur général de la province, parlant à l'Assemblée législative, déclare que la Compagnie Duke-Price Power avait agi “ le plus illégalement possible et sans droit ” en inondant les terres des particuliers autour du Lac St-Jean.

14 — M. H. Fontaine, ancien propriétaire de l'Hôtel Victoria à Québec et propriétaire de l'Aréna de notre ville, décède subitement à l'âge de 52 ans.

15 — On rapporte d'Ottawa l'annonce officielle que le nouveau chenal du Saint-Laurent, dit chenal nord, au creusage duquel on travaillait depuis des années, est à présent complété et sera utilisable à partir du 1er juin prochain. Les navires tirant jusqu'à 25 pieds d'eau pourront l'utiliser en tout temps, même à marée basse. A marée haute, il y aura 37 pieds d'eau.

17 — L'honorable sénateur Belcourt, président de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario, dans une conférence donnée au Canadian Club de Trenton, Ont.,

soutient que l'unité nationale est essentielle à la prospérité de la Confédération canadienne, et cette unité est impossible sans le respect réciproque des droits afférents aux deux grandes races constituantes.

21 — Des propositions sont faites à nos autorités municipales, au nom du ministère de la Défense, à Ottawa, pour engager Québec à se pourvoir d'un port d'atterrissage pour avions et d'amarrage pour aéronefs, ainsi que l'ont déjà fait quelques autres villes canadiennes, telles que Edmonton, Alberta, et Haileybury, Ont.

— On donne comme définitivement arrêtée la résolution de notre gouvernement provincial d'entreprendre, dès le printemps prochain, la construction d'un Musée des Beaux-Arts, sur un point du Parc des Champs de Bataille, en arrière du monument Wolfe, et non loin de l'hôtel de la prison.

22 — L'hon. Alex. Taschereau, premier ministre et procureur général de la Province, accorde une enquête royale pour établir les responsabilités de l'horrible tragédie du *Laurier-Palace* où 78 enfants ont trouvé la mort.

24 — Le *St-Laurent*, navire de la Compagnie “ Canada Steamship ” actuellement en construction à Lauzon, aux chantiers Davie, est en partie détruit par un incendie. Ce navire, aux trois quarts achevé, devait remplacer l'infortuné *Montréal*, incendié l'automne dernier.

— Une escadrille de douze avions américains de bombardement survole la capitale canadienne et vient se déployer, en ligne pacifique, sur la glace de l'Outaouais ; le gouverneur général daigne se rendre en personne féliciter de leur exploit les hardis aviateurs.

— M. l'abbé Joseph-G. Gélinas, préfet des études au Séminaire des Trois-Rivières, décède subitement d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 53 ans.

26 — On enregistre ce matin à Québec, le plus grand froid de l'hiver. Le thermomètre marquait 20 degrés sous zéro à l'Observatoire.

26 — Le chef de l'état-major de l'armée canadienne, Major général McBrien, démissionne sans que lui-même ni le ministre dont il relevait jugent utile de donner les motifs de cette soudaine décision.

— Le dernier recensement de la population, en Saskatchewan, accuse un total de 821,042 âmes, au 1er juillet 1926, ce qui représente 63,532 d'augmentation sur le chiffre enregistré en 1921.

17 — On annonce que M. le Dr Arthur Rousseau, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Laval, vient d'être élu membre correspondant de l'Académie de Médecine de Paris.

— L'honorable ministre des finances du Canada, M. Robb, annonce officiellement que M. W.-H. Moore, auteur du *Clash* et *Bridging the Chasm* et d'autres études favorables aux droits et revendications des Canadiens français de l'Ontario et du Canada est choisi pour remplacer le séantur Graham, à la présidence de la Commission nationale du tarif.

— Le T. H. M. Macdenzie King, Premier ministre du Canada, éclaire que notre pays n'a pas à se mêler d'une guerre civile en Chine, et il se moque des rumeurs qui ont pris cours, à ce sujet.

— A Montréal a lieu la distribution des "prix d'Action intellectuelle". Le jury n'a pas décerné de prix dans les sections de littérature, narration et poésie. Dans la section de critique littéraire et de critique d'art, le lauréat est M. Léo-Pol Morin, pour son livre *Chroniques musicales*. Dans la section de littérature et de sciences religieuses, le lauréat est le R. P. Thomas-Marie Charland, O.P., pour son ouvrage *La divine charité*. Dans la section de philosophie et de droit, le prix est gagné par le R. P. Eustache Gagnon, C.S.C. pour son ouvrage *La Providence*. Dans la section d'histoire et de politique, le lauréat est le R. Père Omer Le Gresley, eudiste, pour son ouvrage *L'enseignement du français en Acadie*. Le livre de M. l'abbé Georges-Marie Bilodeau, *Pour rester au pays*, obtient le prix dans la section de sciences sociales ; celui de M. P.-E. Paradis : *Quelles sont les possibilités*

de développement de la Gaspésie, obtient le prix d'économie politique, et enfin l'ouvrage de M. Luc Choquette *Le bois de plomb* gagne le prix des travaux scientifiques et techniques.

28 — S. G. Mgr Simon Tsu, S.J., l'un des nouveaux évêques chinois récemment sacrés par le Saint-Père en qualité de Vicaire apostolique de Haimen, en Chine, est de passage à Montréal. "Je fais, a-t-il déclaré, une courte visite au Canada, pour y rencontrer quelques-unes des communautés qui travaillent dans les missions de la Chine et causer avec quelques uns des sujets qui ont déjà pris part aux labeurs apostoliques en mon pays natal, ou doivent y venir dans la suite."

— Deux des experts yankees qui ont étudié, pour le compte du gouvernement de Washington le projet de canalisation maritime du haut St-Laurent, soumettent au ministère du Commerce des États-Unis un rapport très substantiel sur la portée économique de l'entreprise. La réalisation de ce plan, d'après eux, développerait un trafic annuel qu'il estime entre 19,000,000 et 24,000,000 de grosses tonnes, et permettrait d'expédier du grain, de Chicago et de Duluth à Liverpool, à 6½ sous par boisseau de moins que ce qu'il en coûte à présent.

30 — A sa résidence de Beauport, décède M. Joseph-Édouard Bédard, avocat, conseil du Roi et ancien bâtonnier du barreau de Québec, à l'âge de 82 ans.

31 — A Valleyfield, décède M. Arthur Plante, avocat, député conservateur de Beauharnois au Parlement provincial, à l'âge de 57 ans et 4 mois.

LE PRIX DES AMES

Saint Charles Borromée descendait un jour de chaire, épuisé de fatigues et tout ruisselant de sueur après une prédication des plus véhémentes ; quelques-uns des prêtres de sa maison l'entourèrent, et, effrayés pour sa vie, que de pareils excès de zèle compromettaient : "Monseigneur, lui dirent-ils, vous vous donnerez la mort, si vous continuez à prêcher ainsi ! Comment osez-vous faire de si violents efforts, avec une santé aussi affaiblie que la vôtre ?..." Le saint archevêque les écouta avec douceur et ne répondit à leur observation que par cette seule parole : "Ah ! si vous connaissiez le prix des âmes !"

C'est que les âmes ne lui apparaissaient qu'empourprées, pour ainsi dire, du sang du Sauveur versé pour elles. C'est par la valeur de ce sang divin qu'il calculait leur prix, et il n'aurait su se persuader qu'il fût permis à un prêtre de refuser sa peine, là où le Fils de Dieu a donné sa vie.

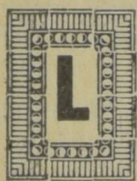
Abbé GADUEL.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LE FILET — LES GRENOUILLETES



Le *filet* et les *grenouillettes* sont deux maladies fort connues, et presque légendaires.

LE FILET

Maladie est peut-être une expression un peu osée pour le *filet* qui, à vrai dire, est plutôt un vice de conformation auquel on attribue d'ordinaire plus d'importance qu'il n'en mérite.

Beaucoup de parents, à la naissance d'un enfant, n'ont rien de plus pressé que de demander au médecin si le nouveau-né a le *filet*. Dans un âge si tendre l'infirmité, existât-elle, n'aurait guère d'inconvénient. Quelques-uns croient cependant que le *filet* empêche l'enfant de se nourrir ; rien n'est moins prouvé. Lorsque cependant l'infirmité est réelle, il vaut certainement mieux en débarrasser l'enfant assez tôt, car si elle ne gêne pas l'alimentation, il n'en est pas de même pour le parler.

Qu'est-ce donc que le *filet* ?

Si on relève la pointe de la langue, on s'aperçoit qu'elle est retenue au plancher de la bouche par ce qu'on appelle justement le frein, car la masse musculaire qui le constitue empêche la langue d'aller plus loin. Ce frein laisse cependant la langue assez libre ; s'il était continué jusqu'à la pointe, il en serait tout autrement. Or, il arrive qu'il s'étend parfois plus ou moins vers la pointe ; c'est ce qui constitue le *filet*.

Si l'on tente de faire relever la langue de celui qui est atteint de cette infirmité, on s'aperçoit qu'il ne le peut pas, le membre étant retenu par ce qui ressemble fort parfois à un galon plat plus ou moins volumineux. C'est le *filet*.

Son porteur, évidemment, n'a pas la liberté d'un homme... ou d'une femme normale pour faire mouvoir à son gré l'instrument qui lui permet d'articuler les mots qu'il veut. Il en

résulte une difficulté dans la parole, qui se traduit surtout par du zéaiement. On dit du sujet : Il parle du bout de la langue.

Le remède est aussi rapide que facile. En une minute le médecin, à l'aide d'un instrument approprié, fait disparaître l'obstacle. L'opération ne doit pas cependant être faite par un autre que l'homme de l'art, car il y a, tout proche, des artères assez volumineuses, dont la lésion exposerait à des hémorragies considérables.

LES GRENOUILLETES

Les *grenouillettes* sont aussi une affection qui siège sous la langue. Elle consiste en une tumeur qui s'établit rapidement, c'est la *grenouillette* aiguë, ou lentement, c'est la *grenouillette* chronique.

La *grenouillette* aiguë peut s'établir en un moment, et devenir très grosse, au point de repousser la langue vers le palais, d'empêcher absolument la parole, et de gêner la respiration. Heureusement qu'elle peut se guérir rapidement, par une légère opération.

La *grenouillette* chronique peut s'établir avec une extrême lenteur ; elle occupe le plus souvent un côté, plus rarement les deux. En soulevant la langue, on aperçoit dessous une masse plus ou moins volumineuse. Cela donne à la bouche du porteur de l'affection une apparence assez caractéristique qui rappelle la grenouille, d'où le nom de "*grenouillette*". L'impression est encore accentuée par la modification de la voix qui s'apparente à celle des hôtes des marais, et ressemble assez à un coassement.

Comme la *grenouillette* aiguë, la *grenouillette* chronique ne guérit que par le couteau. Il faut l'ouvrir.

Le liquide qui s'en écoule ressemble à celui de la grenouillette aiguë, c'est-à-dire qu'il est filant et un peu épais comme du blanc d'œuf ; parfois il est plutôt jaunâtre, et même sanguinolent.

Le plus souvent, pour prévenir la récurrence, assez fréquente, le chirurgien, après avoir enlevé une partie plus ou moins étendue de la paroi, cautérise le reste.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

SCROFULE

LE mot scrofule est une vieille appellation de la médecine d'autrefois servant à désigner des lésions connues de toujours dans le peuple sous le nom d'*écrouelles* ou *humeurs froides*.

Même à une époque où l'histologie et la bactériologie n'existaient pas, on avait bien remarqué que ces lésions se retrouvaient avec une grande fréquence chez les individus porteurs de suppurations froides des os ou des articulations : la coïncidence des écrouelles avec les tumeurs blanches, caries osseuses et suppurations diverses, était donc connue.

Ou pensait à cette époque que cette fâcheuse disposition aux humeurs froides révélait un état particulier de l'organisme, une véritable constitution spéciale : la constitution scrofuleuse. On décrivait ainsi une diathèse scrofuleuse, une diathèse arthritique, etc., et l'on croyait qu'un vice spécial de constitution, d'origine héréditaire, pouvait en expliquer les différentes manifestations.

Nous savons parfaitement aujourd'hui qu'il n'en est rien ; certaines manifestations de la scrofule, telles, par exemple, les ganglions suppurés du cou, les tumeurs blanches, les abcès froids sont des lésions dont la nature tuberculeuse ne fait plus de doute ; d'autres, celles qui atteignent les yeux, la peau, les oreilles, la face, ont un air de famille si particulier qu'on ne peut manquer de les rattacher à une cause commune, la scrofule, dont le nom mérite ainsi d'être conservé, puisqu'il sert à désigner des manifestations souvent très diverses portant sur divers appareils, mais qui toutes se relient par des signes communs : la *tendance à la chronicité*.

Le peu de réaction locale ou générale, l'absence de fièvre, une inflammation torpide sans douleur, sans rougeur, sans chaleur, caractérise

l'évolution *froide* de ces lésions. On s'explique ainsi que la scrofule, qui n'est pas véritablement une maladie, pouvait être assimilée à une manière d'être de l'organisme ou des tissus.

Il est certain que chez ce genre de malades, souvent appelés aussi des lymphatiques, les affections n'évoluent pas comme chez tout le monde, et c'est précisément ce mode de réaction du malade à l'infection qui caractérise la scrofule.

Il est parfois très difficile, en présence de certaines lésions, d'affirmer la part exacte qui revient à la tuberculose ou à l'infection chronique simple.

On sait bien que l'infection a débuté par le nez, les yeux ou les oreilles, mais on ne saurait toujours certifier que la tuberculose est seule en cause.

Même des infections banales, d'origine staphylococcique, si elles se prolongent, sont de nature à provoquer secondairement des réactions locales tout à fait comparables à celles que détermine la scrofule. Ainsi l'hypertrophie des amygdales, les végétations adénoïdes peuvent, par leur seule présence, entraîner un état d'infection chronique dans la cavité bucco-nasopharyngée et produire des "ganglions du cou" durables sans que pour cela on puisse parler de scrofule.

Il n'en est pas moins vrai que c'est faire de la bonne prophylaxie que de recommander l'ablation des végétations adénoïdes. Très souvent constatées chez le scrofuleux, elles font partie de ces petites infections chroniques si fréquentes, si redoutables, et que Landouzy, dans son langage imagé, accusait de "faire le lit de la tuberculose".

Voyons donc quelques-unes des manifestations de la scrofule.

Le scrofuleux typique, tel que le connaissent autrefois les vieux auteurs, tel qu'il est connu encore dans les milieux populaires, est un jeune enfant plutôt bouffi au teint pâle, de ceux dont on dit qu'ils ont une "mauvaise graisse". Le nez est gonflé ainsi que la lèvre supérieure ; celle-ci est souvent fendue en son milieu ; des rougeurs, de l'eczéma, des croûtes d'impétigo recouvrent sa face ; les ganglions du cou engorgés, faciles à sentir, roulent comme de grosses billes sous la main qui les palpe.

Il est rare que les orifices de la face ne soient pas plus ou moins rouges et irrités : le bord des paupières est rouge, couvert de squames et de croûtes, les cils sont rares, le blanc de l'œil est rouge (conjonctivite), le pourtour des narines est irrité, suintant (coryza chronique). Les fissures des lèvres (perlèche, engelures), les maux d'oreilles (otites suppurées), l'eczéma du pavillon de l'oreille complètent le tableau très significatif et reconnaissable au premier coup d'œil. Il est habituel que ces malades soient porteurs sur la surface de la peau de lésions

LE THÉ "SALADA"

F 24

est sans égal—essayez-le.

Nos lecteurs nous
rendraient un appré-
ciable service en men-
tionnant "L'Apôtre"
lorsqu'ils s'adressent à
nos annonceurs.

(pyodermites, abcès, scrofulides), dont la chronicité, la ténacité désespérante ne sont pas un des caractères les moins particuliers de leur état.

Certains malades, plus gravement atteints, présentent une hypertrophie généralisée de tous les ganglions, au cou, à l'aisselle, dans les aines. En un point, le cou généralement, on peut observer des ganglions en voie de ramollissement : la peau devient violacée et s'amincit en même temps que par un petit pertuis s'écoulent quelques gouttes de pus liquide, si l'on presse sur la région. Ce sont, à proprement parler, les adénites cervicales suppurées, généralement de nature tuberculeuse, dont la guérison est lente à cause de la fistulisation intarissable.

Leur situation, les cicatrices bleu-rosé, gaufrées, qu'elles déterminent, sont un stigmate ineffaçable, très à redouter pour l'avenir en raison de leur caractère révélateur. Elles sont beaucoup moins à redouter pour la vie, car ces lésions de tuberculose atténuée, surtout si elles guérissent dans le premier âge, peuvent, comme l'a montré M. Marfan, mettre le sujet à l'abri d'une généralisation tuberculeuse future ; elles agissent un peu à la manière d'un vaccin immunisant.

On est souvent étonné de l'excellent état général de certains enfants, qui sont pourtant atteints de tuberculose évidente des os : ostéites, tumeurs blanches, spina-ventosa, mal de Pott. Ces localisations osseuses et articulaires de la tuberculose sont cependant un degré de plus capable de compliquer l'état scrofuleux primitif. Il n'y aura jamais lieu de se réjouir de l'embonpoint exagéré de certains enfants. Cette nutrition n'est satisfaisante qu'en apparence. A les regarder de plus près, ces enfants sont en réalité pâles, bouffis, comme soufflés ; ils sont apathiques, lents dans leurs mouvements, sujets à des bronchites répétées, à des

poussées d'eczéma, à des érythèmes tenaces. Ceux-là sont atteints de lymphatisme ; la scrofule les guette, et l'on sait combien ils sont particulièrement vulnérables. Ils résistent mal aux infections et aux maladies.

Traitement.—Le traitement de la scrofule sera d'abord préventif.

Il consistera à placer l'enfant dans des conditions d'hygiène favorables ; c'est-à-dire lui assurer largement la vie au grand air, ainsi qu'une alimentation rationnelle.

On ne laissera pas s'éterniser les infections des yeux, du nez, du pourtour de la bouche et des oreilles ; on fera traiter les amygdales si elles sont anormales, on enlèvera les végétations si elles apportent une gêne et surtout si elles entretiennent de l'adénoïdite chronique. Le soleil, l'huile de foie de morue, la viande crue, le climat marin sont recommandables, surtout les bains de mer chauds et les stations chlorurées sodiques (Salies-de-Béarn) et arsenicales (la Bourboule).

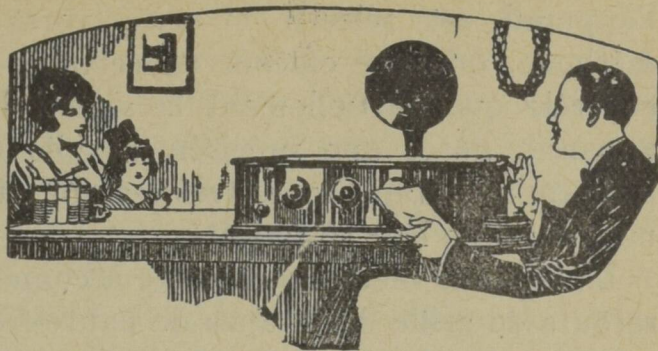
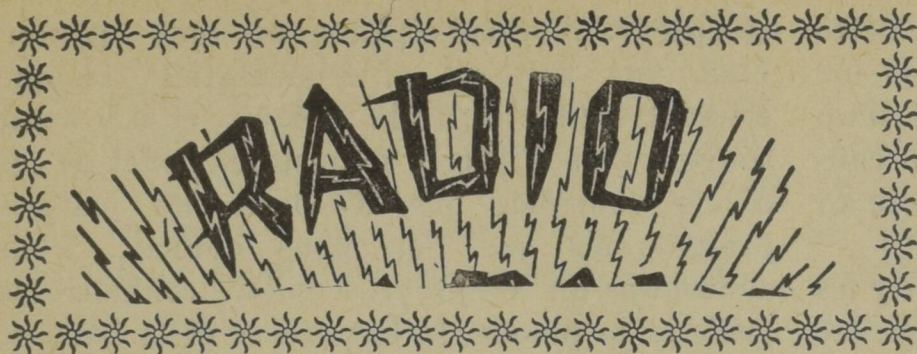
Les préparations iodées (teinture d'iode, iodure de potassium, iodure de fer, sirop iodotannique, sirop de raifort iodé) sont ici très utiles. On pourra même, selon les circonstances, s'adresser à un traitement interne, iodé ou arsenical en piqûres, toujours plus actif. Enfin, les bains salés, les frictions alcoolisées compléteront fort heureusement le traitement de ces états si fréquents chez l'enfant, et dont les merveilleux résultats obtenus sont un précieux encouragement.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)

Un enfant, entendant dire que sa mère venait de perdre son procès, s'écria en lui sautant au cou :

— Ah ! maman, que je suis aise que tu aies perdu ce procès qui te tourmentait tant.



Sélectivité

I

LA SÉLECTIVITÉ DANS LES RÉCEPTEURS

Il y a des mots qui ont la bonne fortune de passer dans le grand public sans même avoir besoin de se faire connaître. Le mot *sélectivité* est un de ces mots heureux qui a envahi le vocabulaire du public amateur de radio sans trop faire connaître sa nature, ses droits, ses qualités, sa raison d'être.

On convient d'appeler sélectivité d'un appareil, l'habileté que possède cet appareil de capter un poste à l'exclusion de tout autre.

On sait que la sélectivité est une qualité essentielle étant donnée la grande quantité de postes qui sont repartis sur l'étroite bande de longueur d'ondes à partir de 200 mètres jusqu'à 550 mètres. Aussi un bon marchand devra prouver à son client acheteur que son appareil peut éliminer tel poste à 340 mètres, disons, pour prendre tel autre à 350.

La théorie comme la pratique nous a appris que la sélectivité dépend d'une foule de choses, les unes intrinsèques, les autres extrinsèques aux appareils. Ainsi par exemple un appareil est d'autant plus sélectif qu'il y a moins de résistance à haute-fréquence dans les diverses parties de son circuit. Le nombre d'étapes de haute-fréquence accordée augmente la sélectivité, ainsi que l'accouplement lâche des primaires aux secondaires. L'appareil est aussi plus sélectif lorsque les lampes opèrent sur le point de l'oscillation.

Tout ceci est généralement bien connu au sujet de la sélectivité. Mais ce que l'on connaît moins bien c'est la malléabilité ou encore l'instabilité de cette qualité désirable de la sélectivité. On est trop porté à oublier que dans le radio et surtout le radio à longue distance

comme on le fait à Québec il y a un facteur extrêmement variable en même temps qu'absolument incontrôlable, c'est : la qualité de la réception. Ce facteur variable fait varier tout le reste : la qualité du son, le volume, la sensibilité de l'appareil et aussi la sélectivité.

Par certains soirs l'appareil sera admirablement sélectif ; par d'autres soirs, on constatera beaucoup de difficultés à séparer certains postes. Tout dépend des conditions de réception. On comprend facilement qu'il sera beaucoup plus difficile d'éliminer le poste local par un soir de mauvaise réception. Il est des postes qui entrent très mal à certains soirs ; si on tient absolument à prendre ces postes, on s'expose à entendre faiblement un poste voisin en longueur d'ondes qui entrerait bien au même instant. Bref, la sélectivité d'un appareil, bien que faite pour être toujours égale, dans un récepteur donné donne des résultats souvent très inégaux à cause des conditions inégales de réception.

Mais est-ce bien désirable que la sélectivité d'un appareil soit fixe et uniforme. Ce n'est pas l'opinion d'un ingénieur qui vient d'écrire à ce sujet un article dans le *Radio World*. Selon ses propres termes un appareil pour donner une reproduction parfaite en tonalité ne doit avoir aucune sélectivité. Il admet toutefois qu'il faut une certaine sélectivité, mais une sélectivité variable, suivant les conditions de réception. Par certains soirs il faudra rendre l'appareil très sélectif et faire un compromis, entre la sélectivité et la qualité. Par d'autres soirs où la sélectivité est moins requise on pourra diminuer le contrôle de sélectivité et jouir d'une qualité de reproduction parfaite.

Les moyens pour rendre variable la sélectivité d'un appareil sont nombreux. Citons les deux principaux. Un contrôle de couplage du circuit d'antenne au secondaire. On sait en effet que plus le couplage est serré moins

l'appareil est sélectif et vice versa. Cette méthode, quoique efficace en certains cas, ne contrôle que partiellement la sélectivité d'un appareil, parce que précisément elle ne contrôle qu'une étape, les autres restant encore au maximum de leur sélectivité.

La seconde méthode consiste à connecter les retours de grille des étapes de haute-fréquence par un potentiomètre. On a tellement vilipendé cet instrument qu'il faut un certain courage pour le recommander. Dans le cas où le potentiomètre sert de contrôle d'oscillation au détriment de la sélectivité, il a peut-être des inconvénients. Mais s'il est placé dans le circuit uniquement comme contrôle de sélectivité, les oscillations étant contrôlées par ailleurs par une résistance variable dans le circuit de la batterie B par exemple, dans ce cas le potentiomètre joue un rôle très efficace et contrôle admirablement bien la sélectivité d'un appareil.

Pour constater en pratique ce travail utile on n'a qu'à monter ce qu'on est convenu d'appeler un *tuned radio-frequency*. On devra placer quelques tours de plus qu'à l'ordinaire sur les primaires ; mais il ne faudra pas exagérer non plus. On peut éliminer tous les rhéostats et tenir toutes les lampes à cinq volts ou à peu près au moyen d'une seule résistance dans le circuit du filament. Les seuls contrôles mineurs seront le potentiomètre connecté dans le retour de grille des hautes-fréquences et une résistance variable de 0-200,000 ohms connectée dans le circuit positif B des amplificatrices à haute-fréquence.

Voici comment cet appareil fonctionnera : si une sélectivité maximum est requise on tournera le potentiomètre complètement au négatif, et on contrôlera les oscillations par la résistance variable. Si une sélectivité moindre est requise, le potentiomètre sera ramené quelque peu vers le positif, le voltage appliqué par la résistance de 0-200,000 ohms sera augmenté. A ce moment on aura un appareil moins sélectif, mais d'une tonalité beaucoup plus agréable.

II

LES CONTRÔLES MULTIPLES DANS LES RÉCEPTEURS

Il est déjà loin le temps où l'on comptait jusqu'à vingt contrôles et plus sur un même

récepteur. A cette époque où tout appareil était une boîte à expérimentation, chaque élément était à contrôle variable, et il y avait souvent plus d'intérêt à constater l'effet de ces divers contrôles que d'écouter les maigres programmes que l'on nous donnait. Pour syntoniser un récepteur, il fallait connaître la grille et la plaque, la batterie A et la batterie B, parfois même la C, en un mot il fallait être un expert.

Il faut avouer qu'en peu de temps il s'est fait un remarquable progrès. Les appareils n'ont plus que deux ou trois contrôles parfois même un seul. Il a fallu pour arriver à ce résultat le travail collectif de tous les intéressés soit dans l'art soit dans le commerce du Radio. Le radio tel qu'il est aujourd'hui peut être manipulé par qui que ce soit, et ce sans aucune connaissance technique du rôle joué par les quelques contrôles qui sont restés.

Mais ne serait-il pas arrivé, en vertu du principe de la réaction, qu'en voulant corriger le défaut de la multiplicité des contrôles, on soit allé trop loin et que l'on ait trop visé à atteindre une simplicité telle qu'elle soit devenue nuisible au Radio. Seule l'expérience que le temps peut donner, jugera ce point, et finira par fixer le nombre de contrôles qui doivent rester à la disposition de l'opérateur. Si l'on examine une automobile, on constate qu'il y a plusieurs contrôles. Personne ne songe à combiner les trois vitesses en une seule, à régulariser la vitesse du moteur à une vitesse uniforme, à faire du frein de service et du frein d'urgence un seul et même frein. Le temps a démontré qu'il y avait avantage à faire des contrôles distincts sur l'automobile et le public a appris à les manipuler.

Pour ce qui concerne le radio, il est certain qu'il y aurait une foule d'éléments qui y gagneraient à demeurer variables. Par exemple : la syntonisation séparée de chaque transformateur, le couplage des primaires avec les secondaires et d'autres encore. Le point à fixer est celui-ci : Combien faut-il laisser de contrôles à varier pour que l'appareil n'y perdant pas trop en lui-même reste facile et agréable à syntoniser. Il est possible que d'ici à longtemps les appareils de trois, deux, et un contrôle se disputent l'approbation du public.

Chaque système apporte généralement son cortège d'avantages et d'inconvénients. Un

appareil à trois contrôles sera un parfait syntonisateur. Chaque étape de haute-fréquence étant accordée séparément, on pourra les placer chacune au point précis de l'accord et obtenir un maximum de résonance. Par contre en pratique, on pourra trouver long et ennuyeux ce travail d'accorder trois contrôles successivement.

De son côté l'appareil à un seul contrôle est très facile à accorder. Par un seul mouvement du disque on peut passer d'un poste à un autre. Mais il faut payer cette facilité par une perte en rendement. Il est absolument impossible d'arriver à faire deux condensateurs et deux inductances absolument identiques. Il y aura toujours quelques légères différences soit à un point soit à l'autre de la course des condensateurs. Et même si ces inductances et ces condensateurs étaient identiques par eux-mêmes, les autres éléments du circuit par exemple : la capacité des lampes, le filage, etc., leur feraient perdre cette qualité. Il s'ensuit que dans les appareils à un seul contrôle où les condensateurs sont reliés ensemble par un contrôle mécanique, la syntonisation n'est pas toujours parfaite. On obvie à ce défaut par différents moyens. Dans certains cas on place en sous-contrôles des verniers compensateurs ; dans d'autres cas, on monte les inductances de façon à ce que la syntonisation ne soit pas aiguë. Dans ce dernier cas on obtient un appareil dont chaque étape prise individuellement est peu sélective mais dont l'ensemble donne une sélectivité suffisante.

Dans les appareils à contrôle unique l'étape la plus difficile à syntoniser est celle de l'antenne. Étant donné que l'antenne réagit sur le secondaire, et qu'il est impossible d'estimer jusqu'à quel point se fera cette réaction parce qu'il est impossible de prévoir sur quelle antenne, l'appareil devra opérer ; il s'ensuit qu'il est presque impossible de préfixer cette première bobine et de placer son condensateur sur le même contrôle mécanique que les autres. Voilà pourquoi les appareils à deux contrôles, dont une pour l'antenne, et l'autre pour tous les autres condensateurs, sont très populaires. Certains manufacturiers ont cependant contourné avec succès ce point faible de l'appareil à contrôle unique. Les uns placent un sous-contrôle, d'autres introduisent soit un variomètre, soit diverses prises d'antenne,

lesquelles doivent être fixées une fois pour toutes lorsque l'appareil est installé.

Il vient d'apparaître sur le marché un appareil qui combine ensemble jusqu'à un certain point les avantages du contrôle unique et ceux du triple contrôle. C'est le *Na-ald Localized Dials*. Cet appareil comprend trois condensateurs montés sur un même châssis, mais indépendants les uns des autres. Chacun peut être mis en mouvement au moyen d'un disque genre tambour. Les trois disques sont placés ensemble. De sorte que l'on peut d'abord d'un seul mouvement mouvoir les trois simultanément pour trouver le poste que l'on désire, et ensuite on pourra mouvoir chacun séparément de quelques degrés pour obtenir un maximum de résonance.

L'usage de cet appareil offre une difficulté que l'on peut facilement contourner. En effet la partie mobile des trois condensateurs se trouvant connectée ensemble électriquement, il est impossible de relier les deux premiers au négatif et le troisième au positif pour le détecteur. Si l'on emploie une lampe 200-A comme détectrice cette difficulté n'existe plus, puisque le retour de grille de cette lampe doit être négatif. Si l'on emploie une 201-A, il faudra séparer le côté filament de la bobine de la partie mobile du condensateur par un condensateur fixe de 1.MMF. On pourra ensuite connecter le côté filament de la bobine au positif sans faire de courts-circuits.

Comme on le voit les combinaisons ne manquent pas et les amateurs ont plutôt l'embarras du choix entre l'unique, le double, le triple contrôle, et celui qui est à la fois unique et triple.

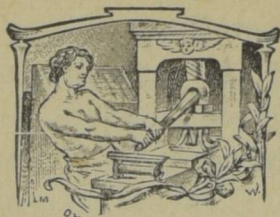
L.-M. BOLDOC, ptre.

FORT EN GRAMMAIRE !...

Le maître donne à conjuguer à ses élèves le verbe *pêcher la sardine* à l'imparfait du subjonctif. Le lendemain, sa surprise est grande en trouvant dans un cahier.

Que je pêche la sardine.
Que tu pêches la sardine.
Qu'il pêche la sardine.
Que nous pêchions les sardines.
Que vous pêchiez les sardines.
Qu'ils pêchent les sardines.

(Authentique.)



Coin de l'ouvrier

Une plaie béante

COMBIEN de petites croix s'érigent dans les cimetières de nos villes, parce que les enfants manquent d'air et d'hygiène !

A la campagne, l'air ne fait pas défaut sans doute, mais les principes d'une hygiène essentielle sont-ils assez connus ?

Sans doute aussi les bonnes mamans canadiennes-françaises sont remplies de dévouement et de tendresse pour leurs enfants, mais cela ne suffit point pour assurer la vie à ceux-ci : il faut encore savoir prendre soin de ces tout-petits.

Dans la province de Québec, malheureusement, il meurt beaucoup trop d'enfants en bas âge. Les statistiques démographiques nous disent la terrible saignée opérée à la race par la mortalité infantile. Il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'elle est le double de ce qu'elle devrait être. Les berceaux ne chôment guère, c'est vrai ; mais trop de nos enfants, — plus de quatre mille par année, — meurent avant même d'avoir bégayé leurs premiers mots. Ils sont nés bien portants, forts, vigoureux, mais bientôt dépérissent et meurent. Que leur a-t-il donc manqué ? C'est que les mères ne savent point leur donner les soins convenables. Il n'y a pas d'autre explication.

Il est beau d'avoir des enfants, beaucoup d'enfants, mais encore faut-il savoir les conserver.

Elle est navrante, dans les villes particulièrement, en juillet et août, la théorie des petits cercueils blancs se dirigeant vers nos cimetières.

Les bonnes mamans versent des larmes bien amères et s'en prennent à la canicule ; elles seraient navrées et fâchées si nous leur disions que la moitié au moins de ces petits êtres auraient vécu s'ils avaient eu les soins nécessaires. Et pourtant, c'est la trop triste vérité.

Le jeu de la poupée est charmant sans doute comme expression du sentiment inné que Dieu a mis au cœur des fillettes, mais il ne constitue pas un apprentissage suffisant de la maternité, des soins qu'il faut donner à un bébé si l'on veut qu'il vive et se développe normalement.

La culture de l'enfance, c'est une science dont les lois ne sont pas infuses au cœur des mères.

On fait actuellement des efforts louables pour une plus grande diffusion des connaissances en économie domestique et en science ménagère. Un grand congrès a même été tout dernièrement tenu à St-Pascal dans ce but. Apprendre à bien tenir une maison, à préparer les repas, à savoir utiliser les restes et à reprendre des bas, c'est une bonne, une excellente chose sans doute, c'est le complément de l'éducation de la bonne ménagère de demain, mais ne devrait-on pas commencer par apprendre à celle-ci comment prendre soin des enfants ?

Dans le rapport élaboré que M. le Dr Lessard, directeur du Service d'Hygiène de la Province, vient de mettre devant la Chambre, nous lisons :

“ Notre natalité était si forte que nous ressemblions au prodigue qui, possesseur d'un bien qu'il s'imagine inépuisable, jette à pleines mains et sans compter ses trésors. Alors que dans la plupart des autres provinces et des états étrangers, la lutte pour le sauvetage et la préservation des vies était organisée depuis longtemps, nous semblions ne pas nous apercevoir des coupes sombres qu'opéraient au sein de notre population les épidémies diverses des maladies évitables, et celles surtout qui venaient en tête de liste, la tuberculose et les *maladies des nourissons*.

“ Notre natalité est encore forte, ou, mais il nous faut déchanter. Comme dans tous les pays du monde, celle-ci décroît, et d'année en année son taux suit une courbe descendante,

légère peut-être, mais constante. Elle est encore de beaucoup supérieure à celle des autres provinces du pays, et il naît dans la province de Québec plus du tiers des enfants qui voient le jour dans tout le Canada, mais le temps s'en vient où nous devons plutôt compter, pour continuer nos progrès remarquables au point de vue de l'augmentation naturelle de la population, *sur la sauvegarde des enfants qui nous naissent et la conservation de leur vie que sur ces abondantes naissances qui autrefois faisaient notre gloire.* »

Et personnellement, M. le Dr Lessard nous disait : il y a énormément à faire dans ce sens. Quelque confrère des grands quotidiens ne manquera pas d'aller demander, au savant directeur du Service d'Hygiène, des suggestions pratiques. Ce n'est point notre rôle. Nous devons nous contenter de constater que l'éducation des mères canadiennes-françaises, au point de vue de la survie des enfants, est à faire, inexistante.

M. Alphonse Désilets nous dit qu'aux Cercles des Fermières, dont il est le directeur, on donne des conférences sur ce sujet ; mais ces conférences, insuffisantes en elles-mêmes, ne sont entendues que par des auditoires trop restreints. Dans les villes, la Goutte de Lait fait aussi un bien appréciable. Ne pourrait-on pas généraliser davantage l'enseignement qu'on donne dans ses dispensaires.

Un savant religieux, avec qui nous en causions hier, nous disait : « Le meilleur moyen peut-être d'instruire les mères de demain des soins à donner aux tout jeunes enfants serait un petit manuel bien simple, à la portée des fillettes et dont les données leur seraient expliquées à l'école. »

Il ne saurait être question évidemment de faire enseigner par des religieuses la puériculture, les soins pré-natals, mais bien d'inculquer aux petites filles les notions d'hygiène essentielles pour assurer la survie des bébés.

Par exemple, pour ne citer qu'un abus dont les effets sont désastreux : combien de mères croient bien faire en administrant des sirops calmants à l'enfant qui pleure. Il faudrait leur apprendre que ces soporifiques sont des poisons qui ruinent l'estomac et anémient le cerveau. Et que d'autres choses encore on pourrait leur dire. La fillette qui s'intéresse tant à sa poupée

apprendrait avec avidité les soins qu'il faut donner aux bébés.

Grâce à Dieu, notre race est encore prolifique, mais elle est retardée dans son essor parce qu'un trop fort pourcentage de nos enfants meurent avant le temps.

C'est là un état de choses déplorable, qui appelle l'attention immédiate et les efforts intelligents de nos dirigeants en éducation.

Nous avons sonné l'alarme pour réveiller des inquiétudes patriotiques qui sommeillent, à d'autres plus compétents de dire ce qu'il convient de faire pour brider la plaie béante par où se perd une trop forte proportion de la belle vitalité de notre race.

Pierre LÉPINE.

Le travail

Le travail, que tant de gens considèrent comme un sacrifice est, en vérité, pourvu qu'il ne dépasse pas les forces de l'individu et qu'il s'harmonise avec nos aptitudes, nécessaire, salubre et agréable en même temps. Le travail met de l'intérêt dans la vie, un but qui nous accompagne dans toutes les tourmentes, qui nous donne la conscience de la dignité, de la discipline, de l'indépendance, qui nous élève et nous protège contre tous et contre nous-mêmes.

Les personnes qui ne travaillent pas, vivent éternellement détestées, inutiles et se procurent, si elles sont riches, dans les divertissements continuels, des distractions qui lassent, mais qui sont moins profitables que le simple travail. Si elles sont pauvres, elles descendent lentement vers cet abandon moral et matériel de la paresse, qui tombe dans les plus basses manifestations de l'indolence et de l'indifférence, entraînant en même temps la famille.

Dans les grands chagrins, dans la perte d'une personne chérie, dans les désillusions sentimentales et sans issues, qui nous affectent tous, depuis l'allégresse étrangère jusqu'à l'isolement, — dans lequel notre tristesse nous conduit, c'est dans le travail que nous devons chercher un lénitif. Nous connaissons l'allègement au chagrin que procure l'activité la plus légère, en élevant l'âme et exigeant du corps la fatigue bienfaisante, qui amène à sa suite le repos et la tranquillité. Le dérivatif que le travail apporte à la suite des grands chagrins, ainsi que le disent tous ceux qui ont souffert beaucoup, amène la réaction salubre dans la conscience sereine que nous vivons dans ce monde pour servir et que cet esclavage, bien compris, est l'unique félicité humaine.

Le travail qui nous intéresse, dans lequel résident notre vocation et notre idée, par lequel nous réalisons l'œuvre que nous avons entreprise, remplit le cœur et l'esprit d'une lumière consolatrice. Le travail qui nous soutient, qui nous donne la liberté, qui nous enseigne et nous dirige dans la vie, qu'il est grand dans ses sacrifices ! Le travail qui maintient notre famille, qui facilite l'avenir de nos enfants, comme il est suave, bienvenu et affectueux ! Le travail qui donne de l'ordre, de l'économie, de la propreté, du confort à notre demeure, qu'il est méritoire ! Le travail qui donne de l'aide aux pauvres, du soutien, des caresses, qu'il est doux, aimant, béni ! Le travail est la meilleure distraction, l'unique distraction qui puisse se répéter à l'infini, sans ennuyer.

Le travail est la loi suprême qui nous fut imposée et que nous devons accepter sans humiliation et sans tristesse, certains que nous sommes dans le droit sentier. Il est la rédemption pour toutes les fragilités humaines, le remède à nos maux et ceux de nos frères. Le

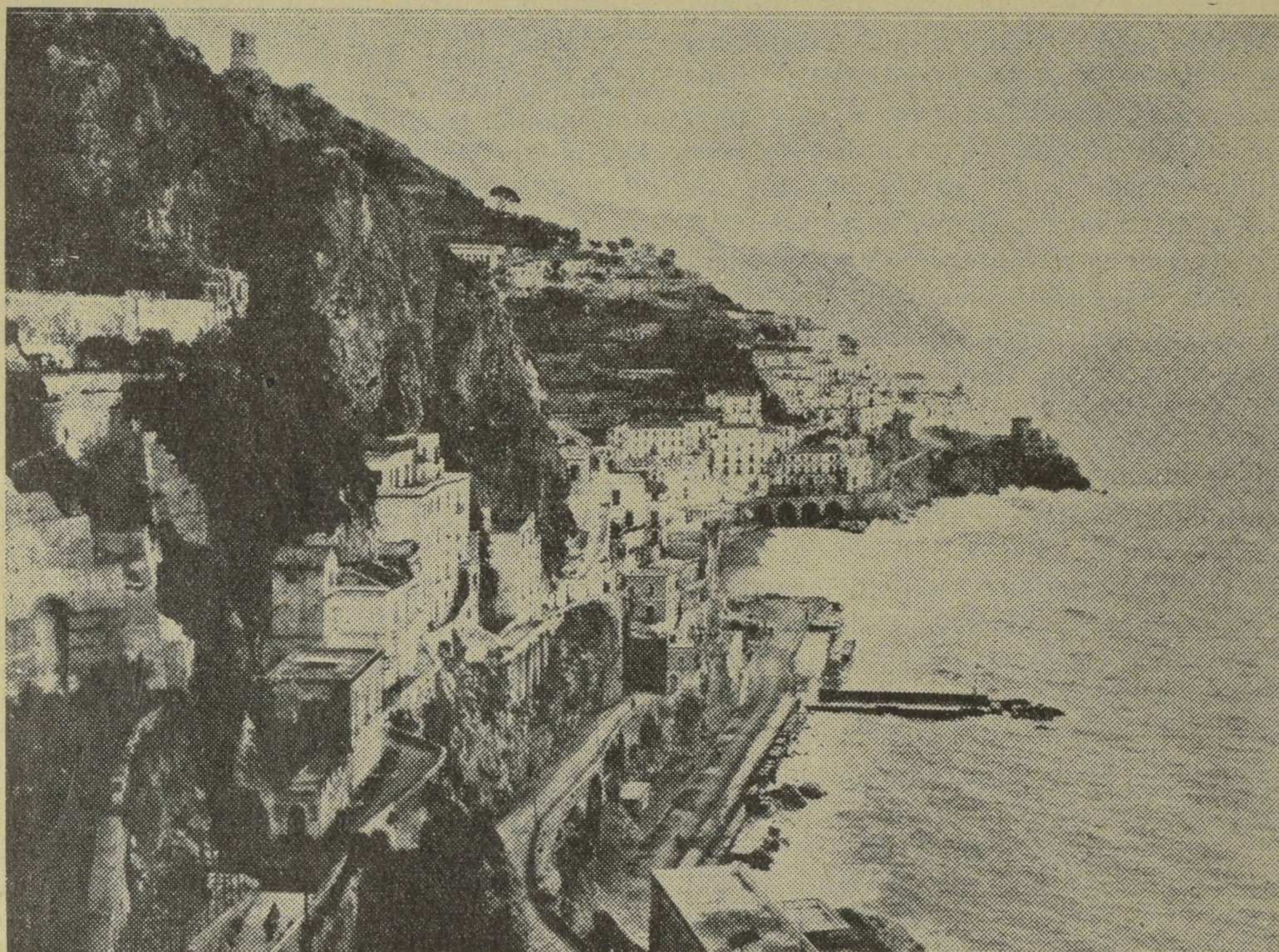
travail est la loi commune, à laquelle il n'est permis à personne de se soustraire, parce que personne ne doit refuser ses forces, son intelligence, sa bonne volonté au grand tout qui vit et s'alimente du travail de chacun.

Dans le travail résident le contentement et la joie, ce qui se comprend, qu'il s'agisse de l'ouvrier le plus humble ou du plus grand savant. Le travail est l'éternelle prière, l'éternel rachat que la terre offre à Dieu. Il est le cantique qui s'élève des champs, des fabriques, des bureaux, des écoles. Le travail est la richesse éternelle... la santé du corps, l'hygiène parfaite de l'âme. Bien malheureux ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas travailler !

DR BOHÉMIER.

La souffrance est un mot de passe entre les âmes. Avoir beaucoup souffert, c'est être compris de tous, c'est parler toutes les langues.

Stéphanie DE HABSBOURG.



VUE D'AMALFI (ITALIE)

prise de la terrasse d'un ancien couvent, actuellement une hôtellerie.



Comment on fait une réputation

CONNAISSEZ-VOUS Mademoiselle Ditout ? Peut-être oui, peut-être non ; vous avez dû la rencontrer souvent sans vous en douter, car elle n'a pas toujours la même toilette... ni le même aspect.

Tantôt elle a l'apparence d'une vieille demoiselle, pas grincheuse, possédant à fond l'art de mettre tout le monde à l'aise autour d'elle, elle est bien vue de toutes les familles de son village dont elle arrive avec un peu de diplomatie, à connaître les plus intimes secrets... Tantôt Mademoiselle Ditout aura les traits d'une jeune personne bien élevée et surtout bien mise dont le cercle d'amies s'agrandit de jour en jour... le moyen de résister à de si cordiales invitations?... D'autres fois cette honorable personne se transforme en une bonne Dame à la mine superbement réjouie qui vous salue au passage avec un petit air protecteur qu'elle sait lui aller à ravir...

Bref, cette transformation se multiplie à l'infini, cela n'a rien d'étonnant d'ailleurs, la nature l'a tirée à des milliers d'exemplaires que l'on rencontre tout le long de notre chemin, un peu partout, dans les salons riches comme chez les pauvres, elle se glisse dans les organisations de bienfaisance ou de sport voire même dans les œuvres et les associations recommandées par l'Église.

Elle sait redire avec un art infini les "on dit", les "il paraît", les "avez-vous su", avec un petit air de rien du tout, Madame ou Mademoiselle Ditout vous apprendra les nouvelles les plus surprenantes et les plus fausses, d'un mot, elle foulera aux pieds une réputation jusque-là intacte ; elle s'autosuggestionne avec

une très grande facilité, elle fait de toutes pièces les nouvelles et demeure persuadée que ce sont les autres qui ont tort, elle étouffe les histoires... de manière à les faire marcher plus vite en aiguissant la curiosité de ceux qui lui prête leur attention, et cependant cette chère âme serait bien surprise de comprendre enfin combien ses propos désobligeants peuvent nuire au prochain que ses coups de langue traitent de si détestable manière.

Mademoiselle Ditout a plus que du talent dans l'exercice de ses fonctions, elle fait preuve de génie...

Voyons-la à l'œuvre... rencontrant une amie :

— Bonjour, ma chère, toujours heureuse ? c'est facile à voir... vous n'êtes pas comme cette petite Madame X...

— ???

— Profitez du bonheur tandis qu'il passe, car il passe... et ne revient pas, c'est ce que je lui disais à cette chère Madame X... une si gentille amie !!... Avez-vous su ???

— Non rien ? ?

— C'est bien dommage, je voudrais avoir le temps de tout vous raconter... mais le temps me manque, demain j'irai tout vous dire... vraiment je ne sais pas ce qui arrivera...

Et Mademoiselle Ditout continue son chemin dans une heure, dix, vingt personnes sauront qu'elle vient de rencontrer une amie qui lui en a dit long sur le compte de Madame X... que tout va mal dans son intérieur... etc... Qui sait où s'arrêtera cette langue malheureuse ?

Parmi celles qui me lisent, il y en a sûrement qui ont eu à souffrir de ces agissements, combien parmi nous sont à l'abri des atteintes de la calomnie et de la médisance, ces plaies de nos villages, que l'on rencontre même parfois au sein de nos familles... ? Pardonnons chrétiennement et que dans notre cœur ne s'élève jamais le désir d'une vengeance facile et tentatrice... laissons ce soin au Maître Souverain

et surtout n'imitons jamais ces tristes natures qui ont la manie d'essayer de tout rapetisser afin de ramener à leur niveau ce qui les entoure et qui leur est de beaucoup supérieur.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MARCELLA.— Vous trouverez sans doute que la réponse à votre bonne lettre du début de janvier arrive un peu tard, il faut écrire avant le 1er du mois, autrement la réponse ne vient qu'avec le numéro suivant.

Les vœux si gracieusement exprimés à l'adresse des amies du Femina et pour moi furent les bienvenus, je vous en remercie beaucoup. Je suis heureuse de constater que vous voulez être des nôtres, toute cette année; puisse votre exemple être suivi de tous, par ce moyen, nous ferons de l'Apôtre une de nos revues les plus aimées et la meilleure.

Vos articles sont toujours les bienvenus...

je comprends votre hésitation mais le plaisir de se lire "imprimée" vaut bien un effort n'est-ce pas, sans compter le bien moral qui résulte d'une lecture saine... Donc au revoir !

GEORGETTE.— Vous trouverez au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, un beau choix de livres; en passant laissez-moi vous nommer seulement les volumes de Aigueperse qui vous plairont sûrement. Je vous encourage fortement à ne lire que de belles et bonnes choses, le choix en est assez facile à faire puisque la plus grande partie de nos livres canadiens sont recommandables.

Je vous remercie pour les bonnes choses que vous me dites au sujet de la revue, puisse-t-elle continuer à apporter chez vous une distraction saine et aimée.

PETITE POSTE

MARCELLA demande aux amies de Femina de ne pas oublier sa requête... elle serait heureuse de connaître plus intimement une de nos gentilles correspondantes...

LE "PETIT GUIDE ILLUSTRÉ"

Le PETIT GUIDE ILLUSTRÉ est le livre de messe pratique par excellence pour les jeunes gens et les gens d'affaires. Belle reliure — tranche dorée — impression soignée, illustration riche et de bon goût, format commode, 5 x 3 pcs, épaisseur 2 lignes. 284 pages.

MADAME. Voulez-vous que votre mari soit toujours de bonne humeur le dimanche matin ? Mettez une fois pour toutes, le PETIT GUIDE ILLUSTRÉ dans la poche de son gilet et vous ne l'entendrez plus maugréer en cherchant son livre de prières.

MADemoiselle. Voulez-vous faire à votre grand frère un cadeau utile et agréable à la fois ? Procurez-lui le PETIT GUIDE ILLUSTRÉ. Il vous en sera reconnaissant.

Prix: \$0.50 l'unité, \$5.00 la douzaine

SECRÉTARIAT DES ŒUVRES,
105, rue Ste-Anne, Québec.

IL EST TOUJOURS JOYEUX
le dimanche matin
depuis qu'il a dans sa poche le
PETIT GUIDE ILLUSTRÉ



IL ETAIT SOUCIEUX
TOUS LES DIMANCHES MATIN

La jalousie

LE FLÉAU DE TOUS LES TEMPS

Le Divin Maître disait à ses apôtres : " Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez comme je vous ai aimés." Le démon peut dire à ses adeptes : " On reconnaîtra que vous êtes à moi, si vous vous portez envie comme moi-même j'ai porté envie." Aussi, Jésus-Christ répondait-il aux Pharisiens jaloux qui le poursuivaient de leurs calomnies et de leurs cabales : " Vous êtes bien les fils du diable, et vous faites les œuvres de votre père."

Saint Jean Chrysostôme déclare même le jaloux pire que le démon, car il répand son venin sur ses semblables, ce que Satan ne fait pas. " Le démon, remarque-t-il pour suit les hommes de sa haine, mais on ne dit pas qu'il éprouve de haine contre les autres démons. L'homme, au contraire, jalouse ses semblables."

La jalousie a la férocité de la bête. Le patriarche Jacob ne se trompait pas lorsque, devant la robe ensanglantée de son doux Joseph, il s'écriait : " Une bête féroce a dévoré mon fils." Ce n'était pas la dent du tigre, ni du lion ; c'était la Jalousie, bête et cruelle. S. Jean Chrysostôme disait encore que la jalousie est plus féroce que l'animal sauvage, car les bêtes se jettent sur nous que lorsque nous les attaquons ou que la faim les presse, tandis que l'envieux se jette, sans raison et contre toute raison, sur ses parents et ses amis. Plus que les autres passions, la jalousie est aveugle et farouche.

Joab, lieutenant de David, était jaloux de l'influence qu'Amasa semblait avoir sur ce prince. Un jour, le rencontrant seul, il le salua du nom de frère puis, lui prenant le menton d'une main comme pour l'embrasser, de l'autre, il lui enfonce un poignard dans le sein. Personne ne se trompa sur le mobile du meurtre ; et ses soldats, en découvrant le cadavre, s'écrièrent : " Voilà celui qui a voulu prendre la place de Joab auprès du roi."

Les Pharisiens qui s'acharnèrent sur la personne sacrée de Jésus de Nazareth, prétendaient faire œuvre de charité et de piété ; ils voulaient défendre le peuple contre ce novateur, sauvegarder l'autorité de César et procurer la gloire de Dieu, dont Jésus se proclamait indûment l'envoyé. Pilate, pourtant, connaissait mieux leur pensée et démasqua leurs intrigues, en déclarant qu'ils subissaient l'empire de la jalousie et recherchaient la satisfaction de leurs propres intérêts.

Dans les mille péripéties de la vie du monde, l'envieux persécute toujours ceux qui le gênent, sous quelque faux prétexte de justice et de charité ; souvent même il dissimule sa méchanceté sous une apparente pitié, si bien que sa victime n'a pas même, au regard des autres, le mérite de ses souffrances, de sa patience et de sa mansuétude. Cette tactique est si habile, cette haine revêt des dehors d'amitié si trompeurs, qu'il faudrait comme aux Rois Mages une grâce spéciale pour savoir que ceux-là veulent tuer qui prétendent adorer. Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres est qu'ils leur veulent du bien.

La fin de l'homme sur la terre est moins d'éviter le mal que de faire le bien, en montant chaque jour de vertu en vertu.

Faire le bien, c'est travailler à son propre développement, c'est aider les autres dans la poursuite de cette même perfection. Or, la jalousie met obstacle à ce double progrès : le jaloux se rend incapable de bien faire et il est un obstacle à l'action de tous ceux qui veulent réaliser quelque bien. A maintes reprises, nous avons constaté que ce démon de la jalousie, les mains toujours pleines de son ivraie malfaisante, sème le silence, la solitude et la ruine, là où il ne réussit pas à semer la haine, la discorde et la mort.

Le jaloux, obsédé par l'objet de sa passion, poursuivi par l'image des personnes dont le bonheur le chagrine, est distrait de ses études, de ses occupations journalières et dissipe en mille futuités, une intelligence qui demandait

à être mieux employée. Esclave de son idée fixe, il est incapable de secouer cette désolante obsession pour revenir à son travail et répondre aux sollicitations de l'amitié et du devoir. " Ah ! si vous saviez ce que c'est que de parler au public avec toutes les vipères de la jalousie sur le cœur," s'écriait un orateur qui se sentait continuellement distrait de son sujet par le souvenir d'un rival plus heureux. Je suis à mon bureau en train de composer une phrase, une idée s'est levée... Que fait mon voisin ? et la jalousie m'emporte à travers tous ses désordres et toutes ses infidélités possibles."

Ainsi le jaloux, pour trop penser aux autres — non par charité, certes — se néglige et se perd lui-même. Que ne suit-il les conseils sages de l'imitation : " Veillez sur vous-même, excitez-vous à bien vivre, faites-vous de salutaires reproches ; ne vous préoccupez pas trop de la conduite des autres, et gardez-vous de vous négliger vous-même."

Jadis, Achille se retira sous sa tente et laissa languir la guerre de Troie, pour se venger de l'enlèvement d'une esclave et faire apprécier sa valeur. De même, le jaloux, par orgueil ou par dépit, refuse son concours à ceux qu'il avait servis jusque là, et dont il avait partagé les travaux et les responsabilités. Il arrive même qu'il essaie de compromettre le succès d'une bonne œuvre pour servir sa passion.

Par un juste retour des choses, le jaloux qui refuse aux autres son concours, se prive lui-même d'une assistance qui lui serait nécessaire pour avancer dans la science et dans la vertu. La malédiction prononcée contre l'homme isolé : " Væ soli ! " pèse sur lui de tout son poids ; et ses travaux sont compromis par l'isolement auquel lui-même se condamne.

Comment progresser dans la science en faisant table rase des conseils et de l'expérience des autres, ou en méconnaissant leur autorité ? Le jaloux n'accepte aucune supériorité. Déjà l'orgueilleux n'aime pas qu'un autre en sache plus que lui, il lui envie et son intelligence et sa doctrine ; mais l'opiniâtreté redouble quand à l'orgueil s'ajoute la jalousie. Que de discussions, de malentendus, de sophismes proviennent de cette mentalité du jaloux qui ne veut pas avoir tort et qui surtout n'accepte pas qu'un autre ait raison. Il est prêt à redire avec Philaminthe : " Nul n'aura raison que moi."

Incapable de produire lui-même la somme de bien que la société avait le droit d'attendre de lui, le jaloux se dresse encore comme un obstacle au travail des autres, dont il contrarie les œuvres ou paralyse l'action. La calomnie contriste l'homme et abat les forces du cœur, dit Le Sage. Nombreux sont en effet ceux à qui des tracasseries incessantes et des persécutions sourdes ont rendu trop pesant le joug du bien. Cela ne devrait pas être, mais cela est. Il se rencontre des âmes héroïques assez fortes pour soutenir l'assaut de la calomnie, se ranimer sous son aiguillon et s'exciter à mieux faire ; mais combien d'autres, dont le cœur se trouble, dont les nerfs se détendent, dont le courage s'amollit et qui se refusent à une lutte devenue trop pénible.

Il est dur, en effet, de voir soupçonner ses intentions et suspecter son zèle ! Il est dur de se sentir atteint par les inductions précipitées ou les préventions aveugles de la jalousie embusquée ; de s'entendre juger et condamner sur le réquisitoire perfide d'un envieux ! Celui qui fait bien, sait qu'il a droit à la considération et sa conscience la réclame impérieusement.

Le bon Maître, il est vrai, a été lui aussi jugé et condamné par les Pharisiens jaloux ; mais il pouvait prendre son Père à témoin de la justice de sa cause, il pouvait surtout jeter à la face de ses ennemis ce fier défi : " Qui de vous me convaincra de pécher ? " Mais l'homme mortel, toujours faible par quelque endroit, s'inquiète et se trouble sous le regard inquisiteur des jaloux ; sa foi n'est pas toujours assez forte pour négliger l'opinion des hommes et en appeler à Dieu, en répétant avec le Saint Roi David : " Vous me connaissez mon Dieu, ne confondez pas ma cause avec celle des méchants."

Cette tentation de découragement est plus troublante encore, lorsqu'on se sent contrarié par celui même qui devrait soutenir nos efforts et applaudir à nos succès.

Que de gens voient leurs actions paralysées et leur influence compromise par les prétentions jalouses de leurs camarades et plus souvent, leurs directeurs.

Que d'œuvres charitables, que d'entreprises fécondes dont le pays et la religion eussent bénéficié si la jalousie n'avait refoulé l'élan d'âmes généreuses qui ne demandaient qu'à se dévouer jusqu'à la mort ! Athènes n'eut-elle pas été plus florissante, si un ostracisme jaloux ne l'avait privée du concours de ses meilleurs citoyens ? Et que serait-il advenu de la France, si Jeanne d'Arc, au lieu de s'en rapporter à ses voix s'était laissée troubler par les persiflages de la jalousie ! Si Christophe Colomb n'avait puisé dans ses convictions et dans sa foi le courage de résister aux envieux, la découverte du Nouveau Monde eut été retardée, et des millions d'âmes auraient été privées du baptême et des lumières de l'Évangile. De même, si Racine avait cédé à la tentation du découragement que lui firent subir les intrigues de l'envie, le Théâtre Français n'aurait jamais connu les sublimes tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*. Combien d'œuvres insoupçonnées qui manquent à la gloire des Arts et des sciences, parce que la jalousie s'est attaquée à un pauvre débutant dont elle a paralysé l'effort et abattu l'énergie.

Par ses interprétations calomnieuses et ses faux rapports, le jaloux enlève au prochain son mérite, et ne lui permet plus de réaliser l'édification que sa vertu faisait rayonner aux yeux de tous. C'est grand dommage pour la société, et même pour certaines âmes plus sensibles qui, n'éprouvant plus ce stimulant de l'émulation et de l'honneur, finissent par attacher moins d'importance à leur bonne réputation et supportent dès lors avec moins de générosité les sacrifices qu'elle réclame. Et, en effet, les basses intrigues du jaloux aboutissent trop souvent à dépouiller un honnête homme de la récompense qu'il était en droit d'attendre de ses services et compromettent même parfois sa fortune et son honneur.

L'âme charitable souffre d'être bornée dans ses moyens de bien faire et regrette sincèrement de ne pouvoir réaliser ses intentions généreuses ; par l'ardeur de ses vœux et de ses prières, elle cherche à augmenter le bonheur de ses frères, dont les joies sont trop courtes et les travaux trop pénibles. Combien différente est la pensée du jaloux ! il voudrait voir les autres malheureux et il travaille efficacement à procurer ce malheur. Quelque peine qui leur arrive, jamais il n'en est satisfait ; et il leur souhaite un surcroît de misère, ajoutant par la cruauté de ses désirs aux épreuves de ses frères.

Celui-là, certes, est bien criminel qui en un jour de violence et de colère, s'emporte jusqu'à frapper son frère ; mais combien plus grande est la méchanceté de celui qui lui veut du mal froidement et d'une façon continue : C'est le péché à l'état d'habitude. Celui-là serait accusé de cruauté qui refuserait sa plainte ou sa pitié à un frère qui souffre, mais de quels termes flétrir la faute de celui qui ajoute à la misère d'autrui par l'inhumanité de ses désirs, l'audace et l'impiété de ses blasphèmes.

Ces désirs mauvais se traduisent souvent par des imprécations. Le jaloux ose prier Dieu d'enlever aux autres leur bonheur, afin d'avoir au moins avec eux la similitude ou l'égalité de la misère. Ainsi l'enfant méchant, que sa conduite a privé d'une joyeuse excursion, souhaite à ses camarades la pluie et toutes sortes de contre-temps. Qu'est-ce que cette mesquine vengeance d'un petit pensionnaire, en comparaison des souhaits criminels qui montent du cœur aux lèvres du jaloux. Je les ai entendus un jour que, avec des larmes amères, un grand homme, qui se disait chrétien et qui prêchait la morale, oublieux de sa foi, me disait parce que j'avais poursuivi une carrière qui lui portait ombrage : " Je ferai tout en mon possible pour te faire dissiper dans cette entreprise — comme je l'ai fait pour tes prédécesseurs — ta santé et ton bonheur, et je prie Dieu pour que tu perdes jusqu'à ton dernier sou.

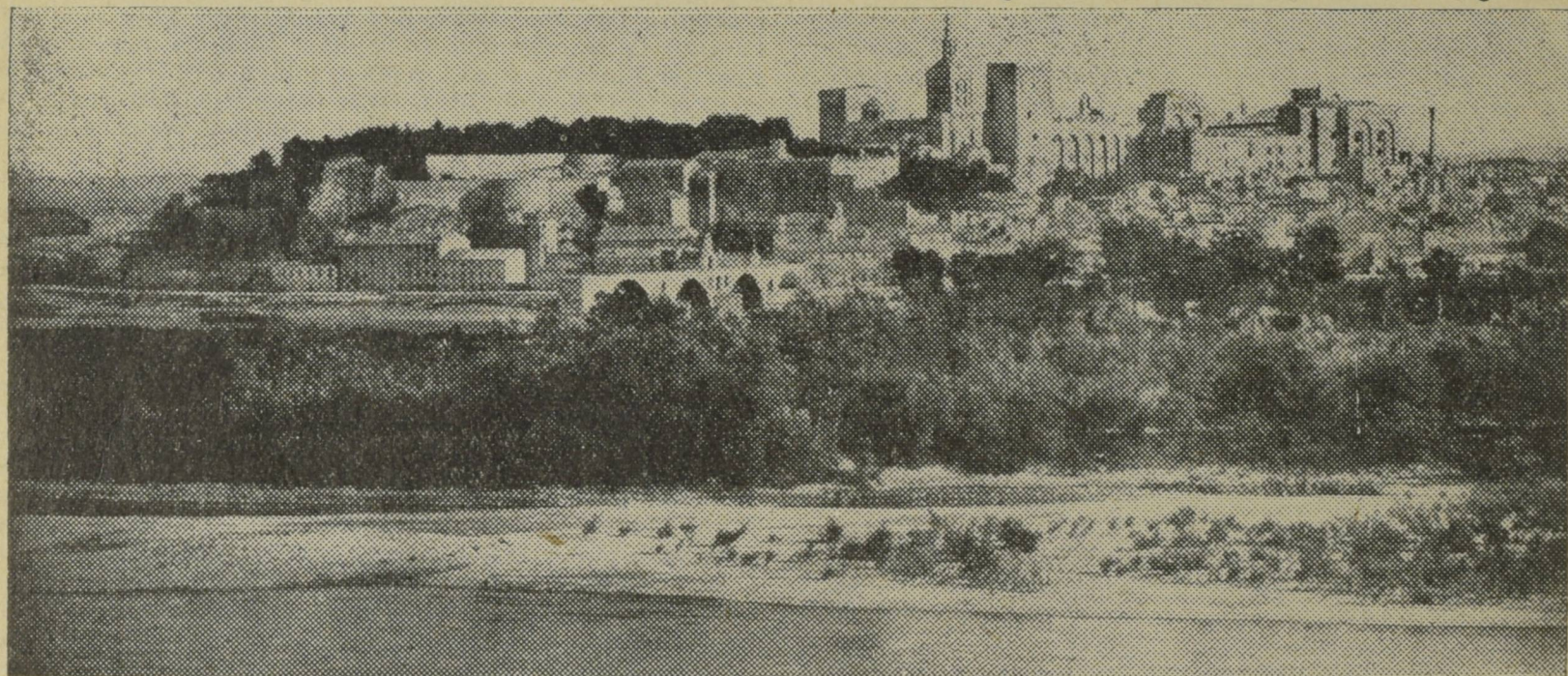
Ceci est mon souhait, et mon unique désir,
Et moi seul en être cause, et mourir de plaisir.

En dressant ce long et triste réquisitoire des crimes de la jalousie, j'ai pensé parfois : " Si le jaloux venait à comprendre qu'il est un obstacle au bien, qu'il est comme une pierre de scandale jetée sur la route que ses frères ne gravissent pas sans peine peut-être renoncerait-il à ses tristes manœuvres ! Mais non ; Le Sage nous avertit que " cet homme n'est pas capable de penser juste ", et qu'il est tout entier sous l'inspiration de l'esprit du mal.

Tout autre est l'esprit de Dieu. Un jour que les Douze Apôtres se disputaient pour savoir celui qui paraissait être le plus grand d'entre eux, le Bon Maître, écartant aussitôt cette tentation de jalousie : " Que celui qui veut être le plus grand, répondez-moi, se fasse le serviteur des autres ". Les vrais apôtres du bien ont compris de langage et suivi ce conseil..

F.-X. SIMARD.

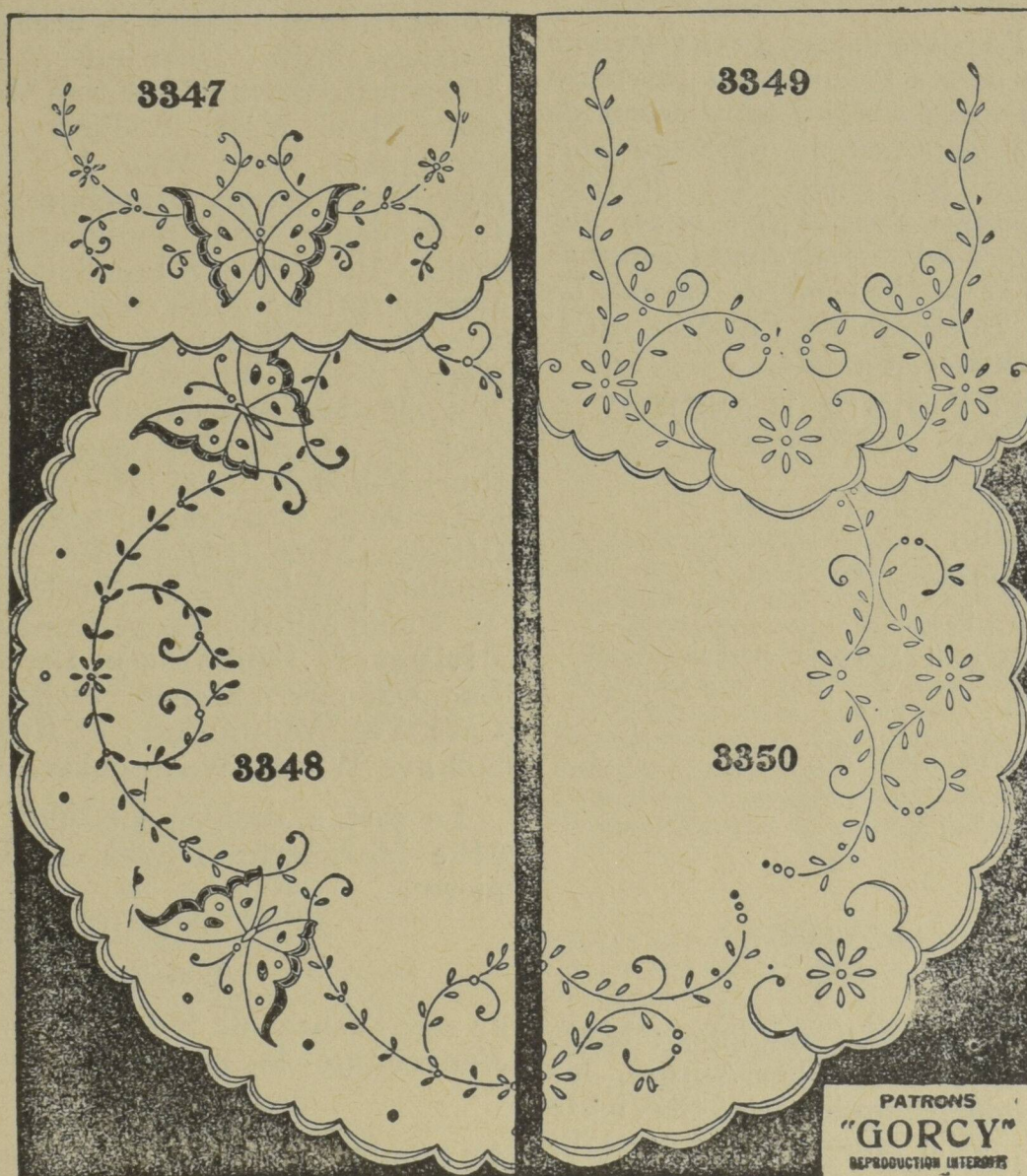
Bagotville, 7 janvier 1927.



VUE DE LA VILLE D'AVIGNON, AVEC, À DROITE, LE PALAIS DES PAPES

Patrons de broderie et ouvrages de dame

DE L'APÔTRE



3347-3349 — Dessus de buffet ou chemin de table. Patron à tracer 15 cts chacun. Au fer chaud 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 98 cts chacun. Sur toile écrue, \$1.39. Coton à broder C. B., 40 cts.

3348-3350 — Centre, 36 pcs de diamètre. Patron à tracer, 20 cts. Au fer chaud, 35 cts. Étampé sur coton fini toile, \$1.29. Sur toile écrue, \$1.49. Coton à broder C. B., 50 cts.

Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus en nous envoyant le prix en bons de poste ou mandat.

Toute commande doit être adressée comme suit : SERVICE DES PATRONS DE BRODERIE DE L'APÔTRE, 103, rue Ste-Anne, Québec.

AU COIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JANVIER

CHARADE

La — thym — latin.

LOGOGRIPHE

Lièvre — Livre — ivre.

ANAGRAMME

Rouen — Nouer.

MOTS CARRÉS

C	A	P	E.
A	N	O	N.
P	O	P	E.
E	N	É	E.

DEVINETTE PLAISANTE

Le papier glacé.

Ont trouvé des solutions incomplètes : MM. Jean-Louis, Paul, Henri, et Mlles Aurore, Joséphine et Gertrude Chapdelaine, St-Victor de Tring, Beauce ; Mlle Simonne LaRue, 126, rue St-Augustin, Québec.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Jeanne Grisé, St-Césaire ; M. Léopold Turcotte, Ste-Marie, Beauce ; Mlle Irène Turcotte, Ste-Marie, Beauce ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlle Denyse Guérin, Couvent des SS. de la Charité, Rimouski ; Mlle Marie-Alice Gagné, St-Maxime ; Mlle Cécile Gagné, Scott Junction ; M. l'abbé Emile Bernard, St-Maxime ; Mlle Marie-Thérèse Gagné, St-Maxime, Dorchester ; R. Frère Donat, 492, rue St-Jean, Québec ; Mlle Yvonne Blouin, Ste-Marie, Beauce ; Mlle Evangéline Nezan, 240, Breeze-Hill, Ottawa ; M. l'abbé J.-N. Plante, curé, Suncook, N. H. ; Mlle Bernadette Dion, 142½, d'Aiguillon, Québec ; Mlle Rose-Anna Blouin, Hôpital Civique, Québec ; L'Hôpital

Civique, Québec, Mlles Yvonne Bélanger, Germaine Gendreau, et Blandine Gagnon, Couvent de St-Charles, Bellechasse ; Mlle Cécile Cartier, 3516, Delorimier, Montréal ; Mlle Marguerite Duval, 5114, rue Marquette, Montréal ; Mme A.-H. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mme J.-V. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mme L. Brodeur, 2736, Boulevard Pie IX, Montréal ; Mlle Thérèse Langlois, Avenue Royale, Beauportville ; Mlle Marguerite Fleury, Avenue Royale, Beauportville ; Mlle Juliette Lapierre, 2742, Boulevard Pie IX, Montréal ; Mlle Madeleine LaHaye, Angle des rues Prospect et Maple, Holyoke, Mass. ; Mme Arthur Kéroack, East Herford, Compton ; M. le Dr W.-S. Chartrand, 1051, rue Wellington, Ottawa ; Mme J. E. Drolet, 115, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Cécile Leclerc, Lorretteville ; M. Raoul Milot, 154, St-Frs-Xavier, Les Trois-Rivières ; M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium, Lac Edouard ; Mlles Noella Mousseau, 29, Cass Ave Woonsocket, et Rosaria Mousseau, 208, ave Wood, Woonsocket, R. I.

Le sort a désigné les deux noms suivants : Mlle Marguerite Duval et Mlle Juliette Lapierre.

JEUX D'ESPRIT No 93

ENIGME

Je suis l'aspect de tous. A tous indispensable, J'enveloppe le monde et suis insaisissable.

CHARADE

Au nombre des pronoms se range mon premier ;
En Afrique l'on voit serpenter mon deuxième ;
Adjectif possessif est le nom du troisième ;
Puis, un adverbe est mon dernier ;
Mon tout, lecteur, à trouver est facile
C'est un quartier de Paris, la grand'ville.

LOGOGRIPHE

Ombellifère sans ma tête,
Je suis, lecteur, avec ma tête,
Des plus dangereux pour ta tête.
Et, ce qui fait tourner la tête,
C'est que le nom seul de ma tête
Me désigne avec ou sans tête.

QUESTION GÉOGRAPHIQUE

En prenant une lettre à chacun des noms suivants : *Davy, Davoust, Dante, Colbert, Louvois, Turgot*, former le nom d'une ville de l'ouest de la France.

Le bandit de la mer Morte

LÉGENDE DU BON LARRON

Et dixi illi Jesus : Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso.

(Luc, XXIII, 43).

1

— “ Lève-toi ! Prends l'Enfant : Hérode veut qu'il meure ;
“ Fuis.”

— “ Où fuir ? ”

— “ En Égypte.”

Et de l'humble demeure

Joseph sortit : car Dieu dans l'Ange avait parlé ;

Jésus dès le berceau devait être exilé,
Il fallait que l'exil préludât au Calvaire.
Et Joseph s'en allait, selon l'ordre sévère,
Dans la nuit, au hasard, soutenant à demi
La Vierge qui portait son enfant endormi,
Et souriait au ciel dont son âme était pleine.
Le jour vint ; ils marchaient, au désert, dans la plaine.
Par les sentiers frayés, par les bois sans chemin :
Une autre nuit suivit un autre lendemain ;
Ils passèrent Saron et sa noire colline,
Béthel où tout croyant se découvre et s'incline,
La blanche Jéricho qu'un prodige ébranla,
Et les jardins en fleurs où s'endort Galgala.
Puis les trois pèlerins, dans leur fuite divine,
Traversèrent au fond d'une jaune ravine,
Le Jourdain, fier ruisseau, dont les flots découverts
Glissent comme un serpent le long des roseaux verts.

A quelques pas du lac qui recouvre Gomorrhe,
Ils s'assirent un soir au pied d'un sycamore,
Près d'une grotte sombre, autrefois un tombeau
Taillé par Ephraïm aux flancs du mont Nébo.
Joseph, dont la fatigue alourdit la paupière,
Pencha son front brûlant contre l'humide pierre ;
Jésus posa le sien sur le sein maternel,
Et sur ce lit divin s'endormait l'Éternel !
Or, la Vierge pleurait de ces larmes amères
Dont la source jamais ne tarit chez les mères ;
Car Joseph était las, et Jésus avait faim,
Et rien, rien devant eux que le désert sans fin.

Or voilà qu'au détour de la roche sauvage,
Une troupe débouche et longe le rivage.
Sept hommes, sept bandits, fiers d'un butin récent,
Lavaient aux flots du lac leurs mains rouges de sang
Le blasphème montait de leurs lèvres cyniques,
Et l'écho renvoyait leurs rires staniques.
Marie alors les vit, un par un, s'approcher
De la grotte creusée au granit du rocher,
Repaire ténébreux à l'obscur labyrinthe ;
Et la Vierge éprouva comme un frisson de crainte ;
Car déchirant alors la brume au-dessus d'eux,
La lune illuminait leurs visages hideux.

— “ Qui va là ? ” dit le chef en heurtant de sa lance.
Joseph se réveilla ; la troupe fit silence :
— “ Trois pauvres exilés ”, dit l'humble voyageur.
Le chef, pensif, muet, fixait son œil songeur
Tantôt sur le vieillard et tantôt sur Marie.
— Ce sont trois mendiants, trois gens de Samarie,
“ Cria l'un des voleurs ; c'est un maigre butin.
“ Les réserverons-nous tous trois jusqu'au matin ? ...
— “ Que nous reviendra-t-il de ces têtes coupées ? ”
“ Fit un autre ; est-ce un but digne de nos épées ? ”
— “ Moi, dit en ricanant un troisième bandit,
“ Jusqu'après le souper, je leur donne crédit ;
“ Buvons d'abord, et puis, cette besogne faite,
“ Les trois Galiléens achèveront la fête.”

Mais le chef contemplait, en tremblant à demi,
Cette mère et l'Enfant dans ses bras endormi ;
Et l'on eût dit qu'un rêve enchaînait sa pensée ;
Car sa main tant de fois par le meurtre lassée
Frappait son front courbé comme sous un fardeau,
D'où ses longs cheveux noirs tombaient comme un bandeau
— “ Finissons-en ! ” hurla le plus vieux de la troupe ;
Puis d'un pas décidé se détachant du groupe,
Il dégaina sa lame et d'un bond s'élança ;
Un second le suivit, un autre s'avança ;
Et le chef, secouant enfin sa rêverie,
Vit briller six poignards sur le front de Marie.
— “ Arrière, cria-t-il, arrière, scélérats ! ”
Et pour sauver la Vierge il étendit les bras.
“ Arrière...”

On se consulte, on recule, on s'arrête ;
Et les six assassins regagnent leur retraite...
Jésus se réveilla, souriant au bandit ;
Et Marie, élevant son doux regard, lui dit :
— “ Tu reverras un jour l'Enfant que tu protèges,
Tout sanglant, escorté de sinistres cortèges ;
“ Tu seras à sa droite, étendant tes deux bras ;
“ Moi-même, en ce jour-là tu me reconnaitres.”
L'homme écoutait, ému, cette voix ferme et douce ;
Puis, là, sur le rocher où s'entassait la mousse,
Devant les voyageurs il servit le repas,
Et vers l'Égypte, à l'aube, il dirigea leurs pas.

II

Trente ans, il oublia la famille exilée ;
Trente ans sur le Liban ou dans la Galilée,
Toujours insaisissable et toujours menaçant,
Il sema la terreur et moissonna le sang.
Mais à la fin traqué dans les bois, ses domaines,
Par quelques vétérans des cohortes romaines,
Il fut pris, convaincu, condamné sans merci.

Hélas ! au même jour, Jésus le fut aussi ;
Et sa croix fut dressée entre deux croix infâmes
Or la Vierge était là parmi les saintes femmes,
Debout près de celui que le Sauveur aimait...

De rage et de douleur un brigand blasphémait ;
Lorsque, l'autre abaissant sa tête endolorie,
Son regard rencontra le regard de Marie :
Il frémit. Et soudain d'un ton d'autorité :
— “ Tais-toi... Si nous souffrons, nous l'avons mérité ;
“ Tais-toi !... s'écria-t-il tourné vers son complice.
“ Vois ce juste innocent subir notre supplice ;
“ Vois cet homme de Dieu mis au rang des bandits...
“ Souvenez-vous de moi dans votre Paradis,
“ Seigneur ! ” — “ Tu m'y suivras, dit Jésus, ce soir même.”

Puis, couvrant de sa voix, dans un effort suprême,
Les rires et les cris des bourreaux inhumains :
“ O Père, je remets mon âme entre vos mains ! ”
Et l'ombre ensevelit les monts de Galilée ;
Et les morts s'éveillaient dans leur tombe ébranlée.
Grandi par sa douleur, fort de son repentir,
Le vieux bandit souffrait et mourait en martyr.

P. DELAPORTE.



Les livres



"DIX ANS D'ACTION FRANÇAISE"

Pour commémorer le dixième anniversaire de fondation de l'*Action française* de Montréal, M. l'abbé Lionel Groulx vient de réunir quelques-uns des vigoureux plaidoyers qu'il a faits depuis dix ans sur notre "action intellectuelle", sur "l'amitié française d'Amérique", sur "nos devoirs envers la race".

Ce volume de deux cent soixante-quinze pages, contient aussi les paroles prononcées à Québec lors du Congrès de la Langue Française en 1912, ce sont les pages que l'on aimera peut-être le plus à relire aujourd'hui, vu la personnalité de l'auteur à la fois littérateur, historien et homme d'action.

La lecture de ces pages anciennes attestent que l'auteur de *Dix ans d'Action Française* savait unir dès cette époque, un intellectualisme puisant sa forme d'expression à la source française, à une conviction solide et sensée, de la rendre canadienne par les idées émises.

La Librairie d'Action française marque le dixième anniversaire d'existence de son œuvre doctrinale et de patriotisme réfléchi, en présentant à sa sympathique clientèle, une vigoureuse synthèse d'un des meilleurs écrivains de l'heure.

En vente à la Librairie d'Action Française, 1735, rue St-Denis, Montréal. Prix: 75 sous.

L'INFORMATEUR DU CATÉCHISME. Revue publiée par la Maison Aubanel frères, 7, place Saint-Pierre, Avignon. Prix d'abonnement: 15 francs.

Sous ce titre paraît, chaque mois, une petite revue pratique, dont les premiers numéros font bien augurer de l'avenir.

Rappeler le but et le fonctionnement des cours de pédagogie catéchistique; faciliter la tâche du clergé en publiant des questionnaires de Catéchisme et d'Histoire sainte, des explications liturgiques, des plans d'Histoire ecclésiastique; traiter les diverses questions qui se rapportent à l'instruction religieuse dans les patronages, les cercles d'études, les collèges et les familles, et rendre la leçon saisissante à l'aide d'anecdotes, d'historiettes, de nouvelles variées, qu'il est permis aux abonnés de reproduire dans les bulletins paroissiaux; insister particulièrement sur les moyens de former l'enfant à la piété, de lui donner des habitudes qu'il puisse conserver, notamment celles de la mortification, de l'examen de conscience quotidien et de la communion hebdomadaire; mettre en commun — par une "tribune libre", des enquêtes, une correspondance mensuelle, une page de bibliographie, des annonces gratuites — l'expérience et les efforts de tous ceux qui s'occupent d'enseignement religieux ou de propagande catéchistique; centraliser les renseignements les plus divers sur les industries du zèle sacerdotal: fêtes de catéchismes, chants, projections lumineuses, collections illustrées, images, récompenses, carnets de notes mensuelles, concours, etc..., tel est, en quelques lignes, le programme de *L'Informateur*.

ENTRE CHAIR ET CROIX. Par Thérèse-Marie DE COURS. Un beau volume in-16 Jésus. Prix franco: 12 fr. Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Entre Chair et Croix d'une inspiration vivante et personnelle, se divise en deux parties: la première comprend vingt-deux pièces de rythmes variés; parmi elles: *Saint François d'Assise et quelques mystères de sa vie*, *Épopée spirituelle de sainte Claire*, *Au Frère Corps*, *Chant de la bonne Terre*.

La deuxième partie de l'ouvrage assemble une cinquantaine de pièces sous le titre générique *Soleils et Prières*. On y peut lire: *A la Main du Prêtre qui pardonne*, *Adieu*

pins de Dax, *adieu bel Adour*, *Rome a le grand Secret divin*, *Le Rire de Satan*, *le Cri du Golgotha*.

"Daigne saint François d'Assise agréer l'offrande d'*Entre Chair et Croix* et qu'à la lecture de ses vers, nombre d'âmes se laissent prendre aux charmes de Dieu." (Père Godefroy, F.M.).

Collection "La Prière et la Vie Liturgiques". **LA LITURGIE BYZANTINE ET L'UNION DES ÉGLISES.** Par l'abbé Chevalier DE CORSWAREM, docteur en philosophie, archiviste de la Collégiale de Tongres. Un beau volume in-8 couronne, sous couverture impression rouge et noire. Prix franco: 10 fr. Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Mettre en relief les influences byzantines sur nos usages latins, tel est l'un des mérites principaux du nouvel ouvrage plein d'actualité, de M. l'abbé Chevalier de Corswarem.

Dans des chapitres particulièrement intéressants, le savant auteur, spécialisé dans ces études, analyse les influences byzantines à Rome, à l'époque de la formation du rite latin.

Non moins suggestif est le chapitre consacré à l'étude des principaux caractères de la liturgie byzantine.

Enfin pour terminer l'auteur signale, d'une façon succincte, l'action des Pontifes de Rome, en faveur de l'Union des Églises, ainsi que son opportunité aux temps actuels. Maintenant que l'orthodoxie est disloquée, que les calamités actuelles appellent une réorganisation de la Russie, dont l'importance de l'église orthodoxe dépasse largement celle des autres églises séparées, n'est-ce pas le moment propice pour se souvenir que l'Église du Christ dépasse les limites des nations et qu'il ne doit y avoir qu'un troupeau.

LE CATÉCHISME DU CITOYEN, d'après les enseignements pontificaux. Par Henri BRUN. Préface de l'abbé Bergey, député de la Gironde. Un fort volume in-8 couronne. Prix franco: 15, fr. 25. Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Malgré les efforts de rapprochement, faits un peu de tous côtés, jamais les catholiques français n'ont été aussi divisés que de nos jours. Si fâcheuse que soit cette diversité, il serait vain d'espérer la supprimer; car elle a des racines qui plongent très loin dans les traditions de famille, dans les tempéraments et dans l'éducation.

Mais il y a une plate forme où tout le monde peut se rencontrer sans avoir à craindre d'aliéner la moindre parcelle de ses préférences personnelles, si toutefois elles sont honnêtes et légitimes, c'est la plate-forme civique et encore à la condition que ses assises ne puissent prêter à aucune critique et que tous les matériaux destinés à les édifier soient, doctrinalement parlant, au-dessus de tout soupçon.

Cette condition, Rome seule peut la réaliser, parce que seule, elle a l'autorité pour cela et parce qu'en outre, elle est seule gardienne des principes éternels sur lesquels s'édifient les sociétés.

S'inspirant de ces vérités, M. Henri Brun, l'auteur si justement apprécié de *la Cité Chrétienne*, dont le succès est loin d'être épuisé, nous donne un résumé de son livre sous le titre *Catéchisme du Citoyen, d'après les enseignements Pontificaux*.

Allégé de toutes références inutiles, ce livre, clair, précis et instructif, a le grand mérite de rester l'écho impartial et très fidèle de la parole même des Papes. Pour en corser l'intérêt, l'Auteur a eu l'heureuse inspiration de clore chacun des chapitres du volume par une "lecture" de quelques lignes, extraites des œuvres de nos auteurs catholiques les plus éminents.

Si nous ajoutons que la présentation matérielle ne laisse rien à désirer, nous aurons résumé tout le bien que nous pensons de cet ouvrage, qui peut aider si puissamment à l'union de tous les catholiques et auquel nous souhaitons la plus large diffusion et le plus franc succès.

AU BORD DE L'ABÎME. *Comment une grande nation se précipite à la ruine.* Par le R. P. Ehrhard. Un volume in-18 de 48 pages. Broché : 2 fr. 50. Avignon, Aubanel Frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Il est incontestable que la société moderne, y compris la France, subit en ce moment une crise qui peut être décisive. Après avoir passé par les conceptions de l'opportunisme et du radicalisme, inévitablement elle a été amenée à glisser vers les partis extrêmes, le socialisme d'abord, le communisme ensuite : c'est là que nous en sommes.

Or, il faut absolument s'en tenir à ce principe absolu, c'est que la cause des abus dont nous souffrons est une cause morale qui a sa source dans l'abandon insensé des droits de la nature et des exigences de la foi ; propriété, famille, autorité, séparation des frontières sont là des articles inscrits dans le code naturel et il est fou de vouloir les abolir ; autant vouloir supprimer les lois de la gravitation qui régissent le monde physique. Et dans l'état déchu où se trouve l'humanité, pratiquement ces droits naturels sont lettre morte s'ils ne sont soutenus et corroborés par l'idée religieuse, l'histoire des peuples en fait foi.

Droit naturel et religion sont les deux pivots nécessaires ; ni Dieu, ni maître, c'est la formule du communisme ; les deux sont aux antipodes l'une de l'autre ; d'un côté c'est le salut, de l'autre c'est l'abîme.

Telle est succinctement résumée l'argumentation que développe cette petite brochure où l'on trouvera exposés avec clarté, et les causes du malaise de la France et les remèdes qu'il est urgent d'employer si elle veut échapper à la ruine matérielle et morale qui la menace.

AMES DE SAINTS : SAINT VINCENT DE PAUL, par le chanoine R. de Thomas de Saint-Laurent. Un volume in-8 couronne de 84 pages. Broché : 5 fr. franco.

Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Que d'enseignements pour nous dans cette existence d'un Saint qui a personnifié en lui la bonté !

Le chanoine R. de Thomas de Saint-Laurent a fort bien mis en relief les caractéristiques de cette figure si sympathique et si populaire du bon Monsieur Vincent ; il a su pénétrer l'âme du prêtre à travers la multiplicité de ses œuvres ; il a su surtout tirer pour nous tous, les leçons que comporte une vie qui fut si bien remplie et qui, au sein d'une apparente agitation extérieure, ne s'est pas un instant départie du calme et de la paix nécessaires à qui veut faire œuvre qui dure. Aujourd'hui, l'Église fait appel plus que jamais à la coopération des simples fidèles ; ceux-ci, au même titre que les prêtres, trouveront en Vincent de Paul un modèle parfaitement imitable dans leur sphère d'action, et de plus, aimable, de cette amabilité foncière et attirante qui de son vivant lui gagnait déjà tous les cœurs et qui constitue, plus qu'on ne le croit peut-être, une de ces causes secondes auxquelles la Providence elle-même recourt si volontiers pour réaliser ses desseins. Et c'est là un des enseignements consolants qui ressortent de la lecture de ce petit livre.

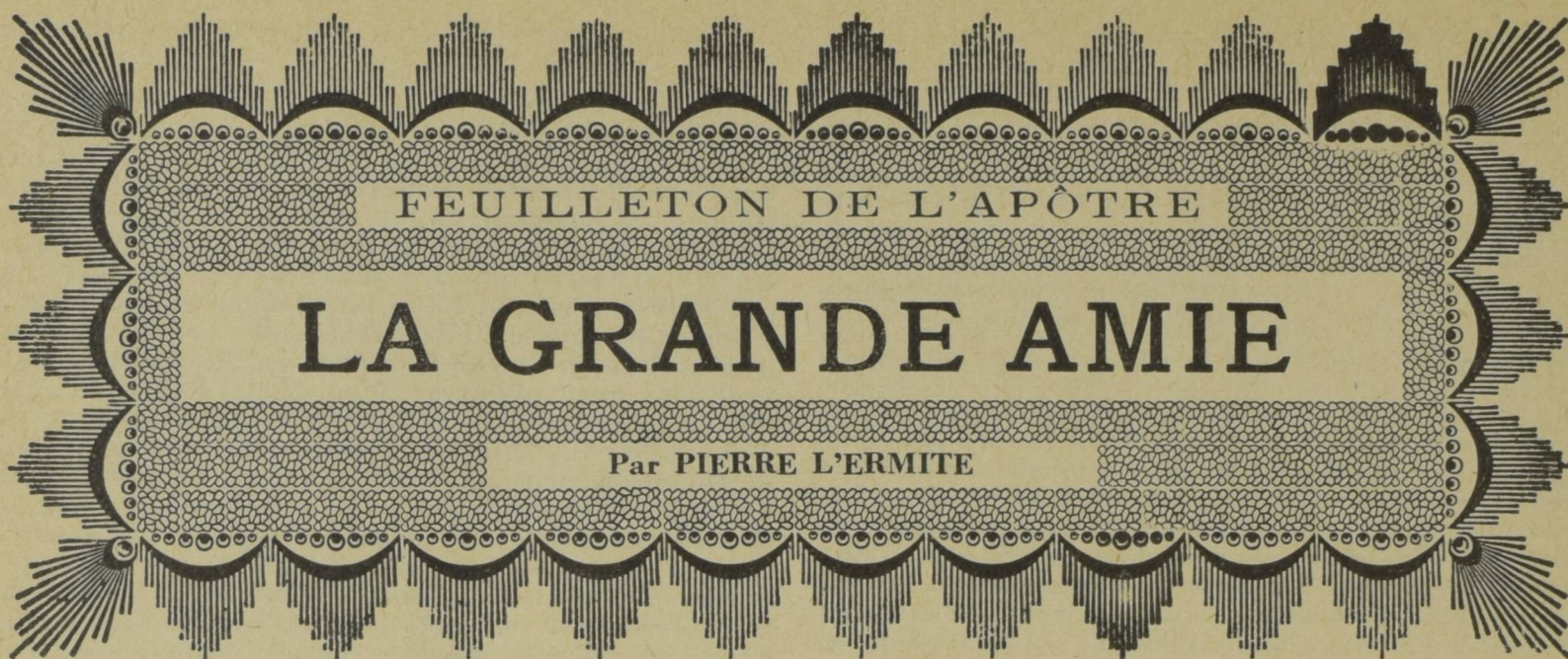
POUR ASSURER L'AVENIR — LES ŒUVRES DE JEUNESSE. Par M. l'abbé Pierre GRAVEL, vicaire à Saint-Alphonse de Thetford, Mégantic. Ouvrage orné de nombreuses gravures.

Comment organiser et maintenir une œuvre de jeunesse ? Cette brochure nous donne la réponse en nous montrant l'expérience de Thetford-les-Mines. Cette plaquette où l'auteur nous expose des constatations personnelles, sera utile à plus d'un jeune vicaire.

Prix : 35 sous l'unité, \$3.50 la douzaine, \$25. le cent. S'adresser à l'auteur.



UNE VALLÉE FERTILE DES ANDES, PRÈS D'AREQUIPÀ, DANS LE SUD DU PÉROU



No 6

CHAPITRE XIII

Le lendemain fut à la Ferlandière un jour de vie extraordinaire.

Comme le soleil, débordant d'un nuage passager, fait de nouveau tout resplendir autour de lui, la nouvelle des fiançailles de Jacques et d'Odile avait à la ferme, illuminé tous les cœurs.

Jacques, ce matin-là, eut besoin de mouvement, d'agitation physique ; dès 6 heures, il fit venir le fermier...

— Eh bien ! maître Potain !... ton cher ami abîme-t-il toujours tes pommes de terre !...

— Mon cher ami... ? répète Potain qui ne comprend pas tout de suite.

— Oui, ton sanglier ?

— Oh ! Monsieur de la Ferlandière, je n'osais plus vous en parler, parce que... je voyais bien que vous aviez d'autres préoccupations, seulement mes caves sont dévastées, il vous coûte plus de vingt francs par semaine ; je vous assure qu'il doit être gras à lard, ce gaillard-là !...

— C'est bon, je le tue... après-demain.

— Tuez-les tous !...

— Ils sont donc plusieurs ?...

— Je crois bien... toute une nichée ! Chaque soir, depuis la neige, je relève des traces nouvelles... Pas possible... ils doivent se donner le mot !...

— Je les tuerai tous !...

Mais Potain prend alors un air respectueusement sceptique, et, tournant sa casquette entre ses doigts

— Que Monsieur de la Ferlandière me pardonne... mais j'ai bien peur que Mlle Odile n'ajoute encore beaucoup de pommes de terre à toutes celles...

— ... ? ?

— Oui... qu'elle a déjà sur la conscience... et des meilleures !... de la Hollande première qualité !...

Jacques se met à rire

— Je t'assure que le sanglier payera la note !... et largement.

Mais le fermier hoche la tête.

— Allons, Potain, je vois que tu n'as plus confiance en moi... Il faut des actes... alors nous agirons !...

Puis, Jacques remonte chez lui, et, pendant une heure, écrit aux familles amies pour les inviter au plaisir toujours très apprécié d'une chasse à courre en hiver, et surtout menée par le *vaurait*(1) renommé de la Ferlandière.

Car, malgré la modicité de sa fortune, Jacques possède une meute superbe, œuvre d'années de patience et de soins, commencée par son père et perfectionnée par lui à un tel point qu'il refusait à M. de Chailuy, son voisin de Frières, mille francs de chacune de ses chiennes.

L'Abbaye fut naturellement la première informée ; puis les Jacquemin, les de Chailuy, les Jacquemar, les Étienne, les Burgonde, les Delquettes, les Aubinoux, les Nyncter et les de Valmer, tous vieux amis des deux familles et constituant un véritable cercle de bonne intimité.

Rendez-vous à 2 heures au Pré Acre : les jeunes à cheval, les vénérables en voiture ; le soir, grande réunion à l'Abbaye, où tante Berthe ne refuserait certainement pas d'offrir le dîner des fiançailles.

Dès le surlendemain, Jacques avait des réponses enthousiastes : tout le monde acceptait, c'était bien ce que le jeune homme avait prévu, car dans la vie, non pas monotone, mais uniforme et tranquille de province, une distraction est d'autant plus goûtée qu'on l'aborde, en général, plus reposé, et qu'on la savoure bien entre soi, loin des indifférents, des curieux ou des jaloux.

L'avant-veille de la battue, il y eut un moment d'anxiété à la Ferlandière ; le baromètre baissa tout à coup, un mauvais vent d'Ouest se mit à souffler, et on craignit le dégel.

Il arriva, en effet, mais juste assez pour faire baisser la neige ; et dès le matin du jeudi, le mouchoir du père Leblond se profila dans le ciel, superbe,

(1) Meute spécialement dressée pour la chasse au sanglier.

sans aucun carreau, un vrai mouchoir de fine batiste aérienne.

Ce mouchoir est le baromètre infaillible du pays : il est constitué d'une façon très précise par une grand carré de ciel qui se découpe tout en haut du village entre les sapins qui bornent l'enclos du père Leblond et le coin de l'église.

Quand le ciel est noir dans ce carré, il pleuvra infailliblement quelques heures durant la journée ; si, au contraire, le vent le dégage et le fait resplendir, très clair, sur la verdure sombre des sapins, alors on peut hardiment se mettre en route, quand bien même les nuages menaceraient partout ailleurs.

Le matin de la chasse, le père Leblond avait un mouchoir parfait, presque trop parfait, car il venait Nord-Nord-Est, et la neige craquait un peu, presque comme du verglas, sous les sabots des chevaux qu'on menait ferrer à glace.

A la première heure, le vieux *piqueux* arrivait au rapport avec Potain : une troupe entière de sangliers, bêtes de compagnie, bêtes rousses, marcassins, baugeaient effrontément au fond de la Jouine ; mais, surtout, le vieux piqueux en savait un colossal, très *matériel*, comme il disait, une sorte de solitaire, qui gîtait de l'autre côté dans le fond de Mennesis, au milieu des fourrés de la Neigerie.

Potain opinait avec feu pour l'extermination complète de la famille, toujours à cause de ses pommes de terre.

Jacques, en fin chasseur, préférait le solitaire ; on le ferait monter d'abord aux Guérémeaux et on lui mènerait bonne chasse vers le Plessier, le Calvaire d'Ugny, et dans tous les bois qui entourent la vieille route de Ham.

— Évidemment, opinait le piqueux, de cette façon la chasse serait "une".

Mais le maître de culture tient à son idée et résiste quelques instants.

— ... Puisque je te dis je te les tuerai tous ! ... lui répète Jacques.

— Oh ! si Monsieur de la Ferlandière devait toujours rester en si bonnes dispositions ! ... mais après cette chasse — c'est bien hardi d'oser questionner ainsi, — combien Monsieur en fera-t-il encore... ?

— Mais beaucoup, j'espère ! ...

— Peu probable...

— Pourquoi ? ...

— ... Je ne sais pas.

— Mon pauvre Potain ! tes pommes de terre gênent tes conclusions ! ... Décidément, nous prenons le solitaire.

Le vieux piqueux partit alors. La veille, il avait déjà fait un sérieux *reconnaître*, et pour parer à toutes les éventualités, il alla rembucher définitivement sa bête.

A midi, le vent tombe, et Jacques déjeune très rapidement avec sa sœur, déjà prête pour le départ.

— Odile, doit-elle prendre un cheval de l'Abbaye ?

— Pas du tout, répond Jacques, je lui en ai choisi un ce matin...

— Lequel ? ...

— Myrtille.

— La petite jument alezane ?

— Oui.

— Elle n'est pas trop... sur l'œil ? ... demande Jeanne, toujours prête à s'inquiéter quand il s'agit d'Odile.

— Sans doute, mais elle a des actions très douces. D'ailleurs, Odile est mon élève, elle monte fort bien !

— Et nous lui conduisons Myrtille nous-mêmes ?

— Certainement.

Quelques heures après, le Pré Acre commence à s'animer. Étienne arrive, mal assis dans un tonneau verni qu'il a emprunté tout exprès pour la circonstance.

— Mauvaise idée ! ... disent ses amis en l'apercevant. Pourquoi n'a-t-il pas gardé le bon cabriolet dans lequel, depuis si longtemps, on a l'habitude de le voir... !

Quelques instants, la conversation roule sur le maire, et il a plutôt une "mauvaise presse". C'est un excellent homme, Étienne, mais il ne possède pas une volonté aussi grande que son cœur : si Jacques savait toutes les complaisances — pis que cela, — toutes les faiblesses que le maire a déjà pour les usiniers, peut-être pourrait-il profiter de cette chasse pour parler très sérieusement à son officiel ami.

Pauvre Étienne ! Les Harmmster le prennent par l'ambition ; et, en les ménageant, il pense sauvegarder son fauteuil de la mairie, ce qui est d'ailleurs une illusion de simple !

Puis, après le maire, viennent deux ménages du Val d'Api, qui causent entre eux de la possibilité de la venue des Harmmster : Alberte aurait, paraît-il, entendu causer de la chasse, et ne cachait pas hier à son entourage l'envie folle qu'elle avait d'y venir, ne fût-ce qu'à bicyclette !

Maintenant, les groupes se font plus nombreux ; les carrefours s'éclairent de la gaieté élégante des costumes de chasse. Jacques arrive, beau cavalier, ayant Odile à sa gauche.

Jamais la jeune fille n'a paru plus gracieuse : le bonheur semble vraiment la caresser de son aile lumineuse ! toute droite dans son amazone aux couleurs de la Ferlandière, bleu de roi et abricot, le petit tricorné piqué en garde-française sur sa lourde natte blonde, elle pèse à peine sur sa jument.

Jacques, d'ailleurs, ne la quitte pas ; c'est maintenant son droit, son cher devoir, car cette jeune fille sera sa femme demain, s'il plaît à Dieu, et nul autre que Lui ne peut élever une barrière que Jacques ne briserait pas. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction, en apercevant là-bas, sur le talus gazonné, Alberte et Victor en charrette anglaise.

Du coup, Jeanne arrêta son cheval.

— La juive ! ... murmure-t-elle presque à haute voix.

— Oh ! maintenant, dit Odile en regardant Jacques avec une tranquillité parfaite, cela m'est complètement indifférent.

— Mais je ne les ai pas invités !... observe Jacques.

— Tu sais... ces gens-là, réposte Jeanne, quand on ne les invite pas... ils s'invitent eux-mêmes !... voilà tout...

Cependant, il faut parler bas, car Alberte s'approche d'eux, et s'excuse de venir ainsi sans en avoir été priée ; mais elle a su hier matin, au Val, que M. de la Ferlandière chassait le sanglier, elle n'a jamais assisté à une chasse à courre, et elle voudrait voir... oh !... voir seulement ! et puis aussi donner une marque de sympathie, car les sangliers sont de bien mauvaises bêtes... n'est-ce pas, Monsieur de la Ferlandière... ?

— Pas plus que d'autres !... interrompt Jeanne.

— Mais si... pour les pommes de terre... intervient Victor, dont la figure de viveur a, dans cette lumière crue, comme une teinte marécageuse.

Mais Alberte veut avoir le dernier mot, et, dans la circonstance, ne voit pas qu'elle se mêle de choses qui la regardent maintenant moins que jamais.

— Surtout, Monsieur de la Ferlandière, ne faites pas d'imprudences !...

Du coup, Jeanne n'y tient plus, et, pour passer sa colère, cravache autour d'elle les branches basses toutes chargées de neige.

Heureusement, les deux de Chailuy, tous les amis, tous les intimes arrivent et coupent court à la conversation qui devenait pénible : ils savent déjà la nouvelle des fiançailles, et serrent la main de Jacques d'un air cordial et entendu. Et, sous les yeux d'Albert, qui se retire gênée, mal à l'aise, Odile devient d'une façon vraiment officielle la seule reine de la chasse, reine de grâce et de beauté, comme Jacques en était l'indiscutable roi.

D'ailleurs, le temps passe et l'heure de la chasse va sonner : les landaus, les charrettes anglaises, les tilburys, toutes les voitures se rangent sur la neige durcie, autour de la maison du garde, les chevaux de rechange, belles bêtes, nées pour la plupart à la Ferlandière ou à l'Abbaye, piaffent devant la petite grange et sur les routes de culture ; et, à 2 heures précises, le piqueur vient dire que le valet de limier a de nouveau fait le tour de l'enceinte, le solitaire gîte toujours là, une rude bête, déjà inquiète, et qu'il est grand temps d'attaquer, si on ne veut pas qu'elle débuse avant les premiers chiens.

Alors, Jacques, d'un coup d'œil, embrasse l'ensemble de la chasse : ses chiens qui tirent déjà sur leur corde, sentent le gibier... tous ses invités bien à cheval... les voitures prêtes à partir.

— Nous y sommes... ? demanda-t-il à Odile et à Jeanne...

Et, sur leur réponse affirmative

— Eh bien ! va, dit-il au piqueur, nous te suivons...

Celui-ci découple aussitôt quelques chiens d'attaque, et part dans le layon, énergiquement remorqué par toutes ses bêtes.

Un quart d'heure après, le solitaire était sur pied, et débuchait de mauvaise grâce, sans se presser autrement, dans la direction de la ferme de Voyot.

Du Pré Acre, on le vit couper le premier layon, et s'enfoncer, tête basse, dans les fourrés ; alors Jacques fait découpler les chiens de meute, et la vraie chasse commence.

Tout de suite, et malgré la façon lente dont le sanglier trotta, le jeune gentilhomme vit bien que la journée serait rude ; mais la course allait sembler bonne sur la neige dure, avec un petit froid qui mettait le sang bien rouge aux pommettes.

Tout le monde galope avec entrain derrière Odile et Jacques ; ensemble qui ne dure pas longtemps, car, dix minutes après, la chasse entière s'éparpillait comme par enchantement : les naïfs filaient sur Mennesis, persuadés, que l'animal allait simplement se terrer, tout droit, devant lui, dans les bas-fonds où coule le canal de Saint-Quentin ; ceux qui étaient plus au courant du sanglier obliquèrent vers Flavy ; ce fut même le gros noyau de la chasse.

Jacques ne le suivit pas.

— Laissons-nous dépasser, dit-il à sa fiancée, je suis bien sûr que ce gaillard connaît très bien son métier, et se dispose à s'égayer aux environs de Faillouel.

En effet, depuis quelques instants, on n'entend plus les chiens qui tiennent la chasse ; ceux des relais semblent tout à fait déconcertés, et cette irrésolution dure un bon quart d'heure ; puis, brusquement, leurs oreilles se pointent dans la direction de Bois-l'Abbé.

Évidemment, l'animal est revenu dans les coupes de Frières, et recouvre ses traces ; pour confirmer cette présomption, les aboiements furieux éclatent, très lointains d'abord, dans le fond des coupes, puis se rapprochent rapidement, tournent et décrivent une sorte de cercle autour d'une position dont les hauteurs d'Athiémont seraient la clé.

— Si Odile veut courir, demande Jacques désormais fixé sur la direction définitive, c'est le moment... la chasse s'annonce parfaite.

— Alors, courons !... répond la jeune fille en rassemblant bien son cheval.

Et ils partirent au petit galop de chasse.

Jacques connaissait sa forêt par cœur et dans tous les sens du mot. Quand on passait dans des coupes dévastées, on pouvait dire d'avance : " Ces bois n'appartiennent ni à la Ferlandière, ni à l'Abbaye !..." Car l'exploitation méthodique de Jacques n'avait rien à voir avec ces fureurs d'abatage, qui mettent une si grande différence entre l'exploiteur d'un jour, faisant suer à la terre tout ce qu'elle peut rendre, et le propriétaire tranquille, auquel " hier " donne confiance pour " demain ".

Odile suit Jacques dans tous ses sentiers favoris, intéressée dans doute par la chasse qui gronde toujours à sa droite, mais sensible surtout au bonheur de se voir ainsi entourée d'une atmosphère d'affection et d'amour. De temps en temps, Jacques se retourne vers elle, et sourit de plaisir en regardant sa petite amie qui galope, toute sérieuse, à côté de lui, ayant Myrtille bien en main, ne s'étonnant pas des surprises de terrain que ménage toujours une chevauchée au travers de la neige, fût-elle bien dure et craquante comme ce jour-là.

— Vous ne savez pas, Odile... ?

— Non... ?

— Vous êtes une petite Diane chasserresse à croquer !

— Vrai... ?

Elle eut bien envie de répondre simplement.

— Alors... croquez-moi ! un tout petit peu !... et de tendre le bout de ses doigts ; mais elle n'osa pas.

Et pourtant, ce beau cavalier, c'est son fiancé devant Dieu et devant le prêtre !... Elle a sa bague, là, sous son gant, un diamant et un rubis... Et si le diamant aime déjà de telle façon, que doit cacher d'affection dans son cœur d'homme celui qui se symbolise par la pierre de feu !...

Mais si les lèvres se turent, les yeux très purs parlèrent l'éternel et mystérieux langage que Dieu versa au fond de leurs prunelles ; langage qui avoue ce que l'on ne veut pas encore dire, langage où la pauvreté, la misère des mots n'existent pas, et qui laisse la pensée prendre contact avec la pensée, une âme étreindre une autre âme en ces régions supérieures de la personnalité humaine, que les sens ignorent et qu'ils ne peuvent pas inquiéter...

D'ailleurs, la chasse s'anime de plus en plus : par-ci par-là, des groupes à cheval coupent les routes cavalières, apparaissent un instant avec des allures de visions, et entrent sous bois dans la direction de Failloiel.

Au carrefour de la Couronne, les jeunes gens, d'un seul coup d'œil, reconnurent, très au loin, la charrette anglaise sur laquelle le gros Victor se détachait en masse sombre.

— Tenez... les voilà encore ! dit Odile en désignant le groupe du bout de sa cravache.

Et comme le visage de Jacques reflète aussitôt une préoccupation.

— Maintenant !... lui murmure Odile, je vous le répète, les intrigues de cette femme ne me font absolument rien... Vous entendez, Jacques... ! J'ai tout compris...

— Et pourtant, je n'ai encore rien pu vous expliquer...

— Ami, lui dit-elle avec un bon sourire, c'est devenu complètement inutile.

Et, en un geste de confiance, elle lui tendit la main.

— Si vous saviez, Jacques, comme je suis sûre de vous !...

— Odile !

Ils arrivaient alors sur la vieille route de Ham, où ils trouvèrent une partie de la chasse déjà fourbue. Les chevaux de Jacques et d'Odile avaient, au contraire, le poil absolument sec...

— Mais vous ne suivez donc pas la chasse ? demande Jeanne en riant...

Son frère la regarde :

— Nous ne suivons pas la chasse... ? Mais la meilleure preuve, c'est que nous y sommes !... et au même point que vous !... Seulement, le solitaire m'a confié son horreur des villes, son dégoût des voies ferrées, si bien qu'il n'a jamais voulu

traverser le passage à niveau pour ne se faire prendre ni à Tergnier, ni même à Quessy...

— Tu sais, répond Jeanne, plaisanterie à part, ton piqueur n'est pas sûr du tout de l'avoir aujourd'hui... et il change de cheval pour la troisième fois.

— On l'aura, répond Jacques d'un ton tranquille. Je puis même t'indiquer presque l'endroit : ce sera à la Neuville... ou à la Tombe-Régner.

— ... A moins que ce ne soit nulle part !

— Pas du tout !... ma petite sœur...

— Et bien... tu verras !... Et le plus triste, ajoute Jeanne toujours taquine, c'est que ta fiancée portera une partie de la responsabilité du buisson creux !...

— Mais... je ne vois pas bien... ? intervient Odile...

A ce moment, les chasseurs entourent Jacques et accentuent encore les appréhensions de Mlle de la Ferlandière ; il faut jouer serré, car la nuit arrive vite et le sanglier file ferme, au travers des fourrés très épais qui bordent les bois, depuis le Ceisnel jusqu'à la Neuville, et ce serait une honte de faire buisson creux... surtout aujourd'hui ! Songez donc !... revenir bredouille d'une chasse donnée en l'honneur des *fiançailles* !...

— Buisson creux !... Bredouilles !... répète Jacques avec une indignation qui fait rire tout le monde.

Et le jeune homme, à grande allure, part dans la route cavalière qui aboutit à la ferme des Huit-Sentiers.

Odile, Jeanne, très bonnes écuyères, le suivent presque immédiatement ; et, derrière elles, les solides cavaliers de la chasse.

Ce mot de "buisson creux" avait au fond réellement inquiété Jacques, et on le vit tout de suite.

Jusqu'à ce moment, le jeune homme a suivi la chasse avec une sorte d'indifférence, comme quelqu'un dont l'esprit est tout à fait autre part. Le sanglier a pu, sans être trop gêné, éparpiller aux quatre points cardinaux la plupart des invités ; Jacques, tout entier à Odile, savait presque gré à l'animal de permettre ainsi quelques bonnes chevauchées bien seuls, loin du monde, au travers des bois.

Mais maintenant tout va changer, Jacques prend contact avec le piqueur du dernier relais de chiens, les fait dételer, et les emmène grand train avec lui.

La nuit, en effet, descend vite dans les bois : Jacques n'avait pas beaucoup pensé à cela ; l'heureux jeune homme !... il possédait tant de soleil dans l'âme, qu'il n'avait pas vu baisser celui de la nature...

Aussi, pour réparer le temps perdu, cette dernière partie de la chasse fut menée d'une façon très énergique ; et un quart d'heure après, toute la meute, entraînée par le dernier relais, battait les bois de Caumont avec une si belle ardeur, que, pour la première fois, le sanglier s'arrêta et fit face aux chiens.

Il s'était caché là, dans un fourré impénétrable, où il venait de s'enfoncer comme un boulet de canon. Maintenant, toute une végétation d'épines, de lianes de toutes sortes, un fouillis sans nom, s'était refermé sur lui, le recouvrait, une vingtaine de mètres tout autour.

Jacques le fit attaquer par un chien qui ne revint pas, mais dont les hurlements indiquèrent clairement qu'il était "décousu".

Deux autres entrèrent... puis dix..., puis toute la meute, hurlant avec furie et peur, tout à la fois.

Le solitaire énorme, le poil hérissé, ses deux boutoirs, longs et jaunes, prêts à la réposte, attendait debout sur la neige.

Deux chiens lui sautèrent sur le dos et le coiffèrent. D'un double coup de tête, le sanglier dégagea ses oreilles et rejeta les chiens en l'air, éventrés.

Alors, comme toute la meute s'écarte, Jacques descend de cheval, son couteau de chasse à la main ; mais il n'a pas mis pied à terre que le sanglier repart, la tête basse, au petit galop, tous les chiens hurlant furieusement à ses côtés...

— A la Tombe-Régner !... s'écrie M. de la Ferlandière, en se tournant vers les chasseurs... le solitaire file certainement là...

Le jeune gentilhomme veut absolument terminer le plus vite possible ; il laisse ses invités enfile le layon, et, avec le vieux piqueur et les chiens, coupe net au travers des bois. Car si l'animal n'est pas arrêté définitivement avant le sommet de la Tombe-Régner, alors la prédiction de Jeanne pourrait bien se réaliser ; en effet, de l'autre versant de la montagne, le terrain dévale presque à pic sur des bas-fonds neigeux et en des fourrés impraticables, surtout à cette heure tardive, pour des chevaux fatigués.

A ce moment, la poursuite devient absolument passionnante, c'est la chasse à courre dans toute l'acception du mot. Le sanglier, serré de près, monte presque à découvert les radillons qui convergent vers l'ancienne tombe romaine, improprement appelée dans le pays la "Tombe-Régner", et qu'on distingue, à dix lieues à la ronde, par la hauteur de ses deux arbres qui dépassent toute la forêt.

Sous les pattes courtes de la bête, les pierres roulent, dévalent le long de la côte : Jacques lancé à belle allure, est sur le point de l'atteindre, lorsque tout à coup, le solitaire, définitivement fatigué, s'arrête brusquement une seconde fois, et si vite, que le cheval de Jacques arrive sur lui, presque avant les chiens.

Alors, d'un coup de boutoir, qui claque sec et net ainsi que du bois qu'on casse, le sanglier brise la jambe gauche du cheval. Et, comme dans une charge où un cavalier du premier rang vient subitement à buter, il se produit aussitôt une mêlée dangereuse, un désordre de chiens, de chevaux, de chasseurs, au-dessus duquel ronflent, furieux, les grognements du solitaire.

Mais, pas une seconde, Jacques ne perd son sang-froid. Son cheval, une magnifique bête et très

solide, a hésité quelques instants avant de s'abattre, et cela a suffi au jeune homme pour le jeter entre Odile qui arrivait et le sanglier, qui reprend maintenant l'offensive... Soies hérissées... l'œil rouge... défenses découvertes... frangées d'écume sanglante... la bête fonce sur Jacques déjà debout, jarret tendu, le couteau de chasse au poing. Deux chiens lui sautent aux oreilles, l'arrêtent une seconde, et, dans le mouvement de colère que fait l'animal pour s'arracher aux crocs qui le déclinent, le sanglier tourne la tête. Alors, prompt comme la pensée, risquant tout, Jacques se jette sur lui, et, d'une main qui ne tremble pas, il lui plonge jusqu'à la garde le couteau de chasse au défaut de l'épaule.

Cette scène a duré quelques secondes seulement, mais elle a suffi pour transformer ce coin paisible en un véritable champ de bataille ; un cheval, trois chiens, se débattent à terre ; M. de la Ferlandière, qui s'est blessé au bras en sautant de cheval, saigne comme s'il était grièvement blessé.

Odile, très émue, a pu réussir à maintenir sa jument hors de portée du cheval de Jacques, qui se débat sur le gazon ; mais, dans ses efforts pour maîtriser Myrtille affolée, la jeune fille a heurté violemment de côté une branche courte et dure, taillée en biseau, et qui dépasse dans le chemin.

A ce moment, tous les chasseurs en retard arrivent, la figure anxieuse... De loin et du bas de la côte, ils ont vu la scène, il n'y a qu'une interrogation sur leurs lèvres :

— M. de la Ferlandière serait-il blessé ?...

— Mais non, répondait Jacques... une égratignure seulement... mais aussi, de ma vie, je n'ai vu un sanglier s'arrêter si brusquement et en pleine côte.

Et pendant qu'Odile infirmière pour la seconde fois, arrête le sang et lave avec de la neige la plaie assez profonde, les invités regardent le solitaire, autour duquel hurlent les chiens.

C'est une bête superbe et musclée d'une terrible façon ; à terre, elle fait presque peur encore, et il faut trois hommes pour la hisser sur un des chevaux que le piqueur amène et qui vont la conduire, tête pendant, tout près de là, à la maison du garde, au bas de la Tombe-Régner, et devant laquelle aura lieu la curée.

Et on félicite Jacques : Il s'était montré rude chasseur en se tirant avec un tel sang-froid d'une aussi chaude alerte. Mais Jacques écoute distraitement ces paroles inspirées cependant par une sympathie sincère. Odile surtout l'intéresse, l'inquiète.

— Comme vous êtes pâle !... lui dit-il en la regardant piquer sur son bras blessé les dernières épingle.

— Mais, Jacques, avouez qu'on le serait à moins !

— Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas... ?

— Du moins, bien près... et, à ce moment, j'ai offert ma vie pour vous !

Comme Odile disait ces mots, elle sentit au côté, qui tout à l'heure avait heurté la branche, une légère douleur, qui la fit pourtant tousser ; elle

porta le mouchoir à ses lèvres en se détournant, et le retira... rouge de sang...

Au même moment, à deux kilomètres de là, se passait une scène toute différente : un cavalier, dès le début de l'accident, avait couru au relais pour faire signe au piqueur qui gardait les chevaux de rechange. En route, il croisait Alberte et Victor, qui, dans leur charrette anglaise, secouée à toutes les ornières de la route, s'égarèrent à qui mieux mieux.

Sans s'arrêter, il s'était penché de cheval, et, en pleine course, leur avait jeté ces mots :

— M. de la Ferlandière est blessé !

— Blessé ! s'écrie Alberte en arrêtant net sa jument, pas gravement, j'espère.. ?

— Peut-être !..

— Où est-il.. ?

— Là-bas.., le troisième layon à droite, ensuite à gauche, du côté de la Tombe-Régner, à mi-chemin des étangs.

Et Alberte partit.

Mais l'émotion, jointe, dans cette nature violente, à l'inexpérience absolue de la forêt, lui fait prendre, sous prétexte de raccourci, la route opposée ; et, pendant un bon quart d'heure, elle tourne complètement le dos, sans s'en apercevoir, à la Tombe-Régner. Ce ne fut qu'à l'entrée du petit village de Commenchon qu'elle reconnut son erreur.

Victor juge alors à propos d'intervenir : à la place d'Alberte, il laisserait la Tombe-Régner où elle est, et, sans davantage se mettre martel en tête à cause de ce "Monseigneur de la Ferlandière", il reviendrait tranquillement au Val d'Api pour l'heure du dîner ; si Vercingétorix est tué, ce sera tant mieux pour les usines.. ! Après tout, personne ne le force à courir par des chemins impossibles et à chasser des bêtes qui ne lui demandent rien.. !

Mais Alberte ne l'écoute même pas. Elle avance au galop dans le village, hèle les habitants d'une maison qui ne répondent pas : alors la jeune fille, s'énervant, saute de voiture, frappe à une porte et revient avec une femme ; puis, là, bien au milieu de la route, cherche à démêler quelque chose de clair dans le fouillis des indications de la paysanne.

— ... Alors, je n'ai qu'à remonter en face ?..

— Oui.., tout *drel*.

— Mais la Tombe-Régner ?..

— ... Le premier pavé à gauche.

— Par ici.. ?

— Non, par là...

— Est-ce loin.. ?

— A un petit quart d'heure.

Et Alberte se fait répéter les indications, se maîtrise pour prendre le temps de bien écouter ; puis, à une allure très rapide, presque imprudente, elle revient sur ses pas.

A cette fin de jour, le vent se lève, et, avec lui, le froid recommence à cingler ; la route brille de verglas ; dans la descente, la jument d'Alberte, énervée, fatiguée, mal en main, bute plusieurs fois.

La jeune fille, qui ne raisonne plus, très neuve d'ailleurs dans l'art de conduire, la met au fouet, ce qu'elle ne faisait jamais.

Aussi, dans les routes encaissées qui tournent entre les bois de Caumont et la Tombe-Régner, l'animal descend les côtes avec une vitesse inquiétante ; cette vitesse grise Alberte, et naturellement fait encore intervenir Victor, qui, le col rabattu, gèle et peste contre la voiture inconfortable. Il en a assez des chasses à courre !..

— Mais tu emballes ta bête ! !..

D'instinct, il veut saisir les guides. Alberte se dégage, presque avec violence, et, jetant sur Victor un regard où elle fait passer tout son mépris..

— Alors... tu as peur.. ? lui dit-elle d'un ton de cinglante ironie.

— Peur !.. évidemment !.. mais oui, j'ai peur !.. j'ai peur de me casser la figure !.. je ne suis pas amoureux, moi ! !.

— Eh bien ! moi... je le suis ! !.. Voilà tout.

Et, au risque de tout briser sur la route étincelante de givre, elle fouette... fouette toujours... Ils ne se rapprocheront donc pas, ces deux grands arbres d'une bête immobilité, et qu'on lui indiquait tout à l'heure comme point de repère, allons, tant pis ! !. marche !.. tu es mouillée.. ? cela m'est égal... crève demain, pourvu que j'arrive ce soir !..

Et, quand elle parvint comme une trombe sur le lieu de la chasse, tout était redevenu parfaitement calme. Deux valets gardaient les chevaux, autour d'un bouquet d'arbres ; plus loin, au grand complet, le groupe des chasseurs s'intéressait à la curée ; les chiens, maintenus à grands coups de fouet par le piqueur, hurlaient comme des furieux autour du sanglier, dont un piqueur agitait la peau par-dessus la carcasse déjà dépouillée.

Deux fois la meute fut lâchée, puis renvoyée à dix mètres de là, pour fortifier son entraînement d'obéissance ; puis, la troisième fois, le vieux piqueur abaissa son fouet sans le relever ; alors, d'un seul bond, tous les chiens furent sur le sanglier, et la curée commença, pendant que Jacques offrait, devant tous les invités, le pied du solitaire à Odile, reine de la chasse.

De sa place obscure et lointaine, se cachant comme une ennemie, Alberte regarde Odile... l'heureuse Odile !.. la bien-aimée !.. Odile qui, au côté de Jacques, semble, dans ce crépuscule du soir, être une sorte de créature lointaine, venue d'un monde dont Alberte ignore tout.

Et une poussée terrible de jalousie monte dans l'âme d'Alberte. Elle, la fière jeune fille, se sent ici complètement étrangère, dédaignée, gênante dans cette grande famille rurale. Décidément... oui !.. tout la sépare de Jacques : la race, l'éducation, la religion... et, contre cela, l'or et la beauté, vainqueurs partout ailleurs, ici ne peuvent rien !..

Pourtant, à Paris, elle n'a qu'à jeter le mouchoir !.. On le lui a dit, répété... et c'est la vérité.

Mais Paris maintenant la laisse indifférente !.. Ce qu'elle veut, c'est ce grand jeune homme là-bas,

ce beau terrien, sanglé dans son habit de chasse, et au côté duquel, comme si elle était déjà l'épousée, se tient toute droite une frêle amazone trop pâle pour lui!..

... Oh! si encore une fois elle essayait de se faire bien connaître... Jacques n'a peut-être pas vu qu'elle l'aime... Il ne sait peut-être pas combien elle est riche et comme elle est belle... il ne l'a pas assez regardée!..

Et une envie folle lui prend de traverser le champ, là, devant tout le monde, et d'aller saluer Jacques, s'informer de sa santé... de trouver un motif quelconque pour qu'il fasse, même ce soir, un peu attention à elle.

Mais d'avance elle se voit battue dans l'opinion: elle sent sur elle des regards mauvais... Oui, ici, elle n'est plus sur son terrain!... elle ne peut plus accaparer, compromettre Jacques comme dans l'atmosphère grisante des salons, où les moindres détails se grossissent à la proportion d'un événement... Dans cette nature glacée... au milieu de ces forêts froides et rudes, toute coquetterie semblerait hurler; et ses frous-frous de robes, ses frisettes, ses jupons de dentelles seraient une ironie insupportable sur cette neige piétinée, sanglante, à côté de l'étoffe raide des amazones et du velours sombre des uniformes.

D'ailleurs, il est trop tard.

Là-bas, la chasse est finie.

Alberte voit Jacques serrer la main à quelques invités qui ne peuvent assister au dîner offert à l'Abbaye; puis, tout le monde se met en selle et repart, sans même s'apercevoir de la présence d'Alberte.

Et, dans ce paysage éclairé d'une façon presque étrange par les reflets neigeux du sol, la jeune juive put voir devant elle défiler la chasse entière, comme pour bien lui faire savourer, et jusqu'à la fin, l'amertume de toutes les comparaisons.

... Les piqueurs partirent les premiers au pas de leurs chevaux fatigués, gravissant lentement la côte, suivis par toute la meute aux pattes molles. La tête basse, la queue entre les jambes, les rudes bêtes n'ont plus l'allure gaillarde du matin; l'excitation de la chasse est tombée, et ils rêvent maintenant de la paille fraîche, étalés dans le chenil bien chaud.

... Puis, le vieux *piqueur* qui sonne la retraite bien grave, bien profonde, à laquelle, là-bas, dans les fonds boisés, répond le hurlement de quelque chien perdu ou blessé...

... Et viennent ensuite les voitures, les cavaliers, les amazones, et enfin Jacques et Odile qui parlent tout bas, et bercés à l'allure tranquille de leurs montures, semblent laisser descendre en leurs âmes quelque chose de la grande paix du soir... un peu de ce calme dans lequel la nature fatiguée va s'endormir jusqu'au matin.

De son taillis, Alberte, les yeux ardents, ne perd aucun détail: Jacques est évidemment blessé au bras, mais ne paraît pas s'en soucier le moins du monde... Odile monte bien, elle a vraiment grand

air dans la douceur de sa distinction... dans le je ne sais quoi d'indéfinissable, d'énigmatique, d'inconscient, de détaché, qui exaspère Alberte.

Quand ce fut fini, quand toute la chasse eut disparu dans l'ombre du soir vers le Plessier, alors la jeune fille sortit du fourré où Victor, lamentablement assis sur la banquette, sacrait comme un templier: mais la jeune fille s'en inquiète peu. Des larmes de colère aux yeux, elle fait à pied le tour de l'enceinte où la curée vient d'avoir lieu; elle interroge tout ce qui peut éveiller, souligner un souvenir en elle: c'était là qu'était Jacques!... c'est là qu'elle se tenait, *elle!*... C'est par là qu'ils partirent tous les deux...

Et Alberte s'arrête auprès de l'arbre où, tout à l'heure, s'appuyait encore Odile.

— Oh!... si un jour je pouvais la remplacer réellement comme je la remplace ici!..

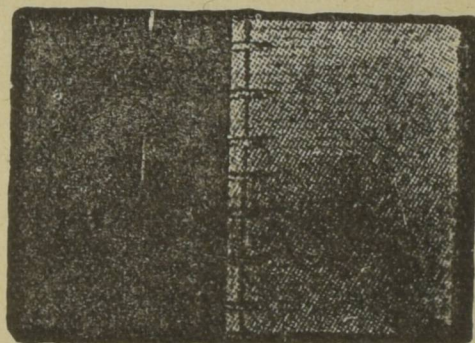
Et, de son mouchoir brodé, elle se tapote les yeux qui pleurent de jalousie presque malgré elle.

Enfin elle revient, parce qu'il faut revenir, s'arrachant à cet endroit où tout parlait de *lui*... de *lui* qui la dédaignait!.. de *lui* qui voulait l'ignorer!.. l'écarter de sa vie:

— ... Ah! Monsieur de la Ferlandière!... Ah! Jacques, tu me repousses... tu ne veux pas de moi!... tu ne veux pas que j'entre dans ton existence par l'amour! Prends bien garde... ne me piétine pas trop... Il me semble que je vais y entrer par la haine!...

(à suivre)

LIVRETS AVEC ANNEAUX POUR FEUILLETS MOBILES



L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec